





# COURS
## ABRÉGÉ
## DE
# RELIGION.

# COURS
## ABRÉGÉ
## DE
# RELIGION

PAR

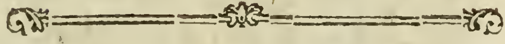
M. L' ABBÉ GRANDI, PRÉDICATEUR ACTUEL DE COUR DE LL. MM. II. ET ROYALE APOST.

*Credere oportet accedentem ad Deum quia est.*
Ad Hebr. XI. VI.

# DIEU

## *TOME PREMIER.*





*A VIENNE,*
CHEZ JOSEPH NOBLE DE KURZBÖCK.
MDCCLXXX.



# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Il n' y a prèsque aucune ſcience dont on n' ait donné des Cours, pour en faciliter l'étude, & pour mettre tout le monde à portée d'en ſuivre la marche, & de la connoitre, pour ainſi dire, dans ſon entier. Nous avons des Cours de *Phyſique*, *de Mathématique d' Hiſtoire &c.* Pourquoi n' y en auroit-il pas auſſi un de *Religion*?

C' eſt ce que bien des perſonnes ont ſouhaité, & l'on va tâcher de les ſatisfaire dans l'ouvrage prèſent, quoiqu'en abrégé ; car pour lui donner toute l' étendue dont il eſt ſuſceptible, il faudroit un travail immenſe, qui répondroit peut-être moins au but que nous ſommes propoſé, qui eſt de mettre tout le monde en état de ſe procurer une connoiſſance plus raiſonnée, plus profonde, plus détaillée de la Religion, dont l'étude devient plus néceſſaire de jour en jour. Un ouvrage trop étendû n'eſt guère lû que par les ſavans.

Malheureuſement pour notre ſiècle tout retentit des propos impies des incrédules, & le monde eſt inondé de leurs Livres ſéducteurs : il eſt bien difficile de s'empêcher d'entendre les uns, & il eſt devenu du bon ton de lire les autres, malgré toutes les loix qui défendent une lecture ſi pernicieu-

qui

ſe. Puiſſe-t-on du moins auparavant avoir été bien inſtruit dans la Religion ?

Les perſonnes véritablement inſtruites voyant que tous les argumens des impies portent à faux, que pour combattre les principes de la Religion il faut renoncer à tout principe, que pour en attaquer les dogmes il faut les déguiſer, deviennent tous les jours plus fermes dans leur croyance ; mais il eſt tout à craindre pour celles qui n'ont ſur la Religion qu'une connoiſſance ſuperficielle, défectueuſe, ſouvent fautive, ou peut-être encore qui n'en ont aucune.

C'eſt cette ignorance qui donne aujourd'hui tant de ſectateurs à l'incrédulité ; ſur tout quand elle ſe trouve jointe à un certain dégré d'eſprit, qui eſt plus que ſuffiſant pour donner de l'orgueil ; mais qui ne l'eſt pas aſſez pour mettre en état de répondre

aux argumens captieux des incrédules, & d'en dévoiler l'imposture & la fausseté. On admire comme des génies d'un ordre supérieur ceux qui n'ont sur nous d'autre avantage, que celui que leur donne notre ignorance; parceque l'on ne sait pas répondre à leurs objections, on les croit victorieuses, & pour se cacher la honte de se rendre par défaut de lumieres, ou par lacheté, on les regarde comme invincibles

Mais voila donc encore, dira-t-on, un Livre sur la Religion: qu'est-ce qu'on y dira de nouveau?

Oui encore un Livre sur la Religion, répondra-t-on à ceux qui ne le voudroient point, afin que l'irreligion pût triompher paisiblement, & régner sans contradiction. Pendant qu'il paroit tous les jours des Livres nouveaux qui l'attaquent, comment ne seroit-il pas permis, convenable, nécessaire même d'en faire des nou-

veaux

veaux pour la défendre? C'eſt à un ſilence honteux que l'on voudroit réduire ſes défenſeurs, afin que le champ de battaille demeurât à ſes ennemis, qui ſe ſerviroient de cet avantage frivole, pour cacher leur défaite, & pour s'attribuer la victoire.

Oui encore un Livre ſur la Religion, répondra-t-on-à ceux qui par un zéle peu éclairé ou hypocrite ne ceſſent de décrier cette ſorte d'ouvrages comme plus propres à lui faire du tort qu'à la ſoutenir, comme ſi elle avoit ſes côtés faibles, qu'il fallût cacher à l'ennemi, ou comme ſi les argumens de ceux qui la combattent avoient plus de force que les réponſes de ceux qui la défendent.

On ne niera pas que des expoſitions peu exactes, des preuves mal choiſies, ou maniées par des gens peu habiles, quoique d'ailleurs bien intentionnés, ne puiſſent devenir nuiſibles

à une bonne cauſe; mais c'eſt à ceux qui écrivent à y penſer.

Les preuves en faveur de la Religion ont été jusqu'à préſent invincibles, & le feront toujours entre le mains d'un Ecrivain qui fait les expoſer. Il ſuffit de ne pas s'écarter des vrais principes pour y en ſubſtituer d'autres arbitraires, de ne s'appuyer que ſur ce qui eſt certain, & d'en propoſer les dogmes dans leur vrai jour, ſans y mêler rien d'étranger. Auſſi c'eſt la loix que nous nous ſommes preſcrite. La crainte du contraire ne vient que d'un faux zéle que l'on affecte, ou dont on eſt la dupe. La plus part de ceux qui tiennent ce langage ne ſont pas les plus attachés à la Religion, & ceux qui l'adoptent lui font tort ſans le vouloir.

Oui encore un Livre ſur la Religion, répondra-t-on à ceux qui loin de toute mauvaiſe intention, pourroient

ne

ne le regarder que comme ſimplement inutile.

Il eſt vrai que tant d'auteurs du mérite le plus diſtingué ont écrit ſur cette matiere, & l'ont épuiſé de façon qu'il ſemble ne reſter plus rien à deſirer; mais ils l'ont fait chacun à ſa maniere, & ſelon ſes vues: ils ne ſe ſont pas tous propoſé le même but, ou plus tôt ils y ſont allés par des chemins différens. Il y en a qui ſe ſont attachés uniquement à l'expoſition des vérités de la Religion, & en ont negligé les preuves; d'autres, en s'attachant aux preuves en ont negligé l'éxpoſition; d'autres en fin ſe ſont tournés uniquement à combattre & à réfuter les argumens des incrédules. On ſuit dans l'ouvrage préſent une route toute différente & l'on réunit enſemble l'expoſition, les preuves, & les réponſes, ce qui eſt déjà aſſez pour le différencier de tous les autres.

Ajou-

Ajoutez que prèsque tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere, ſur tout dans ces derniers tems, ne l'on fait qu' à l' occaſion des ouvrages divers qui venoient de paroitre tantot contre un point de la Religion, tantot contre un autre: ainſi ils n'ont touché qu'à ce qui entroit dans leur plan & faiſoit l'objet de la controverſe. Il eſt vrai qu'en prenant tout ce qui eſt épars dans leurs livres on peut trouver un Cours complet de Religion; mais ce Cours complet & ſuivi, on ne l'a pas. C'eſt ce qui reſtoit à faire, & que nous allons donner.

On expóſera d'abord au commencement de cet ouvrage ce qui regarde l'éxiſtênce de Dieu, ſes attributs, ſa notion, & l'on y traitera de l'Athèiſme, & de l'idolatrie: l'on deſcendra après à parler du culte, & de l'obéiſſance que doit à Dieu tout être raiſonnable, & l'on tracera le plan de la Religion & de la Loix naturelle.

La

La poſſibilité, la nécéſſité, l'éxiſtence de la Révélation viendront en ſuïte, & l'on en expoſera les preuves, les monumens, les objets, ce qui nous conduira à parler plus particulierement du Chriſtianiſme, de ſon établiſſement, de ſes dogmes, de ſes preceptes, de ſes conſeils, de ſes rites. Tout ce qui eſt érudition un peu plus ample, ou raiſonnement trop ſubtil & métaphyſique, ſera renvoyé dans les notes à la fin de chaque Chapitre.

On oſe ſe flatter que l'on pourra trouver dans tout le Cours de l'ouvrage une inſtruction complette ſur tous les articles de la Religion, avec la réponſe à toutes les objections des incrédules, du moins aux principales, de façon que l'on pourra y recourir dans l'occaſion comme à un Dictionnaire, ſur tous les points qui pourroient être un objet de doute, ou d'éclairciſſement. C'eſt dans cette vue qu'on l'enrichira à la fin d'une table ex-

exacte des matieres. Il nous reste à dire deux mots sur la question, qu'est ce qu'on y dira de nouveau?

Avant de répondre à cette question on pourroit bien demander à son tour, qu'est ce que les incrédules nous disent de nouveau de leur côté? Ce n'est dans tous leurs livres que des argumens surannés, cent fois rebattus, à qui l'on a donné simplement une nouvelle forme, pour les réproduire avec un air de nouveauté dans le gout du siècle, ou selon le caractère de l'Ecrivain. Ceux qui sont venus après ont copié ceux qui les ont précédé, & ceux qui vivent au même tems se copient les uns les autres.

Qui est ce qu'on y dira de nouveau? Rien. Il n'en est pas de la Religion comme des sciences humaines, dont on peut étendre les bornes, & à qui l'on peut ajouter tous les jours de nouvelles découvertes: les objets de la Religion aussi bien que ses preuves, ont

ont été & feront toujours les mêmes: on ne peût marcher que fur les mêmes traces, raifonner d'après les mêmes principes, dire ce qui a déjà été dit, & répondre ce qui a déjà été répondu. Prétendre du nouveau fur cette matiere fe feroit le même que prétendre de nouveaux principes en Géométrie, & de nouvelles démonftrations. On peut bien ajouter à celles que nous avons déjà quelque nouveau dégré de clarté, en les expofant fous un nouveau jour; mais dans le fond elles reftent toujours les mêmes.

Ainfi nous avons tiré parti de tout ce qui a été dit par les auteurs qui nous ont précédé, nous avons profité de leur travail, & de leurs lumieres, & nous ne nous fommes pas même fait une honte, ou un fcrupule de tranfcrire leurs ouvrages, pour former le notre. Nous leur rendons par cet aveu tout ce qui leur appartient, & qui eft peut-être ce qu'il y a de meil-

meilleur. On ne cherche pas à briller, ni à paſſer pour auteur: on ne cherche qu'à inſtruire, & à faire du bien. Tout ce qu'on y trouvera de nouveau ce ſera peut-être l'aſſemblage & l'arrangement des matieres, la préciſion, & la clarté.

Qu'eſt-ce qu'on y dira de nouveau? Rien pour les Savans & pour les perſonnes véritablement inſtruites dans la Religion; mais tout le ſera peut-être pour ceux qui ne l'ont jamais étudié, & qui n'en ont qu'une teinture ſuperficielle. Des vérités, des preuves, des réponſes très anciennes pourront bien leur paroitre nouvelles.

Ceux qui trouveront peut-être que cet ouvrage eſt trop ſcientifique, raiſonné, ſérieux, doivent s'en prendre à la matiere, & non à l'Ecrivain: on n'a certainement pas eû intention d'écrire un Roman, & ſi l'on eût voulu

le

le rendre plus amuſant, on l'auroit rendu plus ſuperficiel. D'ailleurs le nature même d'un Abrégé demandoit un ſtyle plus ſerré, qui laiſſât penſer au lecteur plus qu'on ne lui dit. C'eſt dans le deſſein de s'inſtruire qu'il doit être lu, & pour le lire il faut penſer: auſſi nous n'avons écrit que pour ceux qui aiment d'être inſtruits, & pour ceux qui penſent. Les gens du monde, même parmi le ſexe, ne nous ſauront pas mauvais gré de les ſuppoſer dans ce nombre.

C'eſt quelque choſe d'étrange de voir tant de gens, qui pendant qu'ils ſe croient aſſez d'eſprit pour comprendre les ouvrages contre la Religion, dont ils prétendent même ſaiſir toute la force, & les beautés, renoncent à l'eſprit, lorſqu'on leur propoſe la lecture d'un ouvrage qui les réfute, & s'en défendent ſous le prétexte de leur incapacité. Que ces gens aient une meilleure opinion d'eux mê-

mes : penser n'est pas au dessus de leurs forces pourvû qu'ils veuillent s'en donner la peine, ou s'ils veulent être humbles, qu'ils soient conséquens.

Il y a à la vérité, sur tout dans les premieres Volumes des questions épineuses qui supposent des connoissances abstruses & philosophiques; mais il a fallu s'accomoder à la matiere. Dans un Cours complet de Religion on n'auroit pu s'empêcher de toucher à ces questions sans donner un corps sans tête. D'ailleurs il ne laisse pas pour cela d'y avoir bien des choses qui sont á la portée de tout le monde, & dont la connoissance ne sera pas peut-être désagréable au Lecteur. Aussi nous avons tâché de supléer à la sécheresse, & à la difficulté de la matiere par la varieté des objets, & par la clarté.

On auroit bien voulu donner dans le même tems l' ouvrage tout entier, au lieu de n'en donner que le commen-

mencement; mais l'on a eû de fortes raifons de faire autrement. D'ailleurs on aura foin de donner toujours à la fois tout ce qui regarde chaque matiere en particulier, de façon que tout ce qu'on en donnera à différentes reprifes pourra faire un tout à part, & être confidéré comme un tout complet & achevé dans fon genre. Ce n'eft que par rapport au deffein général & plus étendu de tout l'ouvrage qu'il n'en fera que partie. Dans les deux tomes premiers par éxemple on aura un traité complet & achevé fur tout ce qui regarde l'éxiftence & les attributs de Dieu d'après les feules lumieres de la raifon: ainfi l'on n'aura pas à craindre de n'y avoir qu'un ouvrage tronqué, & imparfait. Auffi cela même peut tourner à notre avantage. Si les premiers Volumes ont le bonheur de trouver quelque indulgence, dans le public, nous n'en ferons que

plus encouragés dans notre travail pour donner au plus vite les autres qui vont ſuivre, & ſi l'on y trouve des défauts; nous ſerons en état de les corriger dans les volumes ſuivans.

Si nous nous appuyons ſouvent ſur l'autorité d'auteurs ou impies, ou incrédules, ou plus que ſuſpects d'incrédulité, ce n'eſt pas que nous la comptions pour beaucoup vis à vis de celle de tant d'autres grands Philoſophes, & Ecrivains célébres, mais religieux; mais nous avons cru que l'hommage que ſes ennemis ſont forcés à rendre malgré eux à la vérité lui eſt dans quelque ſens encore plus honorable, & que d'ailleurs cela pourroit ſervir à faire connoitre la mouvoiſe foi de certains auteurs par la quelle ils combattent des principes qu'ils ſont contraints eux même d'avouer, & par conſéquent le cas qu'on doit faire de leur autorité. Auſſi les

li-

libertins & les incrédules ne nous accuſeront pas de ne leur citer que des grimauds & des ignorans.

C' eſt une autorité reſpectable qui nous a déterminé à écrire dans une langue qui nous eſt étrangere, quand nous aurions pu écrire avec moins de fatigue, & peut-être avec élegance dans notre langue maternelle. D' ailleurs la langue françoiſe eſt la plus commune dans l' Europe, & nous a toujours parû la plus propre pour certaine ſorte d'ouvrages, par ſa préciſion, & par ſa clarté: c'en ſeroit déjà aſſez pour nous mettre à l' abri de tout reproche de hardieſſe, & de préſomption. Meſſieurs les François ne nous ſauront pas mauvais gré de la juſtice que nous rendons par là à tant d' Écrivains célébres qui ont procuré à leur langue ces avantages, quoique nous ſoyons bien loin d' en pouvoir imiter l'élegance, & la beauté: nous nous flatons même de les trouver à

notre égard les plus indulgens, & les plus difcrets.

Cet ouvrage quel qu'il foit ofe paroitre fous les aufpices & la protection de cette AUGUSTE SOUVERAINE, qui aiant placé fur fon Trône la Religion & les vértus, en reçoit a fon tour tout l'éclat qu'elle leur donne; dont la bienfaifance fuit tous les pas, & une generofité non d'éclat ni de pompe, mais de fentiment, & de vertu fait le caractère; qui toujours fupérieure à la fortune par fon courage, & fa fermeté, redoutable à fes Ennemis, cherie de fes peuples, à qui elle vient de procurer par une générofité fans éxemple une paix fouhaitée, toujours chere à l'humanité, dévenue la mere de tant de Royaumes qui ont reçu, ou qui fur des gages les plus precieux qui ont fait naitre une douce efpérance dans tous les cœurs, attendent des Princeffes qu'elle leur a

don-

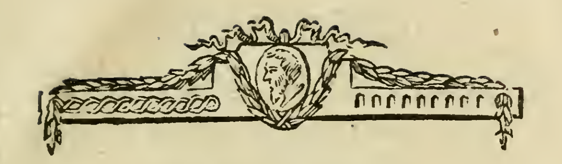
donné leurs Souverains futurs, se fait un devoir de soutenir la Religion par son autorité & par son éxemple, ne prise d'autre gloire que celle qui vient de la vertu, ni d'autre Couronne que celle qui l'attend dans le ciel.

D'après ce tableau quoique seulement ébauché, qui pourroit ne pas reconnoitre l'immortelle MARIE THERESE D'AUTRICHE IMPERATRICE REINE, APOSTOLIQUE, quand même elle ne feroir pas nommée ? Quelque grand que soit le nombre des traits de sa pieté, & de son zéle dont la renommée remplit l'univers, il y en a toujours de cachès, qui ne sont connus que de ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Un des traits qui méritent le plus d'être connu c'est le soin qu'elle a de faire répandre dans le public toutes sortes d'ouvrages propres à nourrir la pieté & à défendre la Religion. C'est dans cette vue qu'elle a encouragé & soutenu l'auteur de l'ouvrage présent,

qui lui en fait hommage, & se tient heureux de concourir à ses vues, en lui consacrant sa plume & ses talens pour la défense de la Religion, qu' il a eû l'honneur d' annoncer plusieurs années de suite en Auguste présence.



TA-



# TABLE DES CHAPITRES. CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

---

## CHAPITRE I.



## CHAPITRE II.

## CHAPITRE III.



## CHAPITRE IV.



## CHAPITRE V.



## CHAPITRE VI.



## CHAPITRE VII.



## CHAPITRE VIII.



## CHAPITRE IX.

## CHAPITRE X.



## CHAPITRE XI.



## CHAPITRE XII.



## CHAPITRE XIII.



## CHAPITRE XIV.

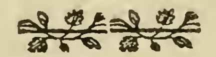


## CHAPITRE XV.



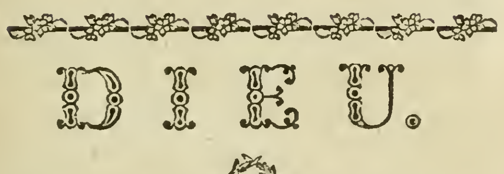
CHA-

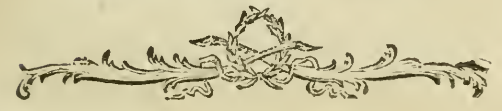
Fin de la table des Chapitres contenus dans le Tome Premier.



COURS

# COURS
## ABRÉGÉ
## DE
# RELIGION.



## CHAPITRE I.

### *Consentement général de tous les hommes à croire l'existence de Dieu.*

*Il y a un Dieu.* C'est le dogme du genre humain.

Tous les Ecrivains les plus célébres de l'antiquité, Hébreux, Grecs,

ou Romains, Philofophes, Hiftoriens, ou Poëtes nous atteftent que toutes les nations foit policées, foit barbares ont toujours crû l'éxiftence de quelque Divinité. (1)

Ce que ces auteurs nous apprennent des peuples qui étoient connûs de leur tems, les Hiftoriens & les Voyageurs modernes l'affirment des peuples nouvellement découverts.

Si c'étoit de la plus grande témérité de ne pas acquiefcer au fentiment du plus grand nombre des fages, il n'y auroit pas moins que de la folie à vouloir s'infcrire en faux contre une croyance qui dans tous les tems a été celle de tous les hommes. Cette folie eft celle des Athées. (2)

Le témoignage de tous ces Ecrivains en faveur du confentement général de tous les hommes à croire l'éxiftence de Dieu eft un argument pofitif, contre le quel tous les argumens négatifs font fans force: pour le com-

bat-

battre avec avantage il faut employer d'autres argumens auſſi poſitifs. Ainſi ne dire rien autre choſe, ſi ce n'eſt que l'on ne peut pas ſavoir quelle a été la croyance de toutes les nations, c'eſt ne rien dire; avoüer même tacitement, que l'on n'a rien à y oppoſer.

C'eſt ce que fait Cotta dans Cicéron, en diſputant contre Vellejus, qui lui avoit objecté ce conſentement général de tous les peuples. S'il en connoiſſoit quelqu'un qui n'eût point reconnû de Divinité, pourquoi ne le nommoit-il point? Il auroit dû le faire, & il l'auroit fait s'il l'eût pû. (3)

Lucien autre ennemi déclaré de la Religion ne répond pas mieux à Timocle, qui ſe ſervoit contre lui du même argument. Il ſe contente de plaiſanter ſur tout ce qu'il y avoit d' abſurde, & de ridicule dans les différentes pratiques ſuperſtitieuſes des peuples divers; ce qui eſt tout-à-fait étranger à la queſtion. (4)

Cette maniere frivole de combattre les preuves de la Religion eſt la méthode ſuivie par les prétendûs Philoſophes de nos jours; par ceux-là même qui ſe piquent le plus de critique, & de raiſonnement.

Or la preuve de l'éxiſtence de Dieu qui découle de ce conſentement général de tous les peuples eſt une des preuves les plus convaincantes de cette vérité, puiſque ce conſentement nous décele la voix, & le ſentiment de la nature.

Il n'y a que la nature qui ait pû réunir le ſuffrage de toutes les nations, & de tous les ſiècles, & ſans remonter à une telle ſource l'on ne pourra jamais rendre de raiſon ſuffiſante de ce phénomène, qui étant un effet commun, & général doit avoir une cauſe commune, & générale. Cicéron dit pour cela que l'idée de l'éxiſtence de Dieu eſt *innée*, quelle que ſoit l'ex-

pli-

plication que l'on doive donner à ce mot. (5.)

Il n'y a que la nature qui puiſſe l'arracher par force de ceux-là méme pour qui l'éxiſtence de Dieu eſt une vérité terrible. Elle faiſoit trembler malgré eux les Tarquins, les Nérons, les Caligula. (6)

Elle l'a arraché, & l'arrache encore tous les jours, malgré les plus grands efforts que font les Athées pour établir leur Syſthême. On a pû les écouter un moment, dans ce premier mouvement de ſurpriſe, que cauſe toute opinion hardie; mais on les a quitté le moment d'après, & l'on a toujours fini par les mépriſer.

Le peu de ſuccès des anciens montre aſſez quel eſt celui auquel doivent s'attendre ceux d'à préſent: ils avouent eux mêmes le déſespoir, où ils ſont, d'y jamais réuſſir. (7) La déclaration que fait l'Auteur du *Syſthême de la nature* de ne pas écrire pour

le Siècle préſent, mais pour les Siècles futurs, eſt tout-à-fait ſingulière. (8)

Cet Auteur espere peut-être que les hommes à venir ne feront point de même nature que ceux d'à prèſent. Mais tant qu'ils feront hommes ils penſeront toujours de même: il auroit mieux fait de s'épargner toute peine, & de n'écrire rien du tout.

Or ce que la nature nous dit, ne ſauroit être faux. Ainſi en ont jugé tous les ſages de l'antiquité, qui ont pour cela toujours pris le conſentement général de tous les hommes pour une marque de la vérité.

Que celui qui voudroit s'inſcrire en faux contre les déciſions de la nature aſſigne la raiſon pour laquelle nous acquieſçons d'abord à la vérité des premièrs principes. Ils ſont évidens, dira-t-on; mais qui eſt ce qui nous le dit? La nature!

Cette preuve de l'éxiſtence de Dieu tirée du conſentement général

de

de tous les hommes ſe reduit à l'argument qui ſuit.

Ce que croient tous les hommes eſt dicté par la nature: tous les hommes croient qu'il éxiſte un Dieu. Donc cela eſt dicté par la nature. Or ce qui eſt dicté par la nature eſt vrai. Donc il eſt vrai que Dieu éxiſte. Bayle prétend trouver dans cet argument un cercle vicieux: on défie toute la Dialectique de le démontrer. Celle de l'auteur ſe trouve ici certainement en défaut. (9)

Il n'y a d'autre moyen de détruire la force de cet argument, que montrer que le conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu ne ſubſiſte point, ou qu'il a d'autre ſource que la nature, ou enfin que la nature n'eſt pas éxempte d'erreur. Ce même Auteur toujours peu conſtant dans ſes principes, & contraint de changer ſouvent de batterie, employe toutes ces trois maniéres tour à tour.

C'eſt ſur quoi l'on va ſatisfaire le Lecteur dans la première partie de ce volume.

Que l'on ajoute maintenant pour la concluſion de ce premier Chapitre que ce conſentement général eſt évidemment lié avec l'éxiſtence de Dieu, comme un effet avec ſa cauſe, d'où il en réſulte une autre preuve de cette éxiſtence. Qui eſt-ce qui auroit mis dans la nature le germe de cette croyance? ou, ce qui revient au même, qui eſt-ce qui auroit conformé la nature de façon qu'elle fût portée à croire invinciblement cette vérité? Ce n'eſt certainement ni elle même, ni le hazard. C'eſt donc ſon Auteur.

Cette preuve, quoique du nombre de celles que l'on appelle morales, équivaut à une preuve métaphyſique, puis qu'elle ſe reduit au principe de contradiction, & par conſequent rien ne lui manque pour convaincre tout homme qui raiſonne. Si Bayle a dit qu'el-

qu'elle n'eſt propre que pour *les gens du commun*, mais qu'elle ne vaut rien pour les *esprits forts*, il a peut-être ſuppoſé que les esprits forts ne raiſonnent point, ou il n'a pas raiſonné lui même. (10) Les plus grands Philoſophes de tous les tems en ont jugé bien diverſement, puis qu'ils l'ont ſouvent employé dans leurs ouvrages.

---

## NOTES.

(1) Rien de plus déciſif ſur ce point, ni de plus lumineux que les paſſages de Platon, de Cicéron, de Senéque, de Diodore de Sicile, de Maxime de Tyr, de Dion de Pruſe, &c. &c. que l'on peut voir dans Auguſtin Steucus, Rudolphe Cudwortz, Daniel Huet, Gerard Voſſius &c.

Parmi tous ces Ecrivains, on ne ſauroit refuſer la premiére place à Moïſe, qui eſt ſans doute le plus ancien, dont l'autorité, ne le régardant même que ſur le pied de ſimple Hiſtorien, eſt pour le moins égale à celle de Thucidide, de

Xenophon, & de tout autre Hiſtorien profane : cet Ecrivain nous montre dans ſon Hiſtoire la croyance de Dieu née avec le monde.

(2) Un des plus zelés défenſeurs des Athées avoue que l'on ne ſauroit parvenir jusqu'à ſe dépouiller entierement de la perſuaſion de l'éxiſtence de Dieu ſans une *force maniaque*, qui eſt le plus haut dégré de la folie. Bayle *Dict. art. Des Barraux.*

(3) Cic. *de nat. Deo. L.* 3.

(4) Luc. *Jupit. Tragæd.*

(5) *Cum non inſtituto aliquo, aut more, aut lege opinio conſtituta ſit, maneatque ad unum omnium firma conſenſio, intelligi neceſſe eſt eſſe Deos, quoniam inſitas eorum vel potius innatas cognitiones habemus.* Cic. L. 2. *de nat. Deo.*

*Itaque inter omnes omnium gentium conſtat, omnibus enim innatum eſt, & in animo quaſi inſcultum, eſſe* Deos. Id. *L* 3.

*Senec. Ep.* 117. *Deos eſſe inter alia ſic colligimus quod omnibus de Diis opinio inſita ſit, nec ulla gens eſt adeo extra Leges moresque projecta ut non aliquos Deos credat.*

Epicure, ce grand ennemi de la Religion étoit du même avis. Quoique ce

Phi-

Philoſophe rejettoit toutes les autres preuves de l'éxiſtence de Dieu, il admettoit cependant celle ci, comme on le verra à ſa place.

Si l'on ne veut pas prendre ce mot *inné* dans le ſens de Deſcartes, on peut l'expliquer par une certaine conformation de la nature, en vertu de la quelle pour conſentir d'abord à la vérité de cette propoſition *Dieu éxiſte*, il ſuffit d'être en état d'en comprendre les termes.

C'eſt ce qui eſt indiqué par Julien, là où il dit que notre eſprit a avec Dieu le même rapport que nos yeux ont à la lumiere. Ce rapport conſiſte en ce que nos yeux ſont tellement conformés que la lumiere n'a qu'à ſe préſenter à eux pour être apperçue. Jul. *epiſt. ad Heracleon.*

Quoique l'on ne puiſſe pas expliquer en quoi conſiſte cette conformation, il n'en eſt pas moins vrai que nous ſommes ainſi conformés. Cette conformation eſt un fait: on ne ſauroit aller au de là.

Si cette explication ne plait point, on dira que c'eſt une impreſſion que Dieu même fait immédiatement ſur notre eſprit,

eſprit, ou l'on en donnera telle autre, qu'il plaira, pourvû qu'il demeure toujours conſtant que la croyance de la Divinité a ſa ſource dans la nature.

(6) Bayle *Dict. art. Caligula.* Id, *penſées div. §.* 130.

(7) *Syſth. de la nat. part.* 2. *pag.* 317. 380. 382. 383. 386, *&c. Contag. ſacrée. Eſſai ſur les préjug.*

(8) *Syſth. de la nat. part.* 2. *pag.* 383.

En attribuant l'origine de l'idée de l'éxiſtence de Dieu au ſentiment de la nature l'on n'en exclut point la Tradition. Il paroit même néceſſaire de joindre l'une à l'autre: car ſi d'une part la voix de la nature paroit être plus univerſelle, & plus efficace, d'autre part elle ne nous donne point ſur la Divinité des idées auſſi claires, & auſſi parfaites que la Tradition: ainſi nous voyons qu'à meſure qu'on s'eſt éloigné de ſa ſource, & que les hommes devenus barbares, ou vicieux, ont ceſſé de la conſulter, l'idée de la nature de la Divinité s'eſt alterée parmi eux par mille opinions abſurdes, pendant que l'idée de ſon éxiſtence s'eſt toujours conſervée ſans le moindre changement.

Mais

Mais ſi d'un côté la Tradition nous donne une idée plus claire de la Divinité, il paroit d'autre côté qu'elle n'auroit pû ſe conſerver que très difficilement chez tous les peuples, ſans être ſoutenue par le ſentiment de la nature: il paroit même qu'elle ne peut presque avoir lieu chez les Sauvages.

Ainſi l'on ne ſauroit ſouſcrire à l'opinion de Grotius, qui nous donne la Tradition pour ſeule cauſe du conſentement général: quoiqu'en accordant même que ce conſentement n'ait d'autre ſource que la Tradition, on en tireroit toujours la même preuve de l'éxiſtence de Dieu. Pour trouver la raiſon ſuffiſſante de ce conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu dans la Tradition, il faut remonter néceſſairement jusqu'à un premier homme, & par conſéquent à la création: outre cela ce premier homme, d'où auroit-il appris cette vérité, ſi ce n'étoit de la nature, où de Dieu même qui l'en eût inſtruit?

Comme l'on n'exclut point la Tradition du nombre des cauſes du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu; ainſi l'on

n'en

n'en exclut point le raiſonnement, qui nous fournit des preuves les plus lumimineuſes, & les plus convaincantes de cette même vérité, dont on parlera dans la ſeconde partie de ce volume : ainſi on auroit tort de nous accuſer de dire que les hommes croient l'éxiſtence de Dieu par un ſentiment aveugle, & ſans faire uſage de la raiſon ; car laiſſant même à part le raiſonnement qui accompagne, ou qui ſuit, qui confirme, ou qui développe le ſentiment de la nature, ce ſentiment conſidéré en lui même n'eſt point aveugle. Comprendre les termes d'une propoſition c'eſt faire uſage de la raiſon.

Si Jamblique Poëte & Philoſophe Payen s'eſt mal expliqué ſur ce point ; de quel droit voudroit-on en rendre reſponſables les Théologiens? Les Théologiens n'ont jamais dit que la croyance de Dieu ſoit antérieure à tout uſage de la raiſon, ni n'ont jamais emprunté leur dogmes de la Philoſophie des Payens : ils les ont puiſé dans la raiſon même, & dans la Révélation.

D'ailleurs ce même Philoſophe a eû ſoin de modifier ſa propoſition en diſant non pas que nous avons *un tact*, mais *une espèce* de tact de la Divinité: ce qui

mon-

montre aſſez que l'on ne doit pas la prendre à la rigueur.

C'eſt à quoi l'auteur du *ſyſthême* de *la nature* auroit dû prendre garde, avant de lui attribuer une abſurditè, pour en faire enſuite retomber le ridicule ſur les Théologiens, qui n'ont rien de commun avec ce Philoſophe. *Syſth. de la nat. part.* 2 *pag.* 98. *not.* 24.

Mais ſurtout s'il s'agit d'ún raiſonnement plus métaphyſique. & plus abſtrait combien de gens ne raiſonnent que tard, ou ne raiſonnent point de tout! Que le genre humain ſeroit à plaindre, s'ileût dû attendre après les raiſonnemens des Philoſophes, pour connoître la plus importante de toutes les vérités! Même après les ſublimes démonſtrations des Philoſophes, combien d'hommes n'en ont jamais entendû parler: combien qui ne ſont pas même en état de les comprendre!

Pour ce qui eſt d'un raiſonnement plus ſimple, dont tout les hommes, les plus groſſiers même, ſont capables, & dont on ne s'aperçoit presque point, il ne diffère guerè du ſentiment.

Ce ſont donc trois cauſes, qui ſe ſoutiennent l'une l'autre, & qui con-

courent enſemble à produire le même effet: la voix de la nature, la Tradition, le raiſonnement. On pourroit perdre de vue, ou méconnoître la Tradition, & ne ſavoir pas répondre aux difficultés que les Athées font contre les preuves de l'éxiſtence de Dieu; mais la nature parleroit toujours: ainſi c'eſt à elle & non pas aux Prêtres, & aux Théologiens qu'ils devroient impoſer ſilence, s'ils le pouvoient.

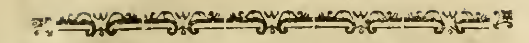
Cela fait voir combien le projet d'établir l'Athéisme eſt inſenſé.

(9) Bayle *Cont. des pens.* §. 24.

(10) Ibid. §. 23.



CHA-



# CHAPITRE II.

## *Nations athées parmi les anciennes Nations.*



D'abord il pourroit paroître que le consentement général de tous les peuples à croire l'éxiſtence de Dieu ne peut nullement ſubſiſter avec ce que les Auteurs nous diſent de tant de nations Athées : mais toute la difficulté conſiſte dans la ſignification diverſe du mot *Athée*, qu'il ne faut pas toujours prendre à la rigueur.

*Athée* dans ſa plus étroite ſignification veut dire celui qui ne connoit aucune Divinité quelconque, & c'eſt dans ce ſens qu'il faudroit montrer qu'il y a eû des nations Athées; mais ce n'eſt pas toujours celui dans lequel il eſt employé par les Auteurs. (1)

Tantôt on donnoit le nom d'athées aux nations barbares, & inhumaines, & dont les mœurs étoient extrêmement corrompuës. La difficulté qu'il y a à comprendre comment une corruption extrême dans les mœurs peut s'allier avec la croyance de la Divinité a été peut-être la cause de cette dénomination. Peut-être encore les nommoit-on Athées parceque l'on ne trouvoit point d'autres couleurs assez fortes pour peindre des nations qui meritoient d'ailleurs d'être en horreur par leur cruauté, & par leurs crimes; ce qui nous fait voir en même tems que l'Athéisme a toujours été regardé comme ce qu'il y a de plus honteux à l'espèce humaine.

On donnoit tantot le nom d'Athées aux nations qui n' adoroient point les Dieux des autres peuples, & rejettoient leurs cultes. Tels ont été les Nasamons, & les Thébains. Les premiers situés sous un climat brulant dé-

te-

testoient le soleil que les autres adoroient : les Thébains ne donnoient point dans toutes les superstitions des autres Egyptiens.

Le crime d'Athéisme dont on a accusé Diagore, Anaxagore, Stilpon, Socrate, Evhémer &c. n'avoit d'autre fondement que leur mépris pour les Dieux populaires, qu'ils osoient fronder publiquement. (2)

Ainsi l'on ne doit pas être étonné de voir les Juifs, & les Chrétiens mis au nombre des Athées par les Payens : ils n'adoroient pas leur Jupiter, leur Venus, leur Mars. (3)

Ce n'est pas que les Payens ignorassent la force de ce mot Athée, pour ne pas savoir l'employer dans son sens précis, lorsqu'ils vouloient parler exactement, & en Philosophes ; mais ils ne parloient pas toujours comme tels, ils adoptoient souvent le langage populaire, ou ils se laissoient entrainer par l'esprit de parti, & par la haine. On

en a un éxemple dans l'accusation d'Athéisme, qui a été si fort en vogue au seizième siècle, dont on aura occasion de parler dans la suite. (4)

Cicéron dans sa harangue en faveur de Fontejus s'étoit déjà servi d'un moyen si peu honnete, pour rendre odieux les Celtes, & les Gaulois, qui n'étoient rien moins qu'Athées, comme l'on verra dans la note *6*.

C'est peut-être pour la même raison qu'au commencement des découvertes on a décrié en Europe comme des Athées les peuples de l'Amérique. Il falloit bien les perdre de réputation en les faisant passer pour des brutes plustôt que pour des hommes afin de justifier la cruauté, dont on usoit envers eux, contre les ordres, & les sages instructions de Ferdinand & d'Isabelle. (5)

Après cela il ne suffit point que quelques nations aient été nommées Athées par quelques Ecrivains, pour

que

que l'on doive les croire d'abord ſur parole. Il faut que leur témoignage ſoit tout auſſi déciſif, & irrécuſable que celui de ceux qui nous atteſtent le conſentement général; mais il n'en eſt rien.

Ces Ecrivains nous parlent tantôt de peuples qu'ils avoüent eux mêmes n'avoir pas été bien connus de leur tems, comme les habitans de l'extrèmité de la Thrace, qui ſont nommés Athées par Porphire: tantôt ils ne s'appuyent que ſur des oûi-dire, qui ſont l'unique fondement ſur le quel Strabon met au nombre des Athées les Callaïques peuple barbare, qui habitoit les montagnes de la Luſitanie, aujourd'hui le Portugal. Ils ſont outre cela démentis par d'autres Hiſtoriens. (6)

Ajoutés que ſouvent ces Ecrivains n'attribuent point l'Athéisme à toute la nation, mais ſeulement à quelques particuliers: Strabon par éxemple, ne parle point de quelques peuples ; mais

ſeulement de quelques hommes parmi ceux qui habitoient ſous la zone torride. Auſſi il ne faut point attribuer au gros de la nation l'Athéiſme qu'on prétend avoir été enſeigné dans les myſtères uſités chez les Egyptiens, & les Phéniciens, ou qui eſt annoncé dans la Coſmogonie de Sanconniathon: il ne regarderoit tout au plus que très peu de leurs Prêtres & de leurs ſavans. (7)

Il en eſt de même de ce que l'on dit de l'Athéiſme des Indiens, & des Chinois, qui ne regarde tout au plus que les Gymnoſophiſtes, & les lettrés. (8)

Si d'abord que l'on trouve ce mot *Athée*, on veut le prendre à la rigueur, ſi l'on veut donner des ſimples conjectures pour des raiſons, s'appuyer ſur des oûi-dire, & appliquer à toute une nation ce qui ne concerne que quelques particuliers, non ſeulement le conſentement général ne ſubſiſteroit point; mais

au

au contraire l'Athéisme auroit été le dogme du genre humain.

Mais quel eſt l'homme de bon ſens, qui ſur une dénomination ſi équivoque & ſur des aſſertions ſi douteuſes, & contredites les unes par les autres pourroit douter un moment de la vérité d'un fait, qu'il trouve établi par les témoignages les plus déciſifs ?

---

## NOTES.

(1) Il y a des auteurs parmi les modernes qui ont donné à ce mot une extenſion beaucoup plus grande, en mettant au nombre des Athées non ſeulement ceux qui nient l'éxiſtence de la Divinité, mais ceux qui la confondent avec la nature, ceux qui lui ôtent en tout, ou en partie la providence, & l'adminiſtration de l'univers &c. ce qui les a engagé à les diſtribuer en pluſieurs claſſes. Mais quoi qu'il en ſoit de cette diſtribution arbitraire, qui ne paroit pas trop juſte, & qui ſelon la remar-

que judicieuſe de Bruker, ne ſert qu'à embarraſſer la matiere, en multipliant le nombre des Athées en pure perte, il demeure toujours vrai de dire qu'il n'y a que ceux qui nient l'éxiſtence de la Divinité qu'on puiſſe oppoſer au conſentement général; les autres à proprement parler ne ſont que des impies. C'eſt le nom que leur donne Platon, & non pas celui d'Athées. Bayle & Chambers qui ſe fondent ſur l'autorité de ce Philoſophe pour établir ces différentes claſſes d'Athées ſe ſont trompés. Bruk. *Hiſt. crit. Phil. tom.* 4. Plat. *de Leg. l.* 10. Bayle. *Rép. aux queſt. pag.* 3. *c.* 18. Chamb. *Diction. art. Athées.*

(2) V. Chap. 6.

(3) Dion, & Pline nous apprennent que Flavius Clemens, & Domitille ont été condamnés comme Athées par Domitien: auſſi nous trouvons que le premier Empereur Chrétien a été nommé Athée par Julien. Dio *in Domit. L.* 47. Plin. *Nat. Hiſt. L.* 5.

(4) V. Chap. 11.

Cette dénomination peu exacte ou calomnieuſe s'eſt gliſſé quelque fois même dans les Ecrits de quelques auteurs Chré-

Chrétiens, qui l'ont apparemment copié des Payens ſans l'éxaminer.

Le ſens dans lequel Clement d'Aléxandrie, Theodoret, Athanaſe, & d'autres Ecrivains Eccleſiaſtiques, d'après le langage de S. Paul, ont nommé Athées tous les Payens en général eſt trop clair, pour que l'on puiſſe s'y méprendre. Ils dénotoient par ce nom tous ceux qui ne croyoient point le vrai Dieu. Mais il n'eſt pas queſtion ici de la croyance d'une Divinité vraie, ou fauſſe, mais de la Divinité en général.

(5) Jo. Hook, *Relig. natur. tom.* I. *part.* I.

(6) Si Celſe nous donne pour des Athées les Scythes, Lucien au contraire nous apprend qu'ils adoroient une Epée, c'eſt à dire le Dieu des combats, dont elle étoit le Symbole: Herodote & Pomponius Mela nous atteſtent qu'ils croyoient une vie future: Cicéron & Plutarque nous parlent d'Anacarſis qui étoit un Scythe comme d'un homme craignant les Dieux. On ſait après cela qu'ils avoient des oracles, & une Théogonie écrite par Abaris. Luc. *Jupit. Trag.* Hérodot. *L.* 4. Pomp. Mela. *L.* 2. Cic. *in Tuſcul.* Plutar. *in conviv.*

Les Numides accusés d'Athéisme par le même auteur avoient des Rois, & par conſequent une ſociété, & une forme de gouvernement établie, ce qui, de l'avis de tous les ſages, ne peut ſubſiſter ſans quelque Religion. Virgile, & Cicéron nous parlent de Jarbas & de Maſſiniſſa leurs Rois comme d'hommes qui n'étoient rien moins qu'Athées.

Si Juſtin, & Pauſanias nous donnent pour des Athées les Celtes, c'eſt à-dire les Gaulois, & les Germains; Jules Céſar qui ſans doute les connoiſſoit bien, nous dit au contraire qu'ils étoient des peuples très adonnés à la ſuperſtition: Tacite nous parle de leurs Dieux nationaux, & de leurs ſacrifices de ſang humain. Auſſi n'y a-t-il rien de plus connu dans l'hiſtoire que les Druides qui étoient leurs Prêtres. Caes. *de bello Gall.* Tacit. *de mor. German.*

On peut conſulter ſur cela Helias Schedius *de Diis German.* Bruker *Hiſt. crit. Phil.* Fenel. *tom. 24. de l'acad. R. des Inſcript.* Freret *ibid.* Maillet *Introd. à l'Hiſt. de Dannemark.*

(7) On ſait par Euſebe, Clement d'Aléxandrie, Diodore de Sicile, Plutarque &c. que la Doctrine contenue dans

dans les myſtères des Egyptiens, étoit une doctrine cachée, que l'on ne confioit qu'à très peu de leurs Prêtres, & par conſequent cette doctrine, en accordant même pour à prèſent qu'elle ait contenu l'Athéisme ne pouvoit étre celle de toute la nation. D'ailleurs on connoit les Symboles, ſous lesquels les Egyptiens déſignoient l'Etre ſuprême, & dans leurs Loix dreſſées par Mercure, Mnerves, Seſoſtris, il eſt parlé expreſſement des Dieux, & de leur culte. Auſſi nous ſavons pour certain par l'hiſtoire de Moïſe, qu'ils adoroient quelques-uns des animaux, que les Hebreux ſacrifioient au vrai Dieu. *Ex.* 8. 27.

Il pouroit être faux, comme de ſavans Critiques le prétendent, que les Egyptiens aient adoré les oignons, & les pourreaux, ce qui donna occaſion à la plaiſante raillerie de Juvenal dans ſa quinzième Satyre, mais il ne laiſſe pas pour cela d'être certain qu'ils étoient entierement ſuperſtitieux. Or que peut il y avoir de plus opposé que la ſuperſtition & l'Athéisme?

V. Cic. *de Off.* L. I. Svet. *in Tibe.* Plutarc. *de Iſ. & Oſir.* Marsham. *Can. Chron. &c.*

Pour

Pour ce qui eſt de la Cosmogonie de Sanconniathon ſur laquelle on fonde l'Athéisme des Phéniciens, il y a bien des Savans qui la rejettent, ſi ce n'eſt comme entierement ſuppoſée, du moins comme alterée & corrompuë par Philon, grand ennemi des Chrétiens, qui vivoit ſous l'Empereur Hadrien. Mais quand même l'on accorderoit que la Cosmogonie de Sanconniathon eſt l'ouvrage de celui dont elle porte le nom, il y auroit encore bien du chemin à faire pour prouver que les Phéniciens en général étoient des Athées. Il faudroit montrer 1°. que cette Cosmogonie renferme l'Athéisme, 2°. qu'elle étoit la doctrine de toute la nation.

Bien loin que les Phéniciens aient été des Athées, il y a de ſavans Critiques qui prétendent au contraire que c'eſt d'eux que les autres nations ont reçû leur culte, & leur Religion, & que les Grecs eux mêmes en ont emprunté leur Mythologie. Cela paroit certain, du moins par rapport à leurs Colonies répandues dans la Sicile, la Sardaigne la Lybie &c. dont chacune avoit une Religion, qu'elle tenoit ſans doute de ſes fondateurs.

V.

V. Eusebe. *Proeparat. Evang. L. 1.* Diod. de Sic. *Biblioth. L. 1.* Fourmont. *Réfl. sur l'Hist. des anc. peuples.* Rollin. *Hist. des Carthag. &c.*

(8) Lucien, Strabon, Elien, Diodore de Sicile nous atteſtent que tous ces peuples en général croioient l'éxiſtence d'une Divinité, & nous parlent de leurs ſacrifices. Ajoutés que dans leurs livres ſacrés, tel que le *Panjagam*, *le Gnana-Vampa*; *l'Ezour-vedam*, il eſt parlé expreſſement d'un être ſupérieur. *Le Sammocandon* Dieu des Siamois, & les *Talapoins* leurs Prêtres ſont trop connus dans l'hiſtoire, pour ne pas trouver étrange que cette nation ait été accuſée d'Athéisme par Loke.



CHA-

# CHAPITRE III.

*Nations Athées parmi les peuples nouvellement découverts.*



Il faut maintenant nous transporter dans la nouvelle Zemble, dans le Groënland, dans la Baye d'Hudson, ſur les côtes de l'Afrique, dans le continent, & dans les isles de l'Amerique; car c'eſt là, dit-on d'après les Relations de quelques Voyageurs, que l'on a trouvé des nations qui n'avoient pas la moindre connoiſſance de la Divinité.

Or il faut remarquer 1°. que ces mêmes voyageurs, qui nous peignent ces peuples comme Athées nous apprennent au même tems qu'ils étoient des peuples extrèmement ſauvages & barbares. On ne ſauroit lire ſans hor-

reur ce qu'Amérique Vespucci, George Horn, les Navigateurs Hollandois, & d'autres, nous rapportent de l'inhumanité, & de l'impudence de ceux qui ſont ſitués au de là de l'équateur, près de Popajan, où dans les environs de la terre de feu, des Caraïbes, des Moxos du Perou &c. de leurs accouplements inceſtueux, de leurs proſtitutions, & autres crimes encore plus injurieux à la nature. Seroit-il bien étonnant que des mœurs ſi feroces & corrompuës les euſſent abruti au point de méconnoitre la voix de la nature? (1)

Mettant même les vices & la ferocité à part, la ſtupidité de ces peuples en général eſt ſi grande qu'ils ne s'élevent preſque jamais au deſſus des ſens, & n'ont qu'un très petit nombre d'idées qui ne s'étendent pas au de là de leurs beſoins. Ce ſont des peuples, dit un ſavant auteur, qui vivent ſans

pen-

penſer, & qui ne ſont capables que des actions animales. (2)

De pareilles nations ne tirent point à conſequence, & il faut les negliger où il s'agit d'établir quelle a été l'opinion du genre humain. Ce n'eſt point par les muets, les aveugles, les ſourds, ni par les imbeciles, ou par les foux, que l'on juge des facultés qui ſont propres à la nature humaine.

Pourroit-on déraiſonner au point de dire avec Bayle, que pour apprendre les vrais ſentimens de la nature il faut juſtement aller chez les ſauvages, dans qui elle n'eſt point pervertie par les préjugés des ſciences, & de l'éducation? on a toujours crû jusqu'ici que les ſciences & l'éducation ſervoient à développer & à perfectionner les lumieres naturelles, qui s'éteignent par le défaut de culture, & à plus forte raiſon par la corruption des mœurs, & par l'habitude du crime; il faudra croire à preſent tout le contraire. Ce n'eſt

plus

plus aux ſavans, & aux Philoſophes qu'il faut s'adreſſer pour s'inſtruire, il faut aller chez les Hurons, & chez les Hottentots. Il faut bien trop compter ſur l'indulgence des lecteurs pour débiter de pareilles abſurdités.

2°. Il faut appliquer aux relations des voyageurs modernes, ſur lesquelles on fonde l'Athéisme de ces nations, ce que diſoit Strabon à propos de celles des Grecs de la ſuite d'Alexandre dans ſon expédition des Indes.

*Il faut être, dit-il, extrêmement attentif, quand on traite ce qui regarde les Indes. Il eſt peu de perſonnes parmi nous qui aient vu ce pays. Ceux qui y ont été ne l'ont vu qu'en partie, ils ne parlent presque que ſur des ouï-dire, ce qu'ils en ont reconnu ils ne l'ont vu que dans des excurſions militaires. Ceux qui ſe piquent d'en avoir écrit avec plus d'éxactitude ſont ſans ceſſe en contradiction les uns avec les autres. On ne voit ni accord, ni con-*

*formité dans ce que nous atteſtent ceux qui accompagnerent Alexandre dans ſon expédition des Indes, & ſi ces Ecrivains ſont ſi oppoſés dans le récit des choſes qu'ils ont vu, peut-on ſe fier à ce qu'ils nous diſent avoir appris par les autres?* C'eſt le même jugement que portent de ſavans Critiques ſur les relations hazardées pour Schoütten Dampier, le Maire, ec. (4)

Tous ces Voyageurs hardis ont-ils bien connu tous ces peuples dont ils parlent; en ſavoient ils la langue; ont-ils vecu aſſez long tems parmi eux pour connoitre au fond leurs vrais ſentimens; avoient ils pour cela les talens néceſſaires; en ont-ils eu les moyens, les ont-ils employé? C'eſt ce que la bonne critique éxigeroit que l'on ſût avant d'ajouter foi à leur relations; mais on en oublie toutes les regles lorſqu'il s'agit de combattre la Religion. Un barbare, ou deux, attrappés ſur un rivage, ou dans une forêt,

forêt, dont on a tiré à peine quelque mot mal compris, suffiſent-ils pour juger de la croyance de toute une nations? Si l'on vouloit ſe tenir uniquement à ce que l'on pourroit tirer d'un montagnard d'Europe groſſier, & mal inſtruit, je ne ſais ce qu'on devroit juger de celle des Chrétiens. Auſſi nous trouvons que tous ces Voyageurs, & ces Hiſtoriens ſont démentis par d'autres, aux quels il n'y a point de doute qu'on doive la préférence. (5)

Que l'on ajoute 3° que pluſieurs de ces Relations ne portent pas expreſſément que ces peuples ne connoiſſoient point de Divinité; mais ſeulement que l'on n'a trouvé parmi eux aucune marque de culte public, comme des temples, des ſacrifices, & autres cérémonies de Religion. Mais il y a bien de la différence entre ne faire aucun acte public & extérieur

de Religion, & ne connoître aucune Divinité. (6)

La croyance de la Divinité appartient à l'opinion, & le culte de Religion appartient aux mœurs. La nature nous dit qu'il y a un Dieu, & il ne dépend point de notre volonté de ne pas le croire: elle nous dit de même qu'il faut lui rendre un culte; mais c'eſt librement qu'on le lui rend, & l'on peut n'y pas obéir. Ainſi quoique le culte public & extérieur ſoit une marque certaine de la croyance de quelque Divinité, le défaut de ce culte n'eſt pas de même le ſigne certain d'un manque de croyance.

Outre cela le culte public ſuppoſe néceſſairement une Société établie, & un état policé. Comment auroit-il pû avoir lieu parmi des peuples errans, qui reſſembloient plus tôt à des troupes de brigands raſſemblés dans les mêmes lieux par le hazard, ou par la néceſſité?

Les

Les idées fauſſes que pluſieurs de ces peuples s'étoient formé de la Divinité peuvent auſſi avoir contribué à ce défaut de culte, outre l'improbité des mœurs, & le manque de ſociété. Il y en a qui penſoient que Dieu étant naturellement bon, ce n'étoit pas la peine de lui rendre un culte, pour s'en procurer la faveur, d'autres qu'il étoit trop grand, pour pouvoir être honoré par les hommes: d'autres enfin ſe bornoient au ſeul culte interne. Ne diroit-on pas que nos Philoſophes ou nos Déiſtes modernes, ont puiſé chez ces peuples leur façon de penſer & leur dogmes ? Il eſt humiliant pour eux de voir que leurs maximes, qu'ils veulent nons donner pour une marque, & pour un effet d'une force d'eſprit ſupérieur, ſont nées il y a long tems du ſein de l'ignorance, & de la barbarie dans les forêts du Canadà!

D'ailleurs a-t-on bien compris quelle fin ſe propoſoient quelques-uns

de ces peuples barbares en faisant certaines actions, qui les rendoit peut-être des actes de culte, & des cérémonies de Religion? Les Hollandois remarquerent que ceux de la terre de Jesso après avoir bû, répandoient sur le feu quelques gouttes d'eau, ce qui paroit étre une espèce de libation, d'autres lancoient en l'air des poignées de sang des bêtes qu'ils tuoient à la chasse, ce qui étoit peut-être une espèce d'offrande. (7)

---

## NOTES.

(1) Ameriq. Vesp. *Hist. de la navig.* ec. George Horn *Hist. univers. Hist. des établiss. Europe en Amer. Hist. gen. des voyag. &c.*

(2) La Condamine *Hist. abr. d'un voyag. &c.*

La stupidité de ces peuples a été la raison principale pour la quelle les Espagnols prétendirent qu'on devoit les rédui-

duire en eſclavage. Ceux-la même qui ont penſé à leur égard avec plus d'humanité, ont été d'avis qu'il falloit le tenir toujours en tutèle, comme des enfans perpétuels, ou des imbecilles.

La raiſon de la ſtupidité de ces peuples pourroit ſe trouver dans l'inclemence du climat, & dans les mauvais alimens, outre le défaut de culture, & d'éducation. Si quelqu'un prétendoit qu'elle eſt impoſſible dans des nations entieres, on répondroit que l'ignorance de la Divinité dans des nations entieres, qui font uſage de la raiſon, l'eſt bien plus.

Au petit nombre d'idées, ſurtout abſtraites, & univerſelles, répond néceſſairement la pauvreté du langage. Ainſi s'il étoit vrai que quelques-uns de ces peuples n'avoient point de nom pour exprimer la Divinité, cela pourroit ſervir à en donner la raiſon.

D'ailleurs cet argument ne prouve rien contre leur croyance. Ils n'avoient point de mot pour déſigner la matiere, la durée, l'espace, & presque tous les êtres moraux. Eſt-ce qu'ils ne connoiſſoient donc pas tous ces objets? Les Caaïques du Paraguay n'en avoient point pour l'ame, dont ils avoient cependant

une idée diſtincte de celle du corps, puisqu'ils la croyent immortelle.

( 3 ) Si l'on nous donne les ſauvages pour les maîtres de notre croiance, pourquoi ne nous les donneroit-on pas également pour maîtres de morale, puis qu'elle a de même ſa ſource dans la nature? C'eſt peut-etre à quoi l'on voudroit venir ſans que l'on oſe le montrer ouvertement. Le beau code de morale que nous aurions!

Il eſt bon de remarquer encore à ce propos, que ces mêmes Ecrivains qui prétendent que les Sauvages ſont des Athées préciſement, parce qu'ils ſont ſauvages, nous donnent ailleurs comme une vérité démontrée que plus un peuple eſt barbare, plus il eſt ſuperſtitieux. Graves Philoſophes qui aſſignent la même cauſe à deux effets contraires. La barbarie produit à leur gré tantôt la ſuperſtition, & tantôt l'Athéiſme. Dévore qui voudra cette contradiction.

( 4 ) Strab. *Geograph. L.* 15. Hooke *Rel. natural. tom.* 1. *par.* 1.

( 5 ) Quand ces derniers n'auroient de leur côté que l'analogie, on devroit les croire préférablement aux autres. Ils nous diſent des choſes qui ſont conformes à ce que nous ſavons de tous les

autres peuples connus: ainſi ſans une raiſon évidente nous devons les croire plus tôt que ceux qui nous diſent le contraire. Ils étoient outre cela certainement plus inſtruits, & ont eû plus de tems, & plus de moyens, de connoître les véritables opinions de ces peuples. Qui pourroit ne pas avoir plus de créance à un Kolbe qui a paſſé dix ans chez les Hottentots, à l'auteur Anglois de *l'Eſſai ſur la Providence, & ſur la poſſibilité phyſique de la réſurrection*, qui a demeuré dix ans dans la Floride, à tant de Miſſionaires qui ont ſéjourné encore plus long tems parmi ces nations? C'eſt avec le tems que Vinslow s'aperçut enfin, comme il l'avoüe lui même, que les peuples de la nouvelle Angleterre qu'il avoit d'abord crû Athées, ne l'étoient point.

On ſait par ces auteurs que pluſieurs de ces peuples, comme ceux de la nouvelle Zemble, de S. Domingue, de Cuba, de la Californie, les Moxos du Perou, les Eſquimos, les Hurons, les Hottentots adoroient le Soleil & la Lune: d'autres adoroient des Fétiches, ou des figures gravées ſur le tronc des arbres, comme ceux des Canaries, & de

la côte de Guinée: ceux de la Baye d'Hudſon faiſoient des ſacrifices: tous en général croioient les Eſprits, & étoient adonnés aux ſortileges. Ce même Anderſon qui a accuſé d'Athéiſme les Gröenlandois dans ſon *Hiſtoire naturelle de l'Islande, du Groënland, du détroit de Davis &c* avoue que ces peuples croient l'immortalité de l'ame, & détruit par là ſa propre aſſertion. Ainſi le conſentement général de tous les peuples à croire l'éxiſtence de quelque Divinité n'eſt plus à prèſent en queſtion parmi les ſavans. Ce même Bayle qui a épuiſe toute ſa critique pour combattre la réalité de ce conſenrement, avoit déjà dit qu'il étoit *plus probable:* ce mot dans la bouche d'un Pyrrhonnien vaut autant que *certain* dans celle d'un autre.

V. Jean Lud. Fabr. *Apolog. gen. hum.* Stillingfleet *Orig. ſacr.* la Croze *Entret &c.* Charlevoix *Hiſt. de la nouv. France, du Parag.* Lafiteau *Mœurs des Sauv.* Rochefort *Hiſt. mor. des Antill.* la Borde *Relat. des Caraïb.* Owal *Hiſt. du Chili,* Gillet *voyag. dans la Guai.* Kolben, Correal *voyag. Hiſt. Gen. des voyag. Hiſt. des Etabliſſemens Europ. en Amer. Eſſai ſur la Providence. &c. Lettres Edif. &c.*

(6)

(6) Quel bruit ne firent point les partiſans de l'Athéiſme à l'occaſion des relations de quelques Miſſionnaires, & d'une lettre de Clement XI. au Roi très Chrétien, ſur les habitans des Isles Dos Palaos, qui ne diſoient cependant rien autre choſe, ſi ce n'eſt que ces peuples n'étoient point idolatres? Eſt ce qu'il n'y à donc point de milieu entre l'idolatrie & l'Athéiſme?

C'eſt par ces ſortes de relations, qu'on ne s'eſt pas donné la peine d'éxaminer, que des auteurs d'ailleurs très reſpectables ont été trompés, comme Daniel Huet. D'autres les ont adopté d'autant plus avidement qu'elles paroiſſoient propres à confirmer leurs opinions, & à ſervir à leurs vues particulieres. Loke s'etoit engagé à combattre les idées innées de Deſcartes; Arnaud en vouloit à la chimere du peché Philoſophique. Dan. Huet *queſt alnet. L.* 2. Loke *Eſſai ſur l'entend. &c. L* 1. *c.* 3. Arn. *IV. Dénonc. du péché Philoſoph.*

(7) Ce ſeroit bien un mauvais ſubterfuge de dire avec Bayle, qu'il y a d'autres peuples encore inconnus, qui n'ont peut-être pas la moindre connoiſſance de la Divinité. A ce *peut-être* on en op-

po-

poſe un autre bien plus fondé, c'eſt-à-dire qu'on y trouveroit peut-être la même connoiſſance qu'en ont tous les autres connus. C'eſt un *peut-être* qui s'eſt déjà réalizé plus d'une foi par rapport à bien des peuples que les premieres relations dès le commencement de leur découverte, avoient d'abord fait paſſer pour Athées, mais que l'on a trouvé après penſant comme les autres. Il en arriveroit de même par rapport à ces inconnus: les premieres relations les diroient Athées, les ignorans les adopteroient ſans critique, les ennemis de la Religion en triompheroient, & l'on trouveroit enfin que l'on s'étoit trompé.

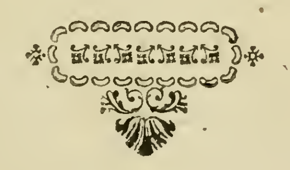
On a outre cela en faveur de la croyance de ces peuples inconnus l'induction, & l'analogie ſur laquelle on peut en juger non pas ſeulement avec probabilité, mais avec certitude.

Tous les peuples connus croient l'éxiſtence de quelque Divinité: donc ceux que l'on ne connoit-pas encore la croient auſſi. Celui qui nieroit cette conſéquence pourroit nier de même que la peſanteur ſoit commune à tous les corps : on ne le prouve que par l'induction tirée

de

de tous les corps, ſur les quels on a pû faire l'expérience. Parce-qu'on ne l'a pas faite ſur ceux qui ſe trouvent dans les terres auſtrales pourroit on douter qu'ils ſoient peſans comme par tout ailleurs?

Prétendre avec le même auteur que l'induction n'étant pas complete avant que l'on ait fait l'expérience ſur chaque individû, ne prouve rien, c'eſt prétendre que l'on connoiſſe déjà d'avance ce que l'on cherche à connoître, & rendre inutile, ou même impoſſible une ſorte d'argument reçû par tous les Philoſophes, & qui eſt presque le ſeul guide que l'on ait en Phyſique.



CHA-

# CHAPITRE IV.

## *Fausses Notions de la Divinité.*

Il importe peu que les Idées que ce peuples avoient de la Divinité soient, vraies, ou qu'elles soient fausses; le consentement général ne subsiste pas moins: avoir des idées fausses de la Divinité ce n'est pas la même chose que n'en croire aucune. (*1*)

Comme il y a des dégradations des couleurs, & des nuances sans nombre entre la blancheur qui resulte de l'assemblage de tous les rayons, & le noir, qui est une négation de toute lumiere, il y a de même plus d'un milieu entre ceux qui pensent comme il faut sur la Divinité, & ceux qui n'en croient point l'éxistence.

Il

Il y a plus; Comment les hommes feroient-ils parvenus à croire des fauffes Divinités, s'ils n'en avoient crû aucune? Toutes ces fauffes croyances fuppofent manifeftement celle de la Divinité en général: ils n'en ont crû des fauffes, en quoi ils fe font trompés, que parcequ'ils en croioient une, en quoi ils ne fe trompoient point

L'objet de toutes ces idées diverfes étoit dans le fond toujours le même, c'eft-à dire *une nature excellente & fupérieure*, & toutes ces idées n'étoient que cette même idée diverfement modifiée par l'imagination, ou par l'ignorance, & les paffions. Il en eft tout de même comme des couleurs diverfes, qui n'étant rien autre chofe, que la même lumiere diverfement réfléchie par la furface des differens corps, qui nous la renvoyent, en prouvent également l'éxiftence.

Si l'on pouvoit conclure de la diverfité des idées que les hommes ont

eû

eû d'une chofe, qu'ils n'ont pas été d'accord fur fon éxiftence, l'on pourroit conclure également qu'ils ne l'ont jamais été fur l'éxiftence du foleil, puisque les idées qu'ils en ont eû, font fi diverfes. Il y en a qui l'ont crû une pierre enflammée, comme Anaxagore, & d'autres une lampe attachée à la voute du ciel: combien d'opinions diverfes fur fa grandeur, & fur fa diftance de la terre? Les uns le font tourner dans une orbite particuliere, d'autres le placent au centre du Systhême.

Qui eft-ce qui ne voit que l'objet de toutes ces idées diverfes eft toujours ce même corps lumineux qui femble rouler fur nos tétes & qui nous échauffe, & nous éclaire? Ce fophisme de Bayle avoit déjà été détruit d'avance par Gaffendi; un de nos Philofophes modernes a eû cependant le courage de le répéter. (2)

Du

Du moins, dira-ton, avec Bayle: il ne peut y avoir nul accord entre ceux qui admettent plusieurs Dieux, & ceux qui n'en admettent qu'un seul, car entre *un & plusieurs* il n'y a point de milieu, dans lequel ils puissent s'accorder: ainsi l'opinion de ceux qui n'admettent qu'un seul Dieu, comme les Juifs, & les Chrétiens, & celle des Payens qui en admettent plusieurs, quoique réunies ensemble, n'ont pas plus de force que séparées, & par consequent elles ne prouvent rien contre les Athées qui n'en admettent aucun.

Reponse. Entre *un*, & *plusieurs Dieux* il n'y a point de milieu dans la chose même, mais non pas dans l'opinion, & l'on ne parle ici que de la derniere. Il peut y avoir tel homme qui croit l'éxistence de la Divinité, mais qui est encore indécis s'il doit en admettre une, ou plusieurs. Celui là en admettroit quelqu'une, précision faite de l'unité & du nombre.

C'eſt le milieu dans le quel ils s'accordent tous. (3)

*Il éxiſte une nature excellente & ſupérieure*: voilà la formule tant requiſe par Bayle, pour pouvoir juger de l'opinion de tous les hommes, à la quelle tout le genre humain ſouſcrit. (4)

S'il paroit que cette idée d'*une nature excellenté & ſupérieure* ne peut nullement s'accorder avec celle que les Payens paroiſſent avoir de la Divinité, en lui attribuant un corps, des paſſions, de crimes même les plus honteux, ou en la dégradant au point de la faire ſemblable à la nature des hommes, & des animaux, en divinizant les aſtres, le bois, la pierre, & le métal; c'eſt parceque l'on voudroit faire raiſonner d'après nos lumieres, ſur tout d'après celles que nous tenons de la Révélation, des gens qui en étoient dépourvûs, ou qui ne raiſonnoient point.

Un

Un corps attribué à la Divinité n'avoit rien de révoltant pour des hommes groffiers, qui peu accoutumés à s'élever au deffus des fens, n'auroient fû la concevoir autrement. Si la Religion ne nous tenoit en garde contre les preftiges de l'imagination, nous donnerions peut-être dans la même erreur.

Il paroit que les Payens, d'après ce qu'ils voioient dans l'homme, qu'ils regardoient comme ce qu'il y a de plus parfait dans la nature, croioient qu'il étoit plus convenable à Dieu, néceffaire même, d'avoir un corps fans lequel ils n'auroient fû concevoir comme il eût pû, fentir, vivre, & agir fur l'Univers. Ils auroient penfé en cela comme a penfé un Philofophe de nos jours à la honte du Siècle, & de la raifon. (5)

Mais auffi avoient-ils le foin de lui choifir la forme la plus belle, & la plus parfaite, qui étoit felon quel-

ques uns la figure humaine, selon d'autres la ronde, & d'en écarter tout ce qui pouvoit y avoir de corruptible, & de grossier. Les Epicuriens disoient que ce n'étoit point un corps, ni du sang, mais quelque chose d'approchant.

Après avoir donné un corps aux Dieux, ce n'est que par une suite naturelle que les Payens leur ont attribué des passions, des besoins, & ont pensé à leur fournir des plaisirs. Sans ces derniers il auroit manqué quelque chose à leur bien être, & à l'excellence de leur nature, dont l'idée quoique confuse, & défigurée se fait toujours entrevoir sous le voile epais de toutes ces absurdités. Si ils leurs en ont fourni de grossiers, c'est que des hommes grossiers & corrompus, n'en connoissoient point d'autres. D'ailleurs une extrême corruption dans les mœurs ayant entrainé celle de la morale, on ne regardoit plus certaines actions comme honteuses, & criminelles, ou l'on

cher-

cherchoit à en diminuer la honte en les attribuant aux Dieux. Que l'on ne croie pas cependant que la raiſon n'ait toujours percé parmi ces ténébres, & que par un reſte de la tradition il ne ſe ſoit toujours conſervé une idée plus pure de la Divinité, comme on le verra dans la note. (6)

Dès que l'ont fut parvenu jusqu'au point de faire les Dieux ſemblables aux hommes, il ne pouvoit plus guère y avoir de difficulté à faire des hommes ſemblables aux Dieux, ſi toute fois il eſt vrai que l'on ait jamais attribué la Divinité à aucun homme dans la rigueur du terme: les frais en étoient déjà à moitié faits. (7)

Si l'on a adoré des animaux, ce n'eſt qu'en conſequence de la perſuaſion qu'ils étoient animés par des Divinités, ou que les Divinités dont ils étoient le ſimbole venoient s'y placer: il en étoit de même des aſtres. Comment les Payens au-

roient-ils pû leur adreſſer des priéres, les prendre à témoins dans leurs ſermens, s'ils les euſſent crû ſourds, & déſtitués d'intelligence? Ce qu'ils penſoient de leurs ſtatues, & à quoi ſe rapportoit le culte qu'ils rendoient aux idoles c'eſt encore un probléme parmi les ſavans. (8)

On pourroit peut-être trouver un peu plus de difficulté à accorder enſemble de quelque façon l'idée d'une nature excellente, avec celle du Démon, qui étoit le ſeul, dit-on, adoré au Pegù, dans le Royaume de Benin, à Serra Lionna, dans le Curdiſtan &c. mais il ne faut pas toujours attacher à ce mot *Démon* la même idée que nous en avons dans le Chriſtianiſme. Ce mot Démon ne ſignifioit rien autre choſe dans le langage des Payens que *Génie*, & en ſuite de la perſuaſion que les Génies étoient autant de Divinités il étoit devenu ſynonime du mot *Dieu*. En effet lorſque ſaint Paul prêcha à

Athé-

Athenes la Divinité & la resurrection de Jesus Christ, les Philosophes Stoïciens, et Epicuriens s'écrierent qu'il annonçoit quelque nouveau *Démon*, c'est a dire quelque Génie, quelque Dieu nouveau. (9)

Si parmi ces peuples on n'adoroit que des Génies malfaisans, ce n'est pas qu'ils n'en connussent absolument point d'autres. L'idée d'une nature malfaisante suppose nécessairement celle d'une autre meilleure : on ne connoit le mal que par rapport au bien, le vice que par rapport à la vertu. D'ailleurs comme il ne faut pas plus de pouvoir pour causer le mal, que pour causer le bien, si l'expérience des maux a fait naître l'idée d'une nature malfaisante, l'expérience du bien a dû également faire naître l'idée d'une nature bienfaisante. Si cependant ces peuples n'adoroient que les premiers, c'est parcequ'ils croioient que les bons Génies étoient déjà

portés par eux mêmes à leur faire du bien, ou parce que les hommes, ſur tout s'ils ſont barbares & vicieux, ſont remués plus fortement par la crainte, que par la reconnoiſſance. Ajoutés que ces peuples ne croioient pas toujours que ces Génies nuiſoient aux hommes par méchanceté de nature, mais ils croioient que ce n'étoit qu'en punition de leurs crimes : ainſi les regardoient-ils plus-tôt comme des Eſprits vangeurs, que comme des êtres malfaiſans. C'eſt l'idée qu'en avoient les barbares du Chili, du Breſil, des Isles Mariannes, &c. Ceux du Curdiſtan, d'après un reſte de la tradition ſur la chute des Anges rebelles, regardoient le Démon comme un Miniſtre diſgracié qui pourroit quelque jour rentrer en faveur.



NO-

## NOTES.

(1) *Multi de Diis prava ſentiunt, id enim vitioſo more effici ſolet: omnes tamen eſſe vim naturamque divinam arbitrantur.* Cic. in Tuſcul.

*De hominibus nulla eſt gens tam immanſueta, quæ non etſi ignoret qualem Deum habere deceat, tamen habendum ſciat.* Id. L. *3.* de nat. Deo.

(2) Gaſſ. *Phyſiq. ſect.* 1. *L.* 4 *C.* 2.

Syſth. de la nat. part. 2. pag. 95. *Chaque homme a ſon Dieu Tous ces Dieux éxiſtent-ils, ou n'en éxiſte-t-'il aucun?*

On pourroit dire également *chaque homme a ſon idée du ſoleil. Tous ces ſoleils éxiſtent-ils, ou n'en éxiſte-t-il-aucun?* Si ce raiſonnement n'eſt pas juſte, l'autre ne l'eſt pas non plus.

Il ne ſert à rien de dire, avec le même Auteur, que l'éxiſtence du ſoleil eſt prouvée par le témoignage des ſens. En laiſſant à part que la ſuppoſition qu'il n'y ait de certain, que ce qui eſt prouvè par le témoignage des ſens, eſt fauſſe, il démeure toujours vrai que la diverſité des ſentimens ſur un objet ne prouve rien contre ſa réalité.

Cet auteur l'avoue lui même, & détruit ſon propre raiſonnement, en diſant ailleurs, que la réalité eſt prèsque auſſi diverſe dans la tête des hommes, que la chimere. V. Caſtill. *Obſerv. ſur le Livre intitulé Syſth. de la nat.* c. 10. *N.* 28.

(3) C'eſt encore un autre ſophiſme dont il tâche d'étayer ſa propoſition lors qu'il cite en ſa faveur le réglement fait par les loix, que dans le cas, où une partie des juges abſout un criminel, une autre partie le condamne à la mort, & une troiſieme partie au banniſſement, les deux derniers avis n'auront point de force contre le premier, parce qu'ils ne ſont point d'accord.

De ce que les deux parties des juges qui ſont oppoſées à la premiere ne ſont point d'accord ſur le même genre de peine, il ne s'enſuit nullement qu'elles ne s'accordent pas, à le juger coupable, & digne de châtiment.

Auſſi ce n'eſt que par rapport au dernier que les Loix dans ce cas, lui ſont favorables, par un principe d'humanité: mais elles ne le déclarent pas pour cela innocent, ni n'empêchent que l'on puiſſe, que l'on doive même le regarder

der comme coupable, puisque la plus grande partie des juges l'a déclaré digne de peine.

(4) Cette formule paroîtra peut-être défectueuse á bien des gens, qui voudroient que la perfection infinie de l'Etre souverain y fût exprimée plus clairement; mais on les prie de réfléchir que l'on ne parle ici que d'une idée qui a été certainement commune à tous les hommes, pour ne pas se jetter d'abord au commencement dans mille difficultés, qui ne feroient qu'embarrasser la matiere. Si l'on prétendoit que tous les hommes, même les Sauvages, en ont eû une idée plus claire, l'on ne s'y opposera point, & si l'on en fournit des preuves, nous en serons bien aise: notre cause n'en deviendra que meilleure.

Aussi ne parle-t-on ici que d'une idée suggerée par le sentiment de la nature, plustôt qu'acquise par le raisonnement, ou s'il est permis d'user de cette éxpression, qui est un germe de l'idée, plustôt que l'idée même. Ce n'est que par le raisonnement qu'elle se développe dans la suite, & se perfectionne; mais en attendant elle est suffissante pour distinguer l'Etre suprême de tous

les

les autres êtres, & pour fonder l' obligation de lui rendre un cultre.

(5) *Systh. de la nat. part. 1. pag. 66. part. 2. pag. 60.*

(6) Sans parler de tout le peuple Juif, & de nombre de vrais-croyans repandus sur la terre, tout ce qu' il y avoit de gens éclairés, & les Philosophes, sentoient bien que toutes ces infamies, que l' on attribuoit aux Dieux, ne pouvoient avoir lieu dans une nature excellente, & les regardoient pour cela comme des fables, dont ils reprochoient l' indécence à la folle imagination des Poëtes. On peut voir sur cela les reproches faits à Orphée, à Hesiode, à Homere dans Diogene Laerce, Xenophanes, Heraclite, Dion Grisostome &c. Platon ne vouloit point pour cette raison que l' on donnat leurs ouvrages à lire à la jeunesse, & Isocrate croioit qu' Orphée étoit mort déchiré par les Bacchantes, en peine des outrages, qu' il avoit fait à la Divinité par ses fables.

Cicéron s' en plaint de même dans ses Livres sur la nature des Dieux, & nous dit que tout ce qu' il y avoit de gens sensés ne croioient point, sur ce qu' en avoit dit Homere, que les Dieux se nour-

nourrissoient d'ambroisie, & s'abreuvoient de nectar, ni les adultéres de Jupiter, les débauches de Venus, & les amours d'Appollon,

On pourroit douter que le peuple même crût toutes ces méchancetés & ces aventures burlesques, & scandaleuses de ses Dieux, puisqu'Aristophane, & Euripide oserent les tourner publiquement en ridicule sur le théatre. Comment ce même peuple, qui avoit condamné Socrate, & chassé Stilpon, & Aristote, pour avoir frondé ses Dieux, auroit-il souffert les plaisanteries de ces Poëtes, si ce n'étoit que les premiers en avoient attaquê l'éxistence qu'il croioit, & les autres n'en attaquoient que les aventures, qu'il ne croioit point. Aristoph. *in Plut.* Eurip. *Iphig. act.* 2. *Jon. act.* I. *Troad. act.* 4. *Herc. fur. act.* 5.

On ne parle point ici des Mysteres, où l'on enseignoit une doctrine bien plus pure sur la nature de la Divinité, parce que l'on se reserve à en parler plus amplement dans un Chapitre à part.

(7) S'il y avoit quelque homme à qui l'on eût attribué la Divinité dans la rigueur du terme, ce seroit certainement Her-

Hercule; mais ce n'eſt rien moins que prouvé, qu'Hercule Dieu ait été un homme. Les anciens n'ont jamais décidé ce qu'il étoit, & Varron le prend expreſſément pour un être Phyſique, ou pour le *Dius Fidius* des Sabins, qui n'étoit certainement pas un homme. Outre cela il y a eû deux Hercules, dont l'un appellé l'Olympien étoit le Dieu, & l'autre le Héros ſi connu dans la fable: c'eſt ce qui a peut-être donné occaſion de les confondre, en prenant l'un pour l'autre. Il en eſt arrivè autant à l'égard du Dieu *Quirinus*, qui n'étoit rien autre choſe que le Génie tutélaire de la Ville de Rome que l'on a confondu dans la ſuite avec Romulus ſon fondateur.

On verra dans le Chapitre ſuivant ce que c'étoit que Jupiter, Venus, & les autres Dieux de la Fable.

Si dans quelques contrées, on a adoré les Rois, comme l'Ecriture même nous l'apprend, il ne s'enſuit point, ni ne nous eſt point dit par l'Ecriture, que l'on crût qu'ils étoient des Dieux. Comment auroit-on pû le croire de perſonnes ſujettes à la mort, & dans qui l'on voyoit tous les jours toutes les miſeres,

&

& les foibleſſes de l'humanité? Si avec tout cela, par le plus grand de tous les crimes, on leur rendit un culte qui n'eſt dû qu'à la ſeule Divinité, ce n'étoit qu'un excès d'orgueil, & de vanité de la part des Souverains, & un autre de foibleſſe & d'adulation de celle des peuples. C'eſt ce que nous dit expreſſément l'auteur du Livre de la Sageſſe, & qui paroit évident par l'hiſtoire de Nabucodonoſor, & de Darius le Medien. On trouve la même folie renouvellée chez les Romains par Caligula, & par Domitien, ce qui a été la cauſe d'une terrible perſecution, qu'eſſuyerent les Juifs, & les Chrétiens, les uns à Aléxandrie, & les autres dans tout l'Empire. *Sap.* 14. *Dan.* 31.

On peut dire la même choſe des honneurs Divins décernés aux Empereurs après leur mort, qui n'étoient qu'un hommage ſervile que l'on rendoit pluſtôt à leur famille; mais la plus part ne duroient qu'autant que cette famille étoit à craindre. Ils n'étoient même ſouvent qu'un artifice de leurs ſucceſſeurs, pour cacher la part qu'ils avoient eû à leur mort, en faiſant rendre des honneurs Divins en public à ceux qu'ils ve-

venoient d'assassiner en secret; mais tout le monde n'en étoit pas la dupe. Lorsque Néron les fit décerner à Claudius qui étoit mort empoisonné par des champignons, de l'ordre d'Agrippine, Gallion frere de Senéque disoit en plaisantant, que les champignons étoient devenus la nourriture des Dieux.

Si on leur bâtissoit des temples, on leur destinoit des Prêtres, & on leur faisoit des offrandes; l'on n'en avoit pas pour cela la même idée que de Jupiter & des autres Dieux, on ne leur attribuoit pas le même pouvoir, ni on ne les croioit être les distributeurs des bien faits de la nature. On croioit tout au plus que les Dieux les avoient fait monter au ciel en récompense de leurs vertus. Mais, quelles vertus, que celles de Claudius, de Caligula, de Caracalla &c. Ainsi tout ce qu'il y avoit de gens sensés se moquoit intérieurement de ces apothéoses. Senéque osa publier une Satyre qui nous reste encore sur l'apothéose de Claudius, & Gallion son frere disoit publiquement que cet Empereur avoit été trainé au ciel avec des crocs, comme les cadavres des condamnés étoient trainés dans le Tybre par

le

le bourreau. Cela d'autant plus que l'on voioit ſouvent ces honneurs décernés à des perſonnes les plus décriées par leurs mœurs, comme Druſille ſœur de Caligula, Fauſtine femme de Marc Aurele, ou même les plus viles, comme Antinous, mignon d'Hadrien.

(8) Il y en a qui prétendent, l'on croit même communement, que les Payens regardoient leurs Statues comme étant elles mêmes des Divinités. L'exil de Stilpon chaſſé d'Athénes pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, & la coutume que les Payens avoient dans les guerres de tâcher d'ôter les Statues aux villes aſſiegées, en croiant par là de les priver de leurs Divinités, ſemblent d'abord confirmer cette opinion, qui paroit d'ailleurs nous être inſinuée par l'Ecriture, & par les reproches que leur faiſoient les Chrétiens. Il paroit cependant qu'une erreur ſemblable de croire qu'un morceau de pierre, ou de bois formé en ſtatue dans un attelier, à coups de hâche ou de ciſeau fût une Divinité, eſt trop groſſiére, pour avoir pû avoir lieu, hors parmi le peuple, qui ne ſavoit pas bien lui même ce qu'il en croioit. On ne ſau-

roit trouver rien de plus délicat que la raillerie qu' en fait Horace dans les vers ſuivans.

„ *Olim truncus eram ficulnus inutile lignum,*
„ *Cum faber incertus ſcamnum faceret ne Priapum,*
„ *Maluit eſſe Deum; Deus inde ego . . . .*

Ainſi il y en a d' autres qui penſent que les Payens ne regardoient point leurs Statues comme étant elles mêmes des Divinités, mais ſeulement comme remplies, & pénétrées d' une ſubſtance Divine. Marque de cela, diſent-ils, ils ne les adoroient qu' après la conſécration, ou la dédicace, en vertu de la quelle ils croioient que les Divinités venoient s' y loger.

On a en faveur de cette opinion le témoignage de Jamblyque, de Porphire, d' Arnobe qui étoient, ou avoient été des Payens, & leur croyance nous eſt ainſi rapportée par Lactance, & par Origene. Il paroit même que ce n' eſt qu' en ſuite de cette perſuaſion des Payens que les Chrétiens penſoient que leurs Statues étoient habités par les Démons.

Les Statues ainſi pénétrées de la ſubſtance Divine étant cenſées ne faire qu' une ſeule & même choſe avec la Divini-

nité, étoient appellées Dieux par les Payens, & faisoient l' objet direct & immédiat de leur culte: ainsi les façons de parler de l' Ecriture où il est dit-que les Payens adoroient le bois, & la pierre, & les reproches que leur faisoient les Chrétiens, ont le même lieu.

Pour que l' on crût de priver les villes de leurs Dieux, en les privant de leurs Statues, il n' étoit pas nécessaire de croire que les Statues étoient elles mêmes ces Dieux; il suffisoit de croire qu' elles les contenoient. Celui qui emporte la boîte emporte ce qu' il y a dedans. D' ailleurs on croioit de les en priver de même par *l' évocation*, en vertu de la quelle on pensoit que les Divinités étoient forcées à quitter leurs Statues, comme par un espèce de charme. Dans ce cas les Villes restoient privées de leurs Dieux, mais non pas de leurs Statues: donc les Statues n' étoient point elles mêmes ces Dieux.

Une troisième opinion est de ceux qui prétendent que les Payens n' ont jamais adoré les Statues, & que leur culte n' étoit que symbolique & relatif. C' est véritablement sur quoi leurs Apologistes se retrancherent, pour répondre

aux reproches des Chrétiens qui leur faiſoient voir combien le culte qu'ils rendoient à des Dieux de pierre, ou de bois, choquoit le bon ſens, & la raiſon : mais les autorités qui le démentent ſont en trop grand nombre, & trop graves pour pouvoir ſouſcrire à une explication inventée après coup.

Cette expliquation eſt ſaiſie avidement par nos prétendûs Philoſophes, ſur tout par l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, qui ſans doute par un eſprit de charité, fait tous ſes efforts pour juſtifier les Payens du crime d'Idolatrie, par le parallele du culte que les Catholiques rendent aux images de Jeſus Chriſt, & des Saints *Dict. Phil. art. idoles, idolatrie.*

C'eſt ainſi que certains auteurs pendant que d'un côté ils ſe ſervent de l'éxemple des Payens, pour rendre odieux les Catholiques en les faiſant paſſer pour des Idolatres, ſe ſervent d'autre côté de l'éxemple des Chrétiens pour juſtifier les Idolatres. Voilà ce que peut la haine contre la Religion, & l'envie de contredire l'Ecriture, & de faire paſſer les Saints Peres, & les Chrétiens, pour des calomniateurs, ou pour des ſots.

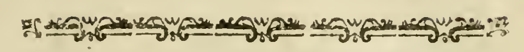
En

En accordant même que le culte que les Payens rendoient aux ſtatues ne fût que ſymbolique, & relatif; quelle différence entre un culte rendû à des êtres imaginaires, & ſcandaleux, par des rites & des cérémonies les plus infâmes & celui des Chrétiens ? Ces derniers n'ont jamais penſé que Jeſus Chriſt, & les Saints habitent dans les images, ni que ces images ſoient remplies d'une ſubſtance Divine.

Jamais aucun Payen ne s'eſt nommé idolatre, diſent-ils, & l'on ne trouve point ce nom dans Homere, Héſiode, &c.

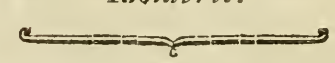
Le moyen de n'être pas terraſſé par un ſi redoutable argument : c'eſt parcequ'ils ne croioient point l'être.





# CHAPITRE V.

## *Idolatrié.*



Rien de plus difficile que de marcher dans l'obſcurité, & de ſuivre les traces d'une raiſon qui s'égare.

Nous ne ferons que rapporter les opinions des différens auteurs ſur l'origine de l'idolatrie, & en remarquer les états divers, ce qui jettera une grande lumiere ſur ce que l'ont vient de dire dans le Chapitre précédent.

C'eſt une digreſſion qui ne ſera pas déſagreable au Lecteur, à qui on laiſſe d'ailleurs toute la liberté de ſuivre telle opinion qu'il lui plaira.

Il paroit que d'abord l'ignorance de la phyſique, & l'admiration ſtupide des phénomènes de la nature a porté

les

les hommes, devenus barbares, & ignorans, après le déluge, à en croire toutes les parties animées par des intelligences, ou des Génies, dont on a fait dans la ſuite autant de Divinités, en leur attribuant un pouvoir ſupérieur, qui eſt véritablement un appanage de la nature Divine. (1)

C' étoit un Génie ſans doute, dans l' idée de ces hommes groſſiers & ignorans, qui animoit les aſtres, & qui en dirigeoit la marche, c' en étoit un autre qui fourniſſoit les eaux des fontaines, & éntretenoit le cours des fleuves, &c. Ce ſont là les Nymphes Melies, & les Dieux Titans, dont il eſt parlé dans Héſiode. (2)

On a pour la même raiſon animé d' abord par des Génies, & déifié dans la ſuite les animaux, dont on attribuoit l' induſtrie, ou l' inſtinct utile, à une intelligence ſupérieure, & à une volonté bienfaiſante. (3)

Ce panchant à animer les parties diverses de la nature s'est trouvé chez les Islandois, les Norvégiens, les Lapons, les Siamois, les Hottentots, à la Virginie, au Brésil, au Canadà, à la Chine &c.

Il est à presumer, que les premiers habitans de l'Egyte, de la Phénicie, de la Grece, qui n'étoient pas moins barbares, & ignorans, que tous ces peuples, dont on vient de parler, ont pensé de même, & par conséquent, que leur idolatrie a eû la même source. (4)

Ce même penchant se produit encore tous les jours, selon la remarque d'un savant auteur, parmi le peuple, & les habitans de la campagne, qui croient les esprits follets, ou revenans, & ne manquent pas de leur attribuer tous les effets, dont ils ne comprennent point la cause. (5)

Comme les sens & l'imagination veulent avoir leur part dans tout, l'on

a

a tâché bientôt de se representer tous ces êtres imaginaires, par des figures informes, & par des symboles arbitraires. Ce sont là les idoles qui servent à prèsent à orner les cabinets des Antiquaires, & de monumens honteux de la stupidité des hommes, & de l'égarement de la raison. (6)

Que l'on ne croie pas cependant que les hommes soient parvenûs tout d'un coup au comble de l'erreur, de prendre ces Génies, ou ces êtres naturels pour des Divinités, ni qu'ils leur aient rendu d'abord un culte suprême. Ce n'étoient au commencement que des Divinités, ou des puissances subalternes préposées aux parties diverses de la nature par le seul Dieu souverain & maître de l'univers, dont l'idée que les hommes en avoient reçû des enfans de Noé, se conservoit encore dans sa pureté. C'est l'explication, qu'en donnent Celse, & Julien, qui avoient raison sans doute pour les premiers tems,

mais non pas pour le tems dans lequel ils écrivoient. (7)

Il ne doit pas paroître étonnant que des hommes groſſiers, & ignorans n'arrivaſſent point à comprendre qu'une ſeule Divinité étoit plus que ſuffiſante pour produire tous ces effets divers qu'ils admiroient. Il n'arrivoient pas à comprendre que ces effets ne ſurpaſſoient pas même le pouvoir phyſique de la nature. Ils croioient peut-être encore qu'il n'étoit pas convenable au ſeul Dieu ſuprême de s'occuper du détail de l'univers; ainſi ils regardoient ces Génies comme ſes miniſtres, & les honoroient non comme les diſtributeurs ſouverains, mais comme les diſtributeurs immédiats des bienfaits de la nature. (8)

Il y a des auteurs qui penſent que tous ces Génies n'étoient au commencement qu'autant de noms divers, ſous les quels on déſignoit une ſeule, & même Divinité, par rapport aux divers ef-

effets, & qui ont été pris dans la ſuite pour des êtres réels, dont on a fait autant de Divinités diſtinctes.

L'erreur n'eſt venue qu'à meſure que les hommes accoutumés à n'honorer que les auteurs immédiats de tout le bien & de tout le mal, qui arrivoit dans la nature, dans ces êtres imaginaires, oublierent le ſeul Dieu ſuprême qu'ils connoiſſoient, & l'idée de ſon pouvoir infini s'effaça prèsqu'entiérement, dans leur eſprit, ou que ne connoiſſant point les bornes du pouvoir de ces Génies, ils le confondirent avec le pouvoir infini.

Auſſi le mot *Dieu*, dit un ſavant critique, n'exprimoit pas la nature Divine telle que nous la conçevons, c'eſt-à-dire un être infini, unique, éternel, ſouverainement parfait; mais ſeulement un être ſupérieur quelconque, digne de reſpect, & de vénération. On le trouve donnè indifféremment dans Homere

à

à toutes ſortes des perſonnes, même à un gardien de pourceaux. (9)

D'abord l'idée obſcure de la choſe jetta de la confuſion dans le mot, & la confuſion cauſée dans le mot, dont la ſignification n'étoit rien moins que fixe, en rejetta une autre à ſon tour dans la choſe même.

Comme le ſoleil parmi tous les autres objets de la nature eſt le plus frappant, ſoit par l'éclat de ſa lumiere, & par la régularité de ſa marche, ſoit par l'influence qu'il a ſur toutes les parties de l'univers, il a auſſi été le premier dont on a fait une Divinité.

On comprend de-là la raiſon pour la quelle le *Sabiſme* a été le plus ancien & le plus répandu de tous les faux cultes. Il a régné non ſeulement chez les Sabéens, les Caldéens, les Perſes, les Gaulois; mais on l'a trouvé établi au Peroû, au Mexique, &c. Tous les autres cultes n'étoient que ce même *Fétichiſme* qui régne encore à prêſent chez les Negres de la côte

de

de Guinée, aux Canaries, à la Chine &c. (10)

Ici finit le premier Etat, que l'on peût regarder comme celui de l'enfance, de l'idolatrie.

On eſt étonné dans l'autre qui ſuit de voir ces Dieux, ou ces Génies multipliés prèsqu'à l'infini. Ce n'eſt plus ſeulement pour les êtres phyſiques, ou pour les parties diverſes de la nature, que l'on imagina des intelligences; mais pour les êtres moraux, & généralement pour tout ce qui ſembloit renfermer l'idée d'un pouvoir ſupérieur. Ainſi à-t'-on déifié les ſciences, les arts, les talens, les vertus, les vices même, & les paſſions. Tout partoit de l'imagination des hommes, ſur tout de celle des Grecs, d'autant plus facile à s'égarer qu'elle étoit féconde. (11)

Les Romains vinrent après, & renchérirent encore ſur ces premiers. Il n'y a prèsque point d'événemens ſoit publics, ſoit particuliers, ni de

beſoins, ou de circonſtances dans la vie, pour les quels ils n'aient imaginé des Divinités, ſouvent ridicules, indécentes même, & ſcandaleuſes. Ils en ont prépoſé non ſeulement aux parties diverſes de la nature; mais aux villes aux jardins, aux maiſons, aux foyers, aux portes, aux fours, &c. On peut en trouver le dénombrement, les emplois, l'origine dans Varron, & dans S. Auguſtin. (12)

Mais l'on eſt encore bien plus étonné de voir un Jupiter, Apollon, Vénus, & les autres Dieux de la fable, dont on fait des généalogies, l'on raconte les alliances, les aventures, les exploits, & mille anecdotes ridicules, & ſcandaleuſes qui forment la Mythologie des Payens, ſubſtitués aux êtres phyſiques, ou aux parties diverſes de la nature.

C'eſt à l'honeur de ces nouvelles Divinités que l'on bâtit des Temples, que l'on inſtitua des ſacrifices, & des

Fé-

Fétes pompeuses, & que l'on régla le culte public, ignoré dans les tems qui précederent la formation des villes, & des sociétes, ce qui fit peu à peu oublier les Divinités anciennes, qui n'eurent prèsque plus de temples, ni d'autels. C'est ce qui nous est insinué dans Hésiode par la fable des Titans, c'est-à-dire des Dieux des premiers âges, relégués par Jupiter, & precipités dans le tartare.

Qu'étoit ce que tous ces Dieux? C'est là grande question agitée par les savans.

Il y en a qui soutiennent que ces Dieux ont été véritablement des hommes, & que la Mythologie n'est que l'histoire des premiers Rois ou des fondateurs des Empires, & des inventeurs des sciences, & des Arts.

Il y en a même qui ont crû y voir les mêmes personnages dont-il est parlé dans l'histoire de Moïse altérée par des contes fabuleux. (13)

Mais

Mais en laiſſant à part que l'époque de ces Dieux eſt antérieure à celle de la fondation des Empires, & de l'invention des ſciences, & des arts, que les exploits qu'on leur attribúe ſont tout-à fait incroyables, vû les mœurs des ſiècles, dans les quels on ſuppoſe qu'ils ont vecû, que l'on eſt ſouvent obligé de multiplier les mêmes perſonnages ſelon le beſoin & à diſcretion, pour en accomoder l'éxiſtence aux événemens, ou de les faire éxiſter en même tems dans des lieux différens, ce qui porte à croire qu'ils n'ont éxiſté nulle part, il reſte toujours à ſavoir qu'eſt ce que ſont devenus ces premiers Dieux, ou ces êtres naturels dont on parlé ci devant, & comment des hommes ont pû ſuccéder dans leur place, & dans leurs emplois. Un homme, ou une femme qui produit le tonnere, & la pluye eſt quelque choſe de ſi extravagant que l'homme le plus groſ-

ſier

ſier ne ſauroit la comprendre, ni même ſe l'imaginer. (14)

En ſuppoſant même ce que l'on dit de leurs exploits, & de leurs inventions ; planter une vigne, fendre la terre avec un pieux de bois, ou avec un ſoc, tuer des bêtes féroces, ou des brigands, ne paroit pas être une ſi grande choſe, pour faire un Dieu d'un chaſſeur, d'un vigneron &c. D'ailleurs les hommes dans leur façon de penſer n'ont jamais été portés à prendre d'autres hommes pour des Dieux, quelle que fût la ſupériorité, ou les avantages qu'ils voioient en eux. Témoin les Sauvages de l'Amérique qui ne ſe ſont jamais aviſé de prendre pour des Dieux les Eſpagnols qui ont étalé à leurs yeux des merveilles bien plus grandes, que celles de tous les Dieux de la fable. (15)

Auſſi la plus part de ces hommes, dont on prétend que dans la ſuite l'on

a fait autant des Dieux, étoient des ſcélérats, qui dans un état policé auroient dû expirer ſur la roue: la Mythologie qui eſt leur Hiſtoire ne contient prèsque que des crimes. Si les infamies qu'on leur attribuoit étoient vraies, comment a-t-on pû faire des Dieux de tels hommes, & ſi elles étoient fauſſes, comment a-t-on pu les leur attribuer, après que l'on en avoit fait des Dieux?

Ainſi il y a d'autres ſavans qui prétendent que ces Dienx du Paganiſme n'étoient rien autre choſe que ces mêmes êtres naturels que l'on avoit adoré dans les premiers tems, c'eſt à dire les parties diverſes de la nature, déſignées ſous des noms nouveaux. Ainſi Jupiter n'étoit rien autre choſe que le ciel, Junon que les nues, Apollon que le ſoleil, Cybéle que la terre, Neptune que la mer, &c. Tel a été le ſentiment des anciens, du moins celui des Philoſophes & des gens ſenſés. (16)

Si

Si le peuple, qui paroit d'ailleurs n'avoir pas ajouté beaucoup de foi à ce que l'on débitoit ſur les aventures de ces Dieux, comme on l'a remarqué dans le Chapitre précédent, les a pris véritablement pour des hommes, on doit l'attribuer à l'abus du langage & aux équivoques cauſées par la reſſemblance, & par l'obſcurité des mots, dont pluſieurs étoient devenûs ſurannés, & prèsqu'inintelligibles au commun des hommes, ce qui a fait prendre les effets divers de la nature, ou les opérations des Génies, qui en animoient les parties, pour des opérations humaines. Jupiter qui lance la foudre, Junon en courroux, Apollon qui lance des traits meurtriers, qui ſelon la ſignification primitive de ces mots, n'étoient rien autre choſe que le ciel qui tonne, l'air agité, le ſoleil qui cauſe des maladies par une chaleur exceſſive, exprimés en langage figuré, ont été pris pour des perſonnages réels, à qui l'on attri-

bua à la lettre toutes ces différentes opérations. ( 17 )

Combien d'erreurs populaires dans tout genre, qui doivent leur naiſſance à de ſemblables équivoques, & à des mots dont on a perdu, ou alteré la ſignifiction primitive, & naturelle? Diodore de Sicile en prenant à contreſens le mot *Langue,* c'eſt-à-dire *Langage* nous raconte que les peuples de l'isle Trapobane aujourd'hui Ceylan, avoient deux langues, ou une langue fendue en deux jusqu'à la racine, par le moyen de la quelle ils pouvoient entretenir deux perſonnes à la fois en deux langages différens. Sans parler ici de tant de fables débitées ſur le compte de certaines familles, qui n'ont d'autre fondement que l'alluſion de leur nom, l'inſcription *vera icon* placée ſous une image de la face du Sauveur n'a-t-elle pas fait naître une ſainte Véronique, & d'autres noms anciens, & mal entendûs, n'ont ils pas ſouvent fait hono-

no-

norer par le peuple, dans le ſein même du Chriſtianiſme, des Saints imaginaires, & des reliques apocryphes malgré le zéle, & la vigilance des Paſteurs? L' opinion populaire que le jugement dernier & univerſel doit ſe tenir en Paleſtine, dans la vallée de Joſaphat, ne vient que de ce que le nom de *Joſaphat* ſignifie jugement de Dieu. (18)

C' eſt par une erreur à peu près ſemblable que les Payens ont crû que Jupiter, & les autres Dieux habitoient ſur le mont Olympe. *Olympe* ſignifioit lieu élevé, le Ciel. Cette ſignification devenue obſcure, & ſurannée a donné l' occaſion de le confondre avec la montagne du même nom, qui étoit en Theſſalie.

Les ſeules ſignifications diverſes du mot *fils* à combien de fables n' ont elles pas donné lieu? Ce nom ne ſignifie ſouvent qu' une éxiſtence poſtérieure, & dans ce ſens le jour eſt fils de la

nuit, il déſigne quelque fois ce qui éxiſte en même tems, ce qui accompagne, les vents par éxemple ſe levent ordinairement avec l'aurore, conſéquemment celle-ci eſt appellée la mere des vents, parce que l'on a coutûme de dormir pendant la nuit, le ſommeil & les ſonges ſont appellés fils de la nuit; tantôt il marque la cauſe & l'effet, tantôt la reſſemblance, *Phaëton* ou ce qui brille, & *Perſes*, la chaleur, ont le ſoleil pour pere, *Plutus* ou le Dieu des richeſſes eſt fils de *Cerés*, ou de l'agriculture, les Rois ſont fils de Jupiter, les femmes diſtinguées par leur beauté ſont filles de Vénus, tantôt il exprime le lieu où l'on eſt né, où l'on habite, d'où l'on eſt ſorti, les premiers habitans d'un pays ſont fils de la terre, les navigateurs venus par mer, fils de Neptune, on en a même un éxemple dans le *filii Baſan*, *filiæ Sion* de l'Ecriture.

On a appellé fils ce qui eſt moins conſidérable dans le même genre, les fontaines par éxemple ſont filles des fleuves, quoiqu'en bonne phyſique elles devroient pluſtôt en être les meres, Enfant eſt quelque fois le même que diſciple, ſectateur, imitateur, les guerriers & les Héros ſont appellés fils de Mars; les forgerons de Vulcain, les Muſiciens d'Apollon. (19)

En prenant ce mot *fils* dans ſon ſens litteral il falloit bien ſuppoſer des alliancees de ces Dieux entre eux, & avec des mortels, pour expliquer toutes ces filiations, & ces deſcendences entendûes à la lettre.

C'eſt ainſi que le *filii Dei* c'eſt-à-dire les deſcendans de Seth, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, entendû à la lettre, par oppoſition au *filii hominum*, entendû de même, a fait naître l'erreur de croire que les anges s'étoient mêlés avec des femmes.

Comme par une erreur une fois admiſe l'on ſe trouve forcé à admettre toutes les autres erreurs qui la ſuivent, cette erreur de croire que les Anges avoient eû commerce avec des femmes a entrainé celle de leur attribuer un corps.

Les Poëtes ſur tout, en voyant devant eux un ſi beau champ, lâcherent la bride à leur imagination, pour embellir leurs ouvrages & les rendre recommandables aux Grecs, en flattant leur penchant pour le merveilleux, ce qui n'a pas peu contribué à répandre & à confirmer l'erreur de plus en plus. Nous avons déjà vû le jugement qu'en ont porté les Philoſophes. (20)

Si avec tout cela ces derniers ne rémédierent point à toutes ces erreurs, c'eſt que d'un côté ils n'avoient point aſſez de courage pour attaquer ouvertement l'opinion populaire, qui étoit d'ailleurs trop enracinée, & trop favorable aux paſſions, & que d'autre

côté

côté ils n'avoient rien de mieux à y substituer : jamais ils n'avoient pû convenir entre eux d'un même systhéme. Ce n'étoit qu'à une Religion Divine de faire briller parmi ces ténébres la lumiere la plus pure, en substituant des vérités solides à ces rêves, & de former ces hommes intrepides, qui osent affronter la mort & les supplices les plus cruels pour annoncer publiquement la vérité.



## NOTES.

( 1 ) Prétendre que l'idolatrie a commencé avant le déluge c'eſt haſarder une aſſertion deſtituée de toute preuve, faute de monumens. La ſeule Hiſtoire qui remonte jusqu'à ce tems, eſt celle de Moïſe, qui nous apprend tout au contraire que la croyance du ſeul vrai Dieu régnoit ſur la terre. Cela ſuffit pour confondre la témérité de ces Ecrivains modernes qui prétendent que la primiere Religion des hommes a été le Polythèiſme. Les ſavans en fixent l'époque à peu près au tems d'Abraham, c'eſt-à-dire environ à 400. ans après le déluge.

( 2 ) Heſiod. *Theogon. v.* 187.

( 3 ) Parmi tous les phénomènes de la nature il n'y en a point d'autre plus ſurprenant, & en même tems plus obſcur que l'induſtrie, & les opérations des bêtes, ſur le quel la Philoſophie n'a encore produit jusqu'ici rien de ſatis faiſant, ce qui a donné lieu à un amuſement ingénieux dont les eſprits ſimples auroient pû être la dupe. Ce que l'on

a pro-

a proposé par plaisanterie, & comme un jeu d'esprit, c'est-à-dire que les animaux sont habités par des esprits, des hommes grossiers, & ignorans le croioient fort serieusement. Boug. *Amus. philosop. sur de lang. des bétes.*

Cette erreur une fois supposée l'on ne doit pas trouver plus étrange de voir un Egyptien adorer un chien, ou un chat, que de voir un Grec ou un Romain adorer un fleuve, ou une fontaine. Il paroit même que le premier est encore moins déraisonnable que les derniers. Il y a certainement plus de marques d'intelligence dans le manége d'un chien, que dans le cours d'une fontaine, ou d'un fleuve. Du moins folie pour folie, l'une vaut l'autre, & Juvenal n'avoit pas raison de s'egayer au dépens d'un peuple qui adoroit des animaux.

Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-uns les abeilles avoient une portion de l'intelligence Divine, tous comme les hommes, & les autres animaux, comme nous l'apprenons dans Virgile. Georg. *L.* 4. *v.* 219.

Ce culte rendu aux animaux par les Egyptiens eſt rapporté par Banier à celui des aſtres, & particulierement à celui des ſignes du zodiaque, qui étoient déſignés par des animaux. Mais ſelon la remarque de l'auteur de *l'Hiſtoire du ciel* les douze ſignes du zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres. Ils ne ſont que relatifs aux productions, & à l'état de la nature pendant les douze mois de l'année.

D'ailleurs le zodiaque n'a pas été inventé chez les Egyptiens, & les noms des ſignes n'étoint pas les mêmes chez les Orientaux, que chez les Crecs. Enfin le culte des animaux en Egypte paroit plus ancien que le zodiaque, puisque nous en voyons déjà des marques au tems de Moïſe dans l'adoration du veau d'or. *Hiſt. du Ciel. tom.* 1. *Orig. des Loix. des arts. & des ſciences tom.* 6.

(4) Ban. *Mythol. tom.* 2. *Du culte des Dieux Fétiches. Introduct. à l'Hiſt. de Dannemark, Hiſt. génér. des Voyages*, du Halde *Deſcript. de la Chine tom.* 3. Lafiteau *Moeurs des ſauvages Americ. tom.* 1.

(5) Berg. *Orig. des Dieux du Paganiſme. tom.* 1. *Chap.* 7. *§.* 18.

(6)

(6) Il faut appliquer à toutes ces Idoles en général ce que l'on a dit des ſtatues dans le Chapitre précedent. Les Payens croioient qu' en vertû de la conſécration faite par leurs Prêtres, le Divinités dont elles étoient les ſymboles venoient s' y loger, ou du moins que leurs Prêtres avoient le pouvoir d' y attacher la vertu & la protection des Génies dont par conſéquent elles devenoient un gage aſſuré. C' eſt ce que les Negres de la côte de Guinée croient encore de leurs Fétiches, de leurs taliſmans, de leurs amulettes.

(7) Orig. *Contra Cels. L. 7. L. 8. Cyrill. L. 2. Jul. epît. à Theodore 1. Pape.*

(8) Il faut prendre bien garde de ne pas confondre cette erreur des Payens touchant l' éxiſtence, la nature, & les emplois de ces Génies, avec la croyance que l' on a des Anges dans le Chriſtianiſme, qui n' a rien de commun avec elle. C' eſt en vain que certains auteurs tâchent de l' y rapporter, pour faire croîre que le Chriſtianiſme n' eſt qu'une Religion entée ſur celle des Payens, & que pluſieurs de ſes dogmes ne ſont qu' un reſte de la folie & de la ſuper-

ſti-

ſtition du Paganiſme. Ce n'eſt ni la ſtupidité, ni l'ignorance, ni même la Philoſophie, ſelon la quelle il y a des auteurs qui prétendent que l'éxiſtence des eſprits en général eſt démontrée, qui porte les Chrétiens à croire celle des Anges; mais le Révélation. C'eſt de cette même Révélation qu'ils apprennent que le Tout-puiſſant, qui les a creés, s'en ſert comme de ſes miniſtres, non par oiſiveté, ou par impuiſſance; mais par ſa ſeule volonté, pour étaler ſa gloire, dans la création d'une eſpèce d'êtres d'autant plus parfaits, & plus excellens que les hommes, & pour nous donner une idée plus ſenſible de ſa grandeur.

Auſſi l'on n'a garde dans le Chriſtianiſme de leur attribuer d'autre pouvoir que celui qui leur a été donné par le créateur, & dont il leur permet l'éxercice, & par conſéquent d'en confondre l'idée & le culte avec l'idée & le culte de la Divinité. On ne les honore que comme des Eſprits bienheureux, qui aſſiſtent au tour du thrône de l'Eternel, dont ils ſont amis par la grace, & on ne s'adreſſe à eux que comme à des

exé-

exécuteurs de ſa volonté, & à des interceſſeurs, dont le principal emploi, ſelon l'Ecriture, eſt de lui offrir les prieres des ſaints. Ainſi toutes les alluſions indécentes aux Génies du Paganiſme, & les froides plaiſanteries de ces Ecrivains ne montrent que leur mauvaiſe foi, ou leur ignorance du Chriſtianiſme, & leur impieté.

L'opinion de S. Thomas, & d'autres Scholaſtiques qui d'après les principes de la Philoſophie de leur tems ont employé le miniſtère des anges pour faire tourner les ſpheres des cieux, n'eſt qu'une opinion philoſophique qui n'a rien de commun avec le Dogme. Les emplois que les Chrétiens deſtinent aux anges ſont fondés ſur ce que leur apprend la Révélation, & non pas ſur la Philoſophie. Ces auteurs peuvent avoir eû tort comme Philoſophes, ſans que la croyance des Chrétiens en ſoit reſponſable.

(9) Le Clerc. *Art. Critiq. Remarq. ſur la Théogon.*

(10) Ban. *Expliq. Hiſtoriq. des fables tom.* I. *L.* 3. *c.* 3.

(11) La raiſon que l'on vient d'indiquer pour la quelle les Payens on déifié les vices & les paſſions nous eſt rapportée expreſſément par Cicéron. *On a conſacré* dit-il, *les noms de l'amour ſenſuel & de la volupté, quoique ce ſoient des paſſións vicieuſes & contraires à la nature: mais ces vices la maitriſent ſouvent, & comme leur empire eſt tel qu'on ne peut le régler ſans un ſecours Divin, on les a regardé eux mêmes comme des Dieux. Cic. L. 2. de nat. Deo.*

Auſſi cette croyance des Payens ſervoit à flatter leurs penchans & à juſtifier leurs crimes, dont ils rejettoient la cauſe ſur ces Divinités. Helene dans les Troyennes d'Euripide rejette ſur Vénus ſa fuîte avec Paris, ſur quoi Hecube lui répond: *C'eſt le fol amour de Paris, c'eſt votre propre foibleſſe qui vous a tenú lieu de Vénus, tout devient Divinité pour les coupables mortels.* Eurip. *Troad. act.* 4.

On a déifié pour la même raiſon tous les mouvemens involontaires de notre ame, comme l'envie, la colere, la peur, & tous les changemens violens qui ſurviennent dans notre machine, ſans que nous puiſſions nous y ſouſtraire, au gré de notre volonté comme le ſommeil, la fiévre, &c.

(12)

( 12 ) Varr. *de ling. lat.* August. *de Civit. Dei.*

( 13 ) C'eſt le Syſthême ſoutenu par Bochart, continué par le Clerc dans ſon Commentaire ſur Héſiode, & dans quelques volumes de ſa Bibliothéque univerſelle, adopté avec quelques changemens par Banier dans ſon explication hiſtorique des fables.

( 14 ) Ajoutez à tout ce que l'on vient de dire que les Mythologues Hiſtoriens ſont forcés ſouvent eux mêmes d'abandonner l'hiſtoire, & de recourir à des perſonnages allégorigues dans l'explication de pluſieurs fables, ce qui fait un mélange bizare de perſonnages réels, & d'êtres fictices, iſſûs les uns des autres, & parens enſemble, ce qui eſt déjà un grand prejugé contre leur Syſthême. C'eſt ce que Banier eſt obligé d'avouer lui même à l'égard de Vénus, & des Divinités des eaux dont la multitude eſt innombrable. Ban. *tom.* 2. *l.* 1. *c.* 11. *L.* 2. *c.* 1.

( 15 ) Si les habitans de Lyſtre ville de Lycaonie à la vue des prodiges opérés par S. Paul, & S. Barnabé prirent l'un pour Mercure, & l'autre pour Jupiter, & vouloient leur offrir des ſa-

crifices comme à des Dieux, ce n'étoit qu'en ſuite de l'erreur déjà une fois admiſe, & enracinée dans le peuple que ces Dieux avoient été des hommes. Sans cela il ne leur ſeroit jamais tombé dans l'eſprit de prendre ces Apôtres pour des Dieux. *act.* 14.

Les anciens n'ont pas penſé diverſement. S'ils ont crû que quelques hommes avoient été admis á la ſociété des Dieux en récompenſe de leurs vertus, & de leurs travaux, ils ont toujours mis une différence infinie entre les Dieux, & ces demi Dieux, ou ces Héros. Ils appelloient les premiers *la race Divine des Immortels qui éxiſtent éternellement*, comme on le trouve à chaque pas dans Homere, & dans Héſiode, ce qui ne peut convenir, ou s'appliquer à aucun homme. Auſſi placoient-ils les demi-Dieux ou les Héros dans l'Elyſée, tandis que les Dieux habitoient l'Olympe ou le Ciel, & s'enyvroient de nectar. Parmi ces premiers il n'y a qu'Hercule qui y ait été admis par un privilege particulier, dont ils auroient été embaraſſés à donner la raiſon, ſi ce n'étoit peut-être par mepriſe en confondant Hercule Dieu avec Hercule Héros.

Or

Or dans le Systhême que les Dieux ont été des hommes, il n'y a plus aucune différence essentielle entre les uns, & les autres, sur quoi l'on pourroit demander aux Mythologues Historiens, pourquoi étant tous de même nature on a fait Dieux les uns, & non pas les autres Ou ils le meritoient tous également, ou aucun ne le meritoit.

(16) C' est le sentiment de Crysippe chef des Stoïciens, comme nous l' apprenons par Vellejus, dans le premier Livre de Cicéron de la nature des Dieux; c' est encore le sentiment de Balbus dans le Livre second, ou il enseigne que l'on a donné le nom de Dieux aux bienfaits de la nature, que des raisons physiques ont fait imaginer la plus part de Dieux, Saturne, Jupiter, Junon &c. que ces Dieux nés de la Physique & transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Plutarque nous atteste que Pythagore, Platon, Xenocrate, qui ont suivi, dit-il, en cela les opinions des vieux, & anciens Théologiens, ont pensé de même. Plutar. *de Isid. & Osir.*

Diodore de Sicile rapporte expressément les fables de Minerve, de Prome-

thée, de Priape, du ſoleil, & de Rhodè, de Cérès, & de Jaſius, aux phénomènes de la nature, & inſinue que les initiés aux myſtères, les entendoient toutes de même. Servius, & Labeo nous apprennent que les Dieux des anciens étoient les élémens, que Jupiter étoit l'air, Junon les nues, Cybéle la terre, Neptune la mer, Vulcain le feu. Varron nous dit que les principaux Dieux ont été le ciel, & la terre nommés d'abord *Serapis*, & *Iſis* par les Egyptiens, *Taautés* & *Oſtarte* par les Phéniciens, *Saturne* & *Ops* par les latins, qu'ils ont enſuite été appellés *Jupiter* & *Junon*, que le premier eſt pris pour l'air, pour le vent, pour les nues, pour la pluye, pour le jour. Diod. de Sic. *tom.* I. *ſect.* 1. Serv. & Lab. *in Lib.* 1. & 5. *Æneid.* Varro *de lingua lat. L.* 4.

Il eſt vrai qu'Evhémére a avancé dans ſon Hiſtoire ſacrée que tous ces Dieux avoient été des hommes, mais tous les anciens, comme nous l'apprenons de Plutarque, ont regardé pour cela cette hiſtoire comme une fable, & ſon auteur comme un Athée, ce qui fait voir que l'opinion qu'ils avoient de ces Dieux étoit bien diverſe. Plutar. *de Iſide* & *Oſir.*

Si

Si l'on prétendoit s'appuyer ſur un paſſage qui ſe trouve dans Cicéron, où il eſt dit *que le ciel eſt prèsque tout peuplé du genre humain, que ceux qu'on nomme les grands Dieux ont été des hommes*, on auroit certainement tort. Ce n'eſt là que le langage d'un Academicien, qui objecte contre l'éxiſtence des Dieux, l'opinion populaire; Cicéron en le faiſant parler n'approuve point ſon ſentiment, puisqu'à la fin du même Livre il trouve plus probable celui des Stoïciens. Son ſuffrage eſt ici d'un grand poids, il avoit lû les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, ceux même que nous n'avons plus, il traite la queſtion avec ſoin. Cic. *L.* 3. *de nat. Deo.*

Si les Peres de l'Egliſe, & les plus anciens Apologiſtes des Chrétiens ſemblent avoir regardé comme vraie l'Hiſtoire d'Evhémére, & s'en ſont ſervi, pour démontrer aux Payens l'abſurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de ſon culte que des hommes mortels, c'eſt qu'il leur étoit fort indifférent que cette hiſtoire fût vraie ou fauſſe: il ſuffiſoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple. Ils attaquoient non la Religion particuliere

des Philoſophes, mais la Religion publique, & les Dieux tels que le commun des hommes les adoroit. Il importoit peu que les ſavans en euſſent une idée diverſe: leur ſentiment étoit pour eux ſeuls. Auſſi les Peres n'étoient point obligés de remonter à la premiere origine de l'Idolatrie, ſur la quelle les Payens eux mêmes ne s'accordoient point, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des ſiècles paſſés: il leur ſuffiſoit de monter le ridicule de la Religion actuelle, ce qui étoit leur but.

(17) C'eſt ce qu'un ſavant auteur, à qui nous devons la plus grande partie de ce Chapitre, dont nous lui faiſons volontiers hommage comme d'une choſe qui lui appartient, a pris à tâche de démontrer. Nous ſommes ſi loin d'avoir honte d'avouer l'uſage que nous avons fait de ſon Livre, que nous avons plutôt du regret de n'avoir pas pû en donner de plus longs extraits. Berg. *Orig. des Dieux du Pagan. tom.* 1. & 2.

C'eſt dans cet auteur que l'on peut voir avec plaiſir comment l'abus du langage, les équivoques, le ſtyle figuré des Poëtes ont pû donner lieu aux fables de

la

la Mythologie, & influer ſur la croyance des Payens. Ce n'a été qu'un mot mal entendû, ou à double ſens, qui a ſouvent décidé l'éxiſtence, du nombre, du ſexe, des aventures, des exploits, du culte des Dieux de la fable. V. *tom. 1. c.* 11. & 12.

(18) V. *Traité de la form. mêchaniq. des Langues tom.* 1. Berg. *Orig. des Dieux &c. tom.* 1. *Chap.* 16.

(19) A toutes ces ſignifications diverſes du mot fils on peut ajouter encore, ſur tout pour l'intelligence d'Héſiode, que ce mot ne ſignifie ſouvent, rien autre choſe qu'une ſucceſſion de noms: le Dieu ſuprème aiant été d'abord nommé *Cœlus*, enſuite *Saturne* enfin *Jupiter*, Cœlus eſt pere de Saturne, & celui ci de Jupiter. La naiſſance d'une Divinité ne déſigne quelque foi que le tems, ou elle a commencé à être honorée, & connue; dans ce ſens tous les Dieux dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter ſont appellés ſes enfans.

(20) V. c. IV. not. 6.

---

## CHAPITRE VI.

### *Athées Philosophes.*

Ceux qui nous renvoyoient tantôt aux Sauvages pour nous instruire, ne laissent pas cependant d'appuyer leur sentiment sur celui des Philosophes. On pourroit bien appeller de leur jugement, s'il étoit vrai que ce n'est que des sauvages que l'ont peut apprendre la voix de la nature, & la vraie opinion du genre humain. Mais comme l'on ne sauroit croire qu'ils avancent sérieusement un tel paradoxe nous ne nous arreterons point là dessus.

Si l'on n'écoute que certains Ecrivains, peu s'en faut que tous les Philosophes de l'antiquité n'aient été des Athées: on n'en trouve cependant qu'

un

un petit nombre mis dans ce rang par les anciens.

Epicure, Diagore, Théodore, Protagore, Démocrite, Prodicus, Evhémére, ſont les ſeuls nommés Athées par Cotta dans Cicéron, ou il fait tous ſes efforts pour combattre la croyance de la Divinité. Plutarque, là où il traite expreſſément la queſtion, n'en nomme que quatre, Diagore, Theodore, Evhémére, Euripide Poëte Tragique. Sextus Empiricus en nome tantôt ſept, tantôt cinq. Si à ceux là, on en ajoute ſept ou huit autres nommés dans Elien, & dans quelque autre Auteur, en voilà une quinzaine ou une vingtaine tout au plus. Auſſi y a-t-'il plus d'une exception, & plus d'un retranchement à faire à ce nombre. (*i*)

Pluſieurs de ces Philoſophes n'ont été nommés Athées que parcequ'ils mépriſoient le Dieux populaires, ſuivant la ſignification diverſe de ce nom, dont on a parlé dans le Chapitre II. Ainſi

pourroit-on en retrancher Diagore, Théodore, Evhémére, Protagore, Epicure, Euripide &c. d'après leur apologie que l'on peut voir dans Clement d'Alexandrie & dans d'autres Auteurs. (2)

En accordant même que tous ces Philosophes aient été véritablement des Athées, qu'est-ce qu'un si petit nombre en comparaison, on ne dit point de tous le genre humain, mais des seules sectes des Joniques des Eléates, des Platoniciens, des Stoïciens, des Péri patéticiens qui n'ont jamais été accusés d'athéisme par les anciens? Mais les Ecrivains modernes contre la Religion plus clairvoyans sans doute & plus informés, les mettent tous au nombre des Athées. On va voir sur quels fondemens, a fin que l'on puisse juger de leur critique, de leur bonne foi, & de leur équité. (3)

Un de ces fondemens est le silence que plusieurs de ces Philosophes ont gar-

gardé ſur la Divinité créatrice, ou motrice de la matiere, dans leurs explications phyſiques, de la formation de l'univers, & des autres phénomènes de la nature. Si l'on pouvoit s'appuyer ſur ce fondement, l'on pourroit de même accuſer d'Athèiſme Deſcartes, qui dans ſa Coſmogonie n'en fait pas mention non plus, & ne parle que de matiere, & de mouvement.

Si ces Philoſophes dans leurs explications Phyſiques n'ont point parlé de la Divinité, c'eſt parcequ'il n'étoit point néceſſaire: ils ſuppoſoient ſur cela les notions Théologiques fondées ſur la tradition, qu'ils ne contrediſoient point. Ils ne devoient même pas en parler, parceque cela n'entroit point dans leur plan qui étoit d'éxpliquer les cauſes matérielles & immédiates de la formation des choſes : recourir á la cauſe premiere, ou à la vertû & à l'intelligence Divine, auroit été un défaut. Anaxagore qui y a eû trop ſouvent re-

cours

cours a été accusé par Aristote d'avoir fait intervenir dans ses explications physiques les Dieux dans la machine, comme sur les théatres pour le denouement de la pièce. Des auteurs modernes ont fait le même reproche au grand Newthon.

Ainsi en supposant même que le texte de Cicéron, ou il dit que Thales chef des Joniques a fait présider l' entendement, ou la Divinité, à la formation de l' univers soit corrompû, & par conséquent qu' Anaxagore, comme le même Cicéron le dit ailleurs, ait été la premier qui en fait mention, il ne s' ensuit point que les Joniques, & les autres Philosophes avant Anaxagore aient été des Athées. (4)

Un autre fondement, ce sont des morceaux épars de leur doctrine rapportés par différens auteurs, la plus part si obscurs, souvent si contraires l' un à l' autre, que Bayle même avoue qu' il est impossible d' en saisir le sens,

&

& de les concilier enſemble. On en a un exemple dans *l'un* de Xenophane, & de Parménide, dans *l'infini* d'Aniximandre, & dans tous ces Dieux aériens d'Anaximene, ſur lesquels tant de ſavans du premir ordre, après bien des recherches, & des travaux nous ont donné des explications ſi différentes. Le ſentiment de ces Philoſophes ſeroit donc douteux tout au plus, & vouloir faire paſſer leur Athèiſme pour certain, c'eſt calomnie & temerité. (5)

Mais ce qui pourroit être douteux pour nous ne l'étoit point pour les anciens, qui avoient leurs ouvrages en entier, & par conſéquent pouvoient être mieux inſtruits de leur doctrine, & de leurs ſentimens. Si l'on ne donne pas la préférence à leur jugement, où eſt la Critique?

Auſſi n'y a-t'-il point d'équité à juger du ſentiment de ces Philoſophes par des morceaux obſcurs de leur doctri-

ctrine, pendant que l'on en à d'autres assez clairs, qui contiennent expressément la croyance de la Divinité. Plusieurs de ces morceaux sont si lumineux qu'il y a eû des auteurs, qui ont crû y voir la doctrine même de l'Ecriture, & les mysteres de notre Religion. (6)

Aussi ces mêmes Ecrivains qui accusent tous ces Philosophes d'Athéismes pour grossir le nombre des Athées, lorsqu'il s'agit de combattre la croyance de la Divinité, nous les peignent comme des gens, qui en avoient les connoissances les plus sublimes, lorsqu' il s'agit de combattre la nécessité ou l'utilité de la Révélation, en prétendant qu'elle ne nous a appris rien de nouveau, & qui n'eût déjà été enseigné par les Philosophes, d'après les seules lumieres de la raison. Il en font tantôt des Athées, tantôt des Déistes, même

me les plus éclairés, ſelon le caprice, ou le beſoin.

Ce ſeroit un mauvais ſubterfuge, & une nouvelle calomnie, de dire que ces Philoſophes en avouant l' éxiſtence de la Divinité, ne parloient que par politique, a fin de ne pas choquer le peuple & pour conſerver la réputation de ſages. C' eſt ce que Bayle nous dit de Thales, ne prenant pas garde que par cette réponſe il s'enferroit de lui meme. Si Thales par crainte de choquer la multitude, & pour conſerver la réputation de ſageſſe a fait ſemblant en public de reconnoître l' éxiſtence de la Divinité, c' eſt la marque que cette opinion étoit l' opinion dominante parmi le peuple, & les ſages. Elle n'étoit donc point du crû d' Anaxagore, & ce Philoſophe n' a pas été le premier qui l' a inventée.

Une certaine ressemblance que l'on croit entrevoir au premier coup d'oeil entre les Systhêmes de ces Philosophes, & celui de quelque Athéiste moderne, est encore un autre fondement, sur lequel on veut les faire passer pour des Athées. Ainsi quoique rien ne soit plus différent dans le fond que le Systhéme des Panthéistes anciens, & celui des modernes, l'on croit voir d'abord le Spinosisme dans le systhême émanatif, ou dans celui de l'ame du monde. Ceux qui ont les yeux mal affectés voient tous les objets à leur façon & ils leur prêtent des qualités, qui ne se trouvent que dans la mauvaise disposition de leurs organes.

Cette ressemblance n'est même souvent que dans les mots, ou dans quelque sentence isolée, & susceptible d'ailleurs d'un sens raisonnable.

Qui est-ce qui se seroit jamais attendû de voir l'Apôtre saint Paul accusé de Spinosisme sur une expression dont

dont il se servit en parlant de Dieu dans l'Aréopage? Il l'a cependant été par Toland qui détache exprès le texte de l'Apôtre de tous les autres qui le précédent, & qui le suivent, où il est dit que Dieu a créé le monde, qu'il est le maitre du Ciel & de la terre. Ce Philosophe qui voyoit le Spinosisme par tout, a prétendu le trouver aussi dans Moïse. Pendant que l'Astronome voit dans la Lune des lacs, & des montagnes, le Curé de village n'y voit que des clochers. (7)

Comment s'étonner après cela que l'ont ait crû voir le Spinosisme dans des expressions détachées, & bien plus obscures des Philosophes Payens, qui d'ailleurs n'avoient point des idées aussi claires de la nature de la Divinité, pour parler toujours exactement, & contredisoient souvent leurs propres principes. (8)

Enfin le dernier fondement de ce prétendû Athéisme des anciens Philo-

ſophes, ce ſont des conſéquences que l'on tire, ou que l'on prétend tirer de quelqu'un de leurs principes, ſouvent mal compris, ou mal appliqué.

Cette façon de juger des ſentimens d'un auteur eſt injuſte & ſouvent ſujette à erreur, comme il a été remarque par Leibnitz, qui nous avertit de nous tenir en garde contre cette ſorte d'argumentateurs, qu'il appelle des *conſéquentiaires.*

Pour attribuer quelque opinion à un auteur, en vertu des conſéquences qui s'en ſuivent de quelqu'un de ſes principes, il faut qu'il les avoue, ou du moins que l'on montre qu'il les a vues, & toute autre maniere de procéder à ſon égard eſt injuſte. (9)

Or ces Philoſophes bien loin d'avouer toutes les conſéquences déſtructives de la Divinité, que l'on tire de leurs principes, ont enſeigné expreſſément le contraire. Il y a plus; non ſeulement ils n'ont pas vu les conſéquen-

quences que l'on pouvoit déduire de leurs principes contre l'excellence de la nature de la Divinité, mais ils n'ont adopté ces principes que pour en éviter d'autres, qu'ils croioient, du moins selon l'idée groſſiere qu'ils s'en étoient formé par leur foibles lumieres, ne pouvoir nullement s'accorder avec elle. On ne doit pas en être étonné: ils n'avoient pas les lumieres de la Révélation, & la Métaphyſique prèsque naiſſante étoit encore bien loin de la perfection à la quelle elle a été portée de nos jours, ce qui eſt encore un fruit de la Révélation.

Ainſi ces Philoſophes ont attribué un corps à la Divinité pour lui fournir un moyen par le quel elle pût agir ſur l'univers, ou parcequ'ils croioient que ſans cela il auroit manqué quelque choſe à ſa perfection, ou à ſa beauté, ils lui ont refuſé la providence pour la décharger d'un ſoin continuel, qui l'auroit rendûe moins heu-

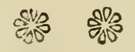
reufe &c. En tout cela ils étoient certainement inconféquens, & ils raifonnoient mal ; mais ils n'étoient point Athées; ils étoient des aveugles qui marchent à tâton, & qui voulant éviter un obftacle vont heurter contre un autres.

En accordant même que ces Philofophes aient vû toutes ces confequences, du moins après que d'autres Philofophes, qui difputoient contre eux, les leur on fait voir, qu'eft ce que ne peut l'orgueil philofophique, l'entétement, & l'efprit de Syfthême, lors qu'on fe trouve engagé trop avant pour pouvoir reculer avec honneur? On n'en voit que trop d'éxemples tous les jours.

En fuivant cette méthode de jüger des opinions des hommes, non feulement tous les Payens auroient été des Athées; mais combien de Philofophes & de Métaphyficiens de nos jours, de Théologiens même, le feroient auffi?

De

De ce que Newthon & Clarke ont enſeigné ſur l'eſpace il s'en ſuit, ſelon Leibnitz, & Wolf, des conſéquences déſtructives de la ſimplicité de la nature Divine: Huet croioit que les opinions de Deſcartes ſoutenues par Boſſuet, renfermoient des conſéquences contraires à la croyānce Catholique: cependant ni Leibnitz, ni Wolf, auteurs judicieux, & équitables n'ont accuſé Newton, & Clarke d'Athéiſme, & Huet lui même n'a pas révoqué en doute la Catholicité de Boſſuet.



## NOTES.

( 1 ) Cic. *L.* 1. *de nat. Deo.* Plutar. *de placit. Philosoph.* Sex. Empir. *Pyrrhon. hypoth. L.* 3. *Contra Mathemat. L.* 8. Id. *adv. Physic.*

( 2 ) On a déjà vû dans le Chapitre précédent la raison pour la quelle Evhémére a été accusé d' Athèisme. Cet auteur dans son histoire sacrée avoit attaqué les Dieux populaires, qu' il prétendoit n' être que des hommes divinisés par la crédulité des peuples.

Ce n' est que ce même mépris des Dieux populaires qui a fait mettre Diagore au nombre des Athées. Ce Philosophe coupa la cuisse d' un Hercule de bois, pour s' en servir à faire cuire son pôt. Bayle *Dict. Art. Diagore.*

Il paroit que ce n' est qu' à ces mêmes Dieux populaires que se doit rapporter le commencement du Livre de Protagore, sur le quel on fonde son athèisme. Il commençe par dire *que sur l' éxistence des Dieux il n' y a rien à dire, ni pour, ni contre.*

Il

Il en eſt de même de la ſentence de Meliſſus, diſciple de Parménide, que *l'on ne devoit rien définir ſur les Dieux car on ne les connoiſſoit pas aſſez.* Tant d'opinions diverſes qu'avoient les Philoſophes ſur ce que c'étoit que ces Dieux, montre qu'il avoit raiſon. Il auroit mieux dit, que l'on devoit décider qu'ils n'étoient rien. Mais s'il n'eſt pas arrivé à connoitre entierement la vérité, ou s'il n'à peut-être pas oſé la dire ouvertement, du moins il n'étoit point Athée.

La cauſe de tous ces Philoſophes en général eſt commune avec celle de Socrate condamné comme Athée par les Athéniens, parcequ'il ne reconnoiſſoit point toute cette foule de Divinités, qui faiſoient l'objet du culte public, & de la Religion du peuple.

On peut rapporter de même aux Dieux populaires la ſentence des Mégariciens que *les Dieux haiſſent la curioſité de ceux, qui cherchent à ſavoir ſi Dieu éxiſte.* Si une partie de cette ſentence ſemble renfermer l'athèiſme, l'autre l'exclut; car ſi ſelon ces Philoſophes il n'y avoit point de Dieux, comment pourroit-on leur deplaire? L'on ne peut concilier ces

deux parties ensemble, qu'en rapportant la premiere aux Dieux populaires, qui n'aimoient certainement pas que l'on cherchât s'il y avoit un seul Dieu, parceque cette recherche auroit entraîné infailliblement leur ruine. *Les Dieux* qui se trouvent dans la premiere partie par opposition au *Dieu* qui se trouve dans la seconde, semblent nsinuer cette explication.

D'ailleurs cette sentence est susceptible d'un sens très raisonnable, c'est-à-dire que vouloir mettre l'éxistence de la Divinité en question, par des recherches curieuses, & par de vaines subtilités, c'est se rendre coupable d'impieté. Il seroit à souhaiter que cette maxime fût suivie par nos Philosophes prétendus.

Epicure faisoit profession de croire l'éxistence des Dieux dont il faisoit consister l'excellence, & le bonheur dans l'éxemption de tout besoin, de toute douleur, de toute occupation, & se faisoit une gloire de les honorer: aussi il n'a jamais été accusé d'athéisme par les Athéniens, comme Anaxagore, Socrate, &c.

Plu-

Plutarque parmi les anciens, là où il traite expreſſément des opinions des Philoſophes, ne l'a point mis au nombre des Athées, quoi qu'il paroiſſe ailleurs ſoupçonner de ſimulation & d'hypocriſie le culte que ce Philoſophe rendoit aux Dieux.

Senéque ne le met pas non plus dans ce nombre; au contraire il le met dans celui de ceux qui honoroient les Dieux par un culte le plus pur, & le plus deſintéreſſé, puisque dans ſon ſyſthême il n'en avoit rien à eſperer ni à craindre.

Cette penſée de Séneque a été ſaiſie avidement par Bayle pour montrer que la pieté, même la plus ſublime, n'a pas beſoin du ſecours de la Religion. Qui eſt-ce qui ſe ſeroit attendu de voir Epicure figurer parmi les profeſſeurs de l'amour pur, & de trouver dans ce Philoſophe un diſciple de Fenelon.

Si ce Philoſophe rejettoit la preuve de l'éxiſtence de la Divinité qui ſe tire de la formation, & de la conſervation de l'univers, qu'il faiſoit produire par le haſard, il n'en rejettoit pas pour cela toutes les autres preuves: il admettoit celle qu'on déduit de ce que l'idée de cette éxiſtence ſe trouve gravée dans

l'eſprit de tous les hommes, & dont nous avons parlé dans le Chapitre premier. La raiſon pour laquelle Cicéron a mis ce Philoſophe au nombre des Athées ſera apportée dans la note 9°.

On peut voir l'apologie de Diagore, de Protagore, de Theodore, de Nicanor, de Stilpon, d'Evhémére dans Clement d'Alexandrie dans Lactance, dans Arnobe, dans Minutius Foelix, dans S. Auguſtin &c. V. *Recherches ſur la vie &c. d'Evhémére tom.* II. *de l'Acad. R. des inſcriptions. &c.*

Euripide, qui eſt le quatrième parmi les Athées nommés par Plutarque, n'a été mis dans ce nombre que parceque dans une de ſes Tragédies il fait dire á un des perſonnages de la ſcène, qui y eſt ſuppoſé être un Athée, que l'opinion de l'éxiſtence des Dieux n'étoit qu'un effet de l'impoſture d'un certain vieillard qui l'avoit employé heureuſement, pour policer des peuples barbares & ignorans.

Mais qui eſt ce qui ne ſçait que dans cette ſorte de pièces l'on ne doit pas confondre les ſentimens de l'auteur avec les ſentimens qui ne ſont que du Poëte, qui

qui fait parler les perſonnages divers, ſelon le caractere qui leur eſt propre, a fin de garder le vraiſemblable, ou le *decorum?* Euripide lorsqu'il parle de ſon chef, bien loin de ſouſcrire à l'opinion de Siſiphus, nous étale les idées les plus ſublimes & les plus magnifiques de la Divinité.

Un auteur connu par ſon excellence dans le genre tragique, au quel il auroit dû ſe borner, quel bruit n'auroit-il pas fait, ſi l'on eût voulu juger de ſa croyance & de ſa Religion par les ſentimens, que l'on trouve dans ſon Oëdipe, & dans ſon Mahomet? Il auroit crié à l'ignorance, au fanatiſme, à la calomnie, & peut-être il l'a fait. On ne peut ſe diſpenſer de rapporter ici une remarque de Bayle ſur ce propos.

„ *Il n'y a point*, dit il, *de gens qui* „ *puiſſent ſe donner plus de carriere en fait* „ *de maximes impies & libertines, que ceux* „ *qui compoſent des pièces de Théatre, car* „ *ſi l'on vouloit leur faire un crime de cer-* „ *taines licences qu'il prennent, ils peuvent* „ *répondre qu'ils ne font que prêter à des* „ *profanes ou à des perſonnes dépitées contre* „ *leur fortune les diſcours que le vraiſem-*

„ *bla-*

„ *blable exige. Il eſt bien certain qu' il ſe-*
„ *roit injuſte d' imputer à l' auteur d' une*
„ *Tragédie tous les ſentimens qu' il étale,*
„ *mais il y a des affectations, qui découvrent*
„ *ce qu' on doit mettre ſur ſon compte, &*
„ *quelque choſe que l' on allegue en faveur*
„ *des Poëtes, on peut juſtement interdire le*
„ *théatre à certaines pièces, ſoit que l' au-*
„ *teur y débite, ſoit qu' il n' y débite pas*
„ *ſes ſentimens.*

Cette remarque de Bayle eſt très judicieuſe, & les beaux Eſprits de nos jours n' auront garde de recuſer cette déciſion ſous le prétexte qu' elle n' eſt émanée que des Prêtres, des Caſuiſtes, & des devots. On va y ajouter quelque réfléxion ſoit ſur cette ſorte de pièces en elles mêmes, ſoit ſur leurs auteurs.

Il eſt vrai que la réfléxion que l' on fait, que les perſonnages qui parlent ſont ſuppoſés être des Payens, ou des ſcelerats, ſert de contrepoiſon aux maximes impies, ou libertines qu' ils débitent: mais l' illuſion de la ſcène n' eſt pas toujours aſſez forte pour faire faire cette réfléxion, ou du moins pour l' entretenir toujours vive dans un auditoire compoſé en grande partie de peuple & de fem-

mes,

mes. qui ſaiſiſſent d' abord la maxime impie qu' ils écoutent, parce qu' ils ne leur faut pour cela que des oreilles, mais ne réfléchiſſent pas toujours, ou ne ſont pas même en état de réfléchir, que la maxime eſt debitée par un perſonnage que l' on ſuppoſe être un Payen ou un impie, qui parle ſelon ſon caractere, parce que cela exige de l' attention, & même de l' ouverture d' eſprit, & de la pénétration.

Il y a plus; l' on cherche ſouvent à diminuer tant que poſſible l' illuſion de la Scéne, & à éloigner la réfléxion, en traveſtiſſant à la moderne le langage & les expreſſions des perſonnages qui parlent, de façon que dans les Prêtres, & dans les Pontifes des Payens, ou des Mahometans l' on ne voit plus que les notres, & dans leurs rites, que ceux des Chrétiens. Cette affectation ne donne pas une trop bonne idée de la Religion, & des ſentimens de l' auteur. Un auteur judicieux. & qui reſpecte la Religion, en prêtant à ſes perſonnages le langage qui convient à leur caractere, a ſoin d' empêcher, ou de détruire d'abord, l' impreſſion, que leurs maximes pourroient faire ſur les Spectateurs, &

d'en

d'en écarter tout ce qui pourroit donner lieu à des applications impies & toute allusion indécente. C'est ce qu'ont fait Sophocle, parmi les anciens, & le grand Corneille, parmi les modernes. Mais comment un auteur, pourroit il excuser les maximes d'impieté, ou de libertinage, qu'il débite sur la Scène par la nécessité, que son art lui impose, de garder le vraisemblable, & le *decorum*, s'il s'écartoit au contraire du vrai semblable, & du *decorum*, à fin des faire place aux impietés? C'est ce que l'auteur des *Erreurs de Voltaire* a remarqué sur la Tragédie intitulee *l'Oëdipe*, où ce que l'on y débite ne convient nullement au caractere des Thébains, tels qu'ils nous sont peints par les historiens, & que l'auteur de la pièce nous les peint lui même dans la Scène premiere du second acte. Mais nous n'avons garde de juger des intentions d'un auteur qui a déjà été jugé au Tribunal du Juge suprème. Nonnot. *Err. de Volt. tom.* 2. *Chap.* 24.

( 3 ) Il est si peu vrai, que tous les anciens Philosophes aient été des Athées, que ceux-la même, qui par leur systhême

me ont donné lieu à le croire, comme les Sceptiques, & les Académiciens, ne l'étoient point.

D'abord les Sceptiques ne nioient point l'éxistence de la Divinité, par quelque raison particuliere, qu'ils eussent de la nier; tout au plus ils en doutoient, en vertû de leur principe qu'on devoit douter de tout, en quoi, s'ils parloient sérieusement, ils étoient des fous plustôt que des Athées. Il y a plus; ces Philosophes ne souffroient point qu'on les mit au nombre des Athées. Ils disoient hautement que les Dieux éxistent, & que l'on doit les honorer: ils declaroient même qu'ils ne disputoient contre cette vérité, que pour abaisser l'orgueil, & confondre la témérité des Stoïciens, qui croioient pouvoir décider de tout avec un orgueil, qui leur étoit insupportable. On les voit dans Sextus Empiricus s'élever avec zèle contre l'opinion de ceux, qui attribuoient la persuasion de l'éxistence des Dieux à la politique des legislateurs, & soutenir contre eux qu'il est beaucoup plus vraisemblable que cette persuasion soit innée. S'ils n'employoient que le mot de *vraisemblable*, c'est parce qu'ils avoient celui de *cer-*

*tain* en horreur; mais l'on a déjà remarqué que *vraisemblable* dans leur bouche vaut autant que *certain* dans celle d'un autre. Sext, Empir. *Pyrrhon, hypoth. L.* 1. & 2. Id, *adv. Phys. L.* 1.

Les Académicieus issûs d'Arcésilas, & de Carneade, étoient des Philosophes qui aimoient à disputer pour, & contre, sur toutes sortes de sujets. Si on leur disoit qu'il éxiste quelque Divinité, ils le nioient; si on leur disoit qu'il n'en éxiste aucune, ils vous prouvoient le contraire. Ainsi lorsqu'ils disputoient contre ceux qui admettoient l'éxistence de la Divinité, ce n'étoit pas tant pour combattre cette vérité en elle même, que pour refuter les preuves, & les explications de leurs adversaires, ce qui ne leur étoit point difficile, vû les opinions absurdes qu'avoient sur la natute de la Divinité, ceux-là même, qui en admettoient l'éxistence. Mais aussi lors qu'ils disputoient contre ceux, qui nioient l'éxistence des Dieux ils le faisoient, bien différemment. Ils déployoient alors tout leur zèle, & toute la force de leur eloquence; ce qui montre assez quelle étoit leur véritable opinion.

Lorsque le Stoïciens leur reprochoient que la coutûme de disputer contre l'éxistence des Dieux, quoique par la seule envie de contredire, étoit toujours blamable, bien loin de répondre que cette éxistence est douteuse, ils protestoient hautement de la croire; ils ajoutoient seulement, qu'ils vouloient sur cela s'en tenir plustôt à la tradition, & à l'autorité, qu'aux raisonnemens de Zenon, de Cléanthe, de Crysippe, & de tout autre Stoïcien célébre, V. Cic. *de nat. Deo. L.* 3.

Leur respect pour Socrate, qu'il regardoient comme leur chef nous est un garant de leur croyance sur cet article.

On connoit assez les sentimens de ce Philosophe d'après ce qui nous est rapporté par Platon, & par Xénophon. Ce Philosophe quoique toujours constant dans son grand principe de ne rien affirmer, a parlé de la Divinité de façon qu'on ne peut rien entendre de plus beau, ni de plus sublime, dans la bouche d'un Payen.

A ce qui est avancé, sur l'athéisme des anciens Philosophes, par l'auteur du *Dictionnaire Philosophique*, *art. Athées*, on n'a qu'à opposer ce qu'on trouve dans

le même Dictionnaire *art. Religion*, où il est dit *que tous les Philosophes Babyloniens, Persans, Schytes, & Romains admettent un Dieu suprême.* Quel cas doit-on faire d'un auteur qui place l'oui au côté du non, & dément lui même ses propres assertions!

(4) On peut voir dans Parker, Moshemius, Bruker, Lescalopier, Agatopiste Cromatien, le Cardinal Gerdil, & d'autres, les différentes explications que l'on peut donner à la doctrine de Thales, & d'Anaxagore, pour concilier ensemble les deux passages de Cicéron qui semblent opposés. Mais quoi qu'il en soit, & qu'Anaxagore ait été, ou non, le premier à faire mention de la Divinité, dans ses explications physiques, le silence de Thales & des autres Philosophes avant Anaxagore ne prouve rien.

Il est bon sur cela de remarquer que ce même Anaxagore, que l'on prétend avoir été le premier à faire mention de la Divinité a été condamné comme Athée par les Athéniens au dernier supplice, qu'il n'a évité que par le crédit de Periclés, qui avoit été son disciple, pour avoir nié que le soleil fût le Dieu Apollon, conduisant son char. C'est une

nou-

nouvelle preuve des ſignifications diverſes du mot *Athèe* dont a parlé ci-devant.

Il y a plus; l'on trouve ce même Philoſophe mis au nombre des Athées par ces mêmes auteurs, qui prétendent qu'il a été le premier à faire mention de la Divinité dans le Syſthêmes Philoſophiques. Ces deux aſſertions contraires ſont bien plus difficiles à concilier, que les deux textes de Cicéron. Mais ces Ecrivains avoient beſoin tantôt de ſoutenir que ce Philoſophe a été le premier qui ait eû connoiſſance de la Divinité, pour faire paſſer Thales, les Joniques, & les autres Philoſophes avant lui, pour des Athées, & tantôt de le faire paſſer pour Athée lui mêmê, a fin de ſoutenir que tous les Philoſophes de l'antiquité ont profeſſé l'Athèiſme.

(5) On n'a plus que des morceaux de la doctrine de Xenophanes, que l'on trouve dans Ariſtote, dans Platon, dans ſextus Empiricus, dans Cicéron, dans Diogene Laerce, dans Clement d'Alexandrie, &c. Ce Philoſophe enſeignoit que *tout eſt éternel, que cet éternel eſt infini, que cet infini eſt un qu' il n'y a que cet un, que cet un eſt Dieu, dont la ſubſtance eſt ronde, que ce Dieu eſt tout, parce qu' il*

*contient tout, qu'il n'a rien de commun avec les hommes, qu'il voit, qu'il entend, mais ne respire point.* On ne voit goutte dans tout ce galimathias, ou l'on n'y voit tout au plus que le Systhême de l'ame du monde, dont on parlera dans le Chapitre 8°.

Aussi les explications qu'en donnent Simplicius parmi les anciens, Cudworth, Reimann, Moshemius, Fabrice, Bruker, Agatopiste Cromatien parmi les modernes, sont très différentes.

Dans l'explication de la doctrine d'Anaximandre, & d'Anaximéne succésseurs de Thales, & prédécesseurs d'Anaxagore, il y a peut-être moins de difficulté. Anaximandre en établissant pour principe des choses *l'infini* ne parloit que du principe matériel, comme son maitre Thales, & non pas de l'efficient. Cet *infini* n'étoit peut-être, rien autre chose que l'eau de Thales, qu'Anaximandre nommoit *infini*, c'est-à-dire *indéterminé*, parce qu'il n'y avoit point de raison de nommer ce principe plustôt eau que feu, ou air, ou autre chose, n'étant encore rien de tout cela, ou parce qu'il étoit capable de recevoir une infinité de formes, & il devoit fournir succéssive-

ment

ment la matiere de toutes choſes juſqu' à l'infini. Ce principe n'étoit apparemment rien autre choſe, que le cahos, dont il ſe conſervoit une ancienne tradition chez les Théologiens. Or de ce qu' Anaximandre ne parle point du principe efficient, ou de *l'entendement* il ne s' en ſuit pas qu' il l' ait rejeté. On doit d'autant moins l'en ſoupçonner, que l' on ſait le cas qu' il faiſoit de la doctrine de Thales ſon maître, dont il n' eſt pas croiable qu' il ait voulu s' écarter ſur un point ſi eſſentiel; moins encore, s' il étoit vrai que ſous le nom *d' infini* il n'ait pas entendu la ſeule matiere, mais la matiere unie à *l'entendement*, ce qui eſt peut-être la raiſon pour la quelle il a donné à ce principe le nom *d'infini*. C' eſt ainſi que ſa doctrine nous eſt rapportée par Ariſtote, qui dit expreſſément que *l'infini* étoit ſelon Anaximandre ce Dieu immortel qui contient & qui gouverne tout.

C' eſt dans ce même ſens que ce Philoſophe nommoit *Dieux* tous ces mondes qu' il croioit naître continuellement de ce principe, & aller s' y fondre de nouveau. Il les nommoit Dieux en tant qu' unis à l' entendement ou à la Divini-

nité. C'eſt à peu près le même ſens, dans le quel tous les Payens nommoient Dieux le ſoleil, la lune &c. parce qu'ils les croioient animés d'une vertû divine. Sous ce point de vue l'on pouvoit les nommer Dieux & par conſéquent infinis, immuables, éternels, & enſeigner en même tems qu'ils étoient engendrés, & qu'ils periſſoient continuellement, ce qui doit s'entendre de la partie matérielle dont ce tout étoit composé. C'eſt ce qui nous eſt expliqué clairement par Cicéron dans le ſonge de Scipion, & dans les Queſtions Tuſculanes, par la comparaiſon de l'union de notre ame avec le corps, en vertû de la quelle nous ſommes en même tems mortels, & immortels.

Anaximéne ne différoit de Thales, & d'Anaximandre, qu'en ce que ſelon Plutarque il ſubſtituoit l'air, ſelon Cicéron un air infini, & ſelon Laerce l'air, & l'infini á l'eau de Thales, & à l'infini d'Anaximandre: ainſi on peut lui donner la même explication.

Ce Philoſophe ſuppoſoit toujours, d'après ſon maitre Thales, *l'éntendement*, qui agitoit l'air, & qui s'en ſervoit com-

comme d'instrument pour produire tous les phénomènes de la nature, par le moyen de la condensation & de la raréfaction. Ainsi tous ces Dieux, qu'il en faisoit éclorre, & que pour cela il disoit être d'une substance aérienne, n'étoient rien autre chose que les êtres matériels divers, qu'ils nommoit Dieux, pour la même raison, que l'on vient d'apporter en parlant d'Anaximandre, & que l'on trouve expressément dans Sextus Empiricus. *L. 9. adv. Physic.*

Si l'on veut suivre l'explication de Cicéron, la difficulté est encore moindre. Il est évident qu'Anaximéne, en posant pour principe de toutes choses un *air infini*, y joignoit *l'éntendement*; car on sait par Plutarque qu'il donnoit pour bornes à la matiere la circonférence des cieux: il ne pouvoit donc le dire infini que par rapport à l'entendement qui lui étoit uni. Plutar. *L. de placit. Philosoph.* Si l'on vouloit s'en tenir á Laerce, la difficulté disparoitroit tout-à-fait: Anaximéne, selon cet auteur, établissoit pour principe *l'air, & l'infini*: voilà la matiere, & l'entendement.

(6) Les paſſages de Platon, & d'Ariſtote peuvent ſe trouver dans les livres de ces Philoſophes que nous avons; ceux de Pythagore, de Thales, de Socrate nous ſont rapportés par Theophile d' Antiochie, par Diogéne Laerce, par Xénophon, & ont été recueillis par Woſſius, Huet, Fabrice, Grotius &c.

Mais nous n'avons garde de ſouſcrire au ſentiment que l'on vient d'indiquer. Il eſt trop certain que tous ces Philoſophes ont penſé très-mal ſur la nature de la Divinité, & que s'ils en ont eû par intervalles des idées plus ſaines, par la tradition, ou par le commerce avec les Hébreux & par la connoiſſance de leurs Livres, ils les ont bientôt obſcurcies & défigurées par leurs folles imaginations.

Il y a dans cela deux extrêmités qu'il faut également éviter. Une de ces extremités eſt celle de ceux qui prétendent, comme Toland, Collins, &c que tous ces Philoſophes ont été des Spinoſiſtes, & des Athées, l'autre eſt de ceux, qui ſur les paſſages que l'ont vient d'indiquer, font de ces Philoſophes préſque des Chrétiens, ce qui a été reproché à Steucus Eugubin par Pétau, à Dacier par Balthus &c. On peut voir ſur cela le

ſen-

ſentiment judicieux de Jean Albert Fabrice *de verit. Chriſt. Relig. c.* 8. *n.* 1. *&* 2.

L'Apôtre S. Paul a frappé au but, en diſant que ces Philoſophes ont connû Dieu, mais qu'ils ſe ſont égarés dans leurs penſées, que leur cœur a été rempli de ténébres, & qu'ils n'ont été que des foux, pendant qu'ils ſe donnoient le titre de ſages. *Ad. Rom. c.* 1. *v.* 21. *&* 22.

(7) *In ipſo enim vivimus & movemur & ſumus, ſicut & quidam veſtrorum Poetarum dixerunt, ipſius enim & genus ſumus. Act. c. 17. v.* 28. Le même Apôtre dit peu avant *v.* 24. *Deus, qui fecit mundum, & omnia, quæ in eo ſunt.* Cette partie du texte, qui établit que Dieu eſt le Créateur du monde, & par conſéquent que le monde n'eſt pas la même choſe avec Dieu, détruit abſolument tout ſoupçon, jusqu'à l'ombre même de Spinoſiſme, dans l'autre qui ſuit.

Toland l'a ſenti, & pour ſe tirer d'affaire, il a déraiſonné juſqu'au point d'avancer que l'on peut très bien dire que le monde eſt le créateur de lui même, que le tout eſt le créateur, & que les parties diverſes ſont ſes créatures,

c'eſt-à-dire que ce qui n'eſt qu'un reſultat de l'aſſemblage des parties a crée ces mêmes parties. En vérité c'eſt là bien du ſublime, & du Philoſophique. Tol. *orig. Judaic. §. 6.*

(8) On peut mettre dans ce nombre les fragmens des poëſies attribués à Linus, à Orphée, & à d'autres Poëtes anciens.

D'abord l'on pourroit conteſter que ces fragmens ſoient véritablement des Poëtes, à qui on les attribue. Bien des ſavans en doutent; Cluver, & Woſſius doutent même que ces Poëtes aient jamais éxiſté. Nous n'entrerons pas dans cette controverſe.

Un de ces fragmens de Linus eſt le ſuivant: *ex toto ſunt omnia, & ex omnibus totum.* Pourquoi ne pourroit-on point l'expliquer très bien, en diſant que le monde (en ſuppoſant toujours la cauſe premiere, que ce Poëte n'exclut point) produit, & contient toutes choſes, & il n'eſt qu'un, parce que tout y eſt lié enſemble, & rapporté au même but? Cette éxplication eſt conforme à ce que nous ſavons des ſentimens de ce Poëte par Laerce, qui nous atteſte que Linus compoſa un ouvrage ſur

la

la formation du monde, où il commence par établir qu'il avoit eû un principe.

Dans un des fragmens d'Orphée il est dit que *Dieu est toutes choses, le feu, le soleil, la terre.* &c. ce qui semble d'abord contenir le Spinosisme tout pur. Mais il est trop clair par la seule lecture du texte, tel qu'il nous est rapporté par Aristote, qu'il ne signifie rien autre chose, si ce n'est que le tout a été produit par Dieu.

Le même Poëte dit ailleurs expressément que le tout a pour origine un être sage, & intelligent. Le Spinosisme n'est donc que dans l'expression, & si la doctrine d'Orphée n'est pas saine dans tous ses points; comme il a parû aux Platoniciens, & à quelques critiques modernes, elle ne contient tout au plus que le Systhême émanatif, dont on va parler dans le chapitre suivant. Arist. *de mundo.* Batteux 3. *Mem. sur le princ. actif. tom.* 27. *de L'Acad. R. des Inscript. &c.*

Au nombre des sentences sur les quelles on fonde l'Athéïsme de quelques anciens Philosophes on peut mettre la réponse que Thales donna au Roi Crésus, qui lui demanda un jour ce qu'il pen-

soit

ſoit ſur les Dieux. Ce Philoſophe prit un délai pour répondre, le tems venû, un autre plus long encore, juſqu'à ce qu'il répondit enfin, qu'il ne ſavoit que répondre. Qui eſt ce qui ne voit que la queſtion rouloit ſur la nature, & non ſur l' éxiſtence de la Divinité? La réponſe du Philoſophe ne prouve donc rien contre la ſeconde, dont il n'étoit pas queſtion.

Il y a plus; ſi Thales eût crû que les Dieux n' éxiſtoient point, à quoi bon jouer toute cette comédie? Il n'avoit qu'à le dire d'abord, & il auroit été quitte d'une queſtion qui l' embarraſſoit, pour les raiſons que nous indiquerons ailleurs, où l'on traitera de l' incompréhenſiblité de Dieu.

(9) C'eſt là la raiſon, pour la quelle les Epicuriens n' ont jamais été accuſés d' Athèiſme par les anciens; pas même par les Stoïciens, qui étoient leurs ennemis déclarés. Si l'on trouve Epicure dans le nombre des Athées dans Cicéron, on n'y trouve point Vellejus, ni Caſſius, ni Torquatus, ni Zenon, ni Phédre, qui étoient tous des Epicuriens. On les regardoit comme des gens qui ſuivoient aveuglement la doctrine de

leur

leur maitre ſans y entendre malice, & ſans en voir les conſéquences: c'eſt le portrait, que nous en a tracé Cicéron. Ainſi croioit-on qu'ils parloient de bonne foi, lorsqu' ils proteſtoient de reconnoitre les Dieux, en quoi les anciens ſe ſont montrés bien meilleurs critiques, & plus équitables que pluſieurs Ecrivains modernes.

Si Cicéron n'a pas fait la même grace à Epicure, c'eſt parce qu'il avoit peut-être de la peine à ſe perſuader, que celui qui avoit fabriqué un Syſthême ſi abſurde, & ſi ridicule, dont s'en ſuivroit la ruine de la Divinité, n'en eût point vû les conſéquences, & il attribuoit pour cela à impoſture & à ſimulation, tout ce que diſoit ce Philoſophe, ſur l'éxiſtence des Dieux, & ſur leur culte. Auſſi cette raiſon de Cicéron ne paroit pas trop bonne. Il n'étoit pas plus difficile de voir le ridicule, & l'abſurdité de tout le Syſthême, que d'en voir les conſéquences; & cependant Epicure ne l'a pas vû.

Ajoutez que Démocrite, dans le quel Epicure a puiſè ſon Syſthême, nioit auſſi la Providence; cependant Cicéron ne le met nulle part dans le nombre des Athées;

Athées; il le met ſeulement dans celui des impies. Cicéron ne croioit donc pas que nier la Providence fût la même choſe, que nier l'éxiſtence de la Divinité; ainſi pourquoi porte-t-il des jugemens ſi différens ſur ces deux Philophes? Ne ſeroit ce pas là un effet de la haine qu'il avoit contre Epicure, que de ſavans auteurs prétendent qu'il a calomnié ſur bien d'autres points.

Si l'on ne veut détruire toute foi humaine, pour juger de la croyance interne de quelqu'un, il faut ſe rapporter a ce qu'il fait hautement profeſſion de croire. C'eſt une maxime que nos prétendûs Philoſophes n'auront garde de contredire, eux qui prétendent échapper au reproche d'Athéiſme, ou d'incrédulite parce que dans leurs livres ils profeſſent par-ci par-là de reſpecter l'Ecriture, & la Révélation. Ces marques de reſpect le mettroient effectivement à l'abri de tout reproche, s'il n'étoit pas d'ailleurs évident qu'elles ſont feintes, & ſimulées ſur tout lorsqu'elles ſe trouvent dans des livres, où ils combattent ouvertement la Religion.

En

En ſuppoſant même ce Philoſophe coupable de ſimulation, & de mauvaiſe foi, pourquoi trouveroit-on ce défaut de ſincerité dans ce qu'il dit en faveur de l'éxiſtence des Dieux, pluſtót que dans ce qu'il dit contre la providence?

On trouve dans ce qu'il dit en faveur de l'éxiſtence des Dieux, le ſentiment commun, non pas ſeulement de tous les Philoſophes, mais de tous les hommes, dans ce qu'il dit contre la providence, on ne trouve qu'une ſuite de ſon ſyſthême particulier, en vertû du quel il ſe trouvoit engagé à ôter la providence à la Divinite, dont il avoit fait conſiſter le bonheur, dans une inaction parfaite; ainſi il eſt à preſumer qu'il a parlé contre ſon vrai ſentiment, pluſtôt lorsqu'il nioit la providence, que lorsqu'il proteſtoit de croire l'éxiſtence des Dieux. Dans l'un de ces deux cas c'étoit l'homme qui parloit, dans l'autre ce n'étoit que le faiſeur de Syſthêmes.

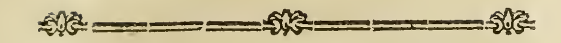
Ce ſoupçon qu'Epicure ne parloit point ſincerement, lorsqu'il nioit la providence, n'eſt pas nouveau. Cotta l'avoit déjà eû dans Cicéron, il le confir-

firme même par la crainte extrême que ce Philoſophe avoit de la mort. Si Cicéron ſe fût tenu à ce ſoupçon il auroit peut-être mieux raiſonné.

Cic. *de nat. Deo L.* 1. Gaſſend. *Syntag. Phil. Epic. c.* 3. *tom.* 3. *op.* Bruker *Hiſt. Crit. Phil. tom.* 3.



CHA-



# CHAPITRE VII.

## *Eternité du Monde. Systhême Emanatif.*

On pense que le Lecteur ne sera pas faché dans ce Chapitre, & dans le suivant, de voir appliqué aux différens Systhêmes, qui ont été plus en vogue parmi les Philosophes anciens, ce que l'on vient de dire dans le Chapitre précédent.

*Tous les anciens Philosophes*, si l'on en croit l'auteur de *l'Histoire générale*, & de la *Philosophie de l'histoire*, *ont enseigné l'éternité du monde: toute l'antiquité a crû la matiere éternelle.* (1)

D'abord il y a là bien peu de critique, & beaucoup de hardiesse.

Le peu de critique consiste dans ce que l'auteur confond l'opinion de l'éternité du monde, avec celle de l'éternité de la matiere, qui sont deux choses très différentes. La matiere auroit pû être éternelle sans que pour cela le monde ait dû être aussi éternel. La hardiesse consiste en ce qu'il débite d'un ton d'assurance une très grande fausseté. (2)

Mais supposé que tous les anciens Philosophes aient enseigné l'une, ou l'autre de ces deux opinions, ce n'est que par la voye des conséquences qu'on en déduiroit leur Athèisme, & l'on a déjà vû que cette voye est toujours fautive, & par conséquent injuste, d'autant plus si ces conséquences sont mal tirées.

De ce que quelques uns de ces Philosophes ont admis l'éternité de la matiere il ne s'ensuit pas qu'ils aient admis l'éternité du monde tel qu'il est. Cette opinion n'éxclut pas d'a-

bord

bord la Divinité, qui demeure toujours néceſſaire pour imprimer le mouvement à la matiere, & pour en arranger les parties. (3)

En ſuppoſant même que le monde ſoit éternel, cette ſuppoſition n' empêche pas qu'il n'ait dû avoir une cauſe de ſon éxiſtence. Ces deux propoſitions; *le monde eſt éternel, le monde a une cauſe de ſon éxiſtence* ne ſont pas contradictoires. Or la cauſe de ſon éxiſtence, c'eſt-à-dire de la diſpoſition actuelle de ſes parties, ne ſe trouve point dans ſon éternité, tout comme en ſuppoſant qu'il a eû un commencement, elle ne ſe trouve point dans le premier moment, qu'il a commencé. Il faut toujours recourir à la Divinité, & la ſuppoſition de l'éternité du monde ne l'exclut point, ſi ce n'eſt qu'on le ſuppoſe non ſeulement éternel; mais improduit. Auſſi un ſavant Critique, & un grand Philoſophe, nous avertit qu'il faut bien

ſe garder de confondre ces deux queſtions, celle de l' éternité du monde, avec celle de l'éxiſtence de Dieu. (4)

S'il y a des Philoſophes parmi les modernes qui penſent qu'il repugne qu'une choſe ſoit produite, & en même tems éternelle ; il y en a d'autres qui penſent diverſement. Pourquoi ces anciens Philoſophes n'auroient-ils pû penſer comme ces derniers? C'eſt ce qu'ils expliquoient par une comparaiſon qui nous eſt rapportée par ſaint Auguſtin, c'eſt-à-dire d'un pied, que l'on ſuppoſeroit poſé ſur le ſable, de toute éternité. Il eſt évident, diſoient ils, que le veſtige qu'il imprimeroit ſur le ſable ſeroit éternel, & ne laiſſeroit pas en même tems d'étre produit. (5)

Suivant cette explication, on peut dire que même l'opinion de l'éternité de la matiere n'exclut point la Divinité : la matiere pourroit être éternelle, & cependant être produite.

Il

Il y a plus; en ſuppoſant même que la matiere ſoit improduite, cette opinion par elle même n'exclut point la Divinité, que dans le cas qu'on n'admette rien autre choſe que la matiere. Or tous ces Philoſophes excepté les Epicuriens, lui aſſocioient, & lui prépoſoient l'entendement, ou la Divinité, qui en étoit comme l'ame, & la vie. (6)

Ce n'eſt que par la voye des conſéquences que l'on peut réduire cette opinion à l'Athèiſme: par éxemple, ſi la matiere eſt increée, elle éxiſte par elle même, elle eſt néceſſaire, indépendante, infinie, & par conſéquent il n'y a plus en Dieu de toute puiſſance, la matiere elle même feroit Dieu: conſéquence qui n'a été ni vue, ni avouée par ces Philoſophes.

Si des conſéquences mal tirées, ou miſes ſur le compte de Philoſophes, qui ne les voioient point, ſont la ſeule raiſon, pour la quelle on prétend

tend que l'opinion de l'éternité de la matiere renfermoit l'Athèiſme; une certaine reſſemblance que l'on croit entrevoir entre le Syſthême émanatif, & le Panthèiſme moderne, où le Spinoſiſme, eſt la ſeule raiſon, pour la quelle on prétend que tous les Philoſophes, qui ont embraſſé ce Syſthême, ont été des Athées.

Il eſt vrai que ce Syſthême, qui a véritablement été le plus commun ſur tout parmi les Poëtes de la plus haute antiquité, ſemble d'abord indiquer que Dieu a pouſſé le monde hors de ſon ſein, tout comme le ſoleil pouſſe la lumiere, ou pour ſe ſervir d'une vilaine comparaiſon adoptée par quelques uns des ces Philoſophes, comme l'araignée pouſſe la matiere dont ſa toile eſt compoſée. Si cela étoit il s'en ſuivroit que les ames des hommes, les corps mémes, qui compoſent l'univers ſeroient autant de

par-

parties de la Divinité, & d' une même substance avec elle, ce qui paroit être le Panthèisme, ou le Spinosisme tout pur: cependant ces deux Systhêmes différent essentiellement l'un de l'autre. (7)

Le systhême émanatif ainsi exposé quel qu'absurde qu'il soit suppose toujours un Dieu puissant, sage, & bon, dont le monde est émané, qui est par conséquent distingué du monde, tout comme la lumiere est distinguée du soleil, & toute cause est distinguée de son effet. Il est vrai que le monde dans ce systhême seroit d' une même substance avec Dieu; mais il ne seroit pas Dieu. La toile n'est point l'araignée, ni l'araignée n'est point la toile.

Aussi l' exposition que l' on vient de faire de ce systhême, d'après celle qu'on font certains écrivains, est très fausse. (8)

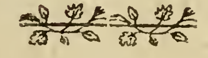
Ce systhême dans le fond ne contenoit rien autre chose, si ce n'est que le monde a été produit par Dieu, ce qui revient à la création, dont la tradition antique a été obscurcie, & défigurée par les Poëtes, & les Philosophes, qui ont voulu tout expliquer par les foibles lumieres de la raison. Parceque ces Philosophes ne pouvoient pas concevoir que quelque chose pût se faire de rien, ils évitoient le terme de *création*, ou ils ne l'avoient peut-être point, du moins dans le sens, que nous lui attribuons d'après la Révélation, & ils lui substituoient celui *d'émanation*; mais comme ce dernier avoit aussi ses difficultés, ils tachoient de rendre sensible la chose qu'ils vouloient expliquer par des expressions allégoriques, souvent obscures, & équivoques, & par des comparaisons, qui ne pouvoient que clocher, & ne s'accordoient pas toujours avec ce qu'eux mêmes en-

ſeignoient ailleurs ſur la Divinité. (9)

Cette explication eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'un tel ſyſthême à été prèsqu'univerſel: nón ſeulement il a été commun chez les Egyptiens, les Mages, les Gymnoſophiſtes des Indes, les Grecs, les Arabes, mais on l'a trouvé chez les Japonois; les Chinois, les Americains. On ne ſauroit rendre raiſon de l' univerſalité d' une opinion qui n'eſt certainement pas ſuggerée par les ſens, ni n'eſt point innée, parmi tant de peuples différens, qu' en la rapportant à une ſource commune, qui eſt la tradition.

Ajoutez que l'on trouve cette opinion parmi tous ces différens peuples revétûe de pluſieurs circonſtances tout-à-fait conformes à celles qui ont été décrites par Moïſe, ce qui prouve qu' elle avoit pour ſa ſource cette même tradition dans la quelle Moïſe a puiſé ſon hiſtoire de la création. Si

cette opinion différe dans d'autres circonstances, parmi différens peuples, c'eſt préciſement dans celles qui ne s'accordent point avec l'Hiſtoire de Moïſe, ce qui confirme notre raiſonnement, & peut nous ſervir de régle pour connoître ce que les différens peuples, & les Philoſophes tenoient de la tradition, & ce qu'ils y ont ajouté du leur. Il y a plus; toutes ces variations ne rouloient point ſur le fait que le monde a été produit ; mais ſur la maniere de la quellle, il a été produit qui eſt préciſement ce que Moïſe n'explique point : autre preuve de ce que l'on vient d'avancer.



# NOTES.

(1) *Hist. Génér, c.* 1. *Philosoph. de l'histoire c.* 18.

(2) Pour ce qui regarde l'éternité de la matiere, les plus sages des anciens Philosophes l'ont nié. Pythagore, Platon, Tales, Philolaus, Jamblyque, ont été de ce nombre. Proclus (*Inst. Theolog. c.* 72.) dit, *que la matiere qui est le sujet de toutes choses est elle même produite par l'auteur de toutes choses*: il attribue le même sentiment à Platon, & dans son commentaire sur le Timée appelle Dieu *l'auteur ineffable de la matiere.* Hiérocle Platonicien célébre, reproche à quelques Philosophes de n'avoir pas crû Dieu assez puissant pour créer le monde sans qu'une matiere incrée, & indépendante ait concouru à cette production, & remarque, que le bon ordre se trouve assez dans un être, lors qu'il éxiste naturellement par lui même, & par conséquent que c'eût été en Dieu une application superflue d'avoir voulu avancer ce qu'il n'avoit pas fait: *ne seroit-ce pas, dit-il, contre la nature,*

*de*

*de vouloir ajouter à un être incrée, & subsistant par lui même?*

Pour ce qui regarde l'éternité du monde, les Epicuriens la regardoient comme une chimere qui ne pouvoit pas même se soutenir contre les preuves historiques, comme nous l'apprenons par Lucrece; les Platoniciens enseignoient expressément que le monde a été formé, & arrangé par Dieu. Comment auroient-ils pû croire autrement, s'ils croioient que la matiere elle même avoit été, crée, comme l'on vient de le voir? Ainsi si quelque fois ils ont nommé le monde *éternel*, ce n'étoit que dans l'entendement de Dieu, selon leur systhême particulier sur les idées éxemplaires de toutes choses. Aussi Aristote nous assure d'avoir été le premier, qui a enseigné que le monde est éternel. Arist. *L.* I. *de cœlo c.* 10.

Il est vrai que l'on ne peut admettre sans inconséquence une matiere improduite, & admettre en même tems que le monde a été crée; car une matiere improduite est essentiellement immuable, & indépendante, elle ne sauroit être le sujet de l'action d'un autre être quel qu'il

qu' il ſoit; mais ces Philoſophes n' étoient pas toujours conſéquens.

Cette raiſon jointe à celles Hiérocle, dont on à parlé ci deſſus, vaut bien mieux que toutes ces inepties de Logique, dans les quelles Bayle promène les Lecteurs, en faiſant demander par ſon Epicurien, qu' il met aux priſes avec un Platonicien, de quel droit Dieu auroit-il ôté à la matiere l' état où elle a été éternellement, n' aiant à ſon égard ni la qualité de cauſe, ni celle d' acheteur, ou de bien faiteur pour en diſpoſer à ſa fantaiſie, & en prouvant en régle que le rapport de la matiere à un moteur intelligent n' éſt pas celui de l' animal à l' homme, du domeſtique au maitre, du citoyen au Souverain, &c.

(3) C' eſt à quoi ſe rapportoit l' opinion très ancienne & prêſque univerſelle, que le monde étoit né du cahos, par le débrouillement qu' en avoit fait le Dieu ſouverain, dont nous parle Ovide dans le premier livre de ſes Métamorphoſes.

*Sic ubi diſpoſitam, quisquis fuit ille Deorum,*
*Congeriem ſecuit, ſectamque in membra redegit,*

*Prin-*

*Principio terram extendi, subsidere valles*
*Jussit, & ad cælum lapidosos surgere montes &c.*

Bayle s'évertue pour montrer l'inconséquence de cette description du débrouillement du cahos faite par Ovide en disant que si la matiere n'avoit point encore ces qualités diverses de chaleur, de froideur, de sécheresse, d'humidité, de légéreté, de pesanteur, qui reviennent à ce que les Péripatéticiens entendoient par le nom de qualités, ou de forces alteratrices, & motrices des quatre élémens, & qui est expliqué par les Philosophes modernes par attraction, inertie, loix du mouvement, &c. il ne pouvoit pas y avoir ce combat que nous peint le Poëte, & qu'il ne peut faire finir qu'en faisant intervenir la Divinité, & que si la matiere avoit déjà toutes ces qualités elle se pouvoit fort bien passer du ministère de Dieu, toutes ces qualités étant déjà suffisantes par elles mêmes à produire cet arrangement de parties, dont il resulte ce que nous appellons le monde. Ovide, dit-il „ *a commis en cela deux bévues: l'une est de*

*ſuppoſer que la matiere avoit eû ſans l'aide de la Divinité les ſemences de tous les mixtes, la chaleur, le mouvement, &c. l'autre eſt de dire que ſans l'aſſiſtence de Dieu elle ne ſe ſeroit point tirée de l'état de confuſion. C'eſt donner trop, & trop peu à l'un, & à l'autre, c'eſt ſe paſſer du ſecours au plus grand beſoin, & le demander lors qu'il n'eſt plus néceſſaire.* Nous n'avons aucun intérêt à defendre les rêveries de ce Poëte; mais ſi Bayle a raiſon ſur la premiere bevue, qu'il lui attribue, il raiſonne très mal ſur l'autre. La matiere douée de toutes ces qualités, ou des telles autres que l'on voudra, eſt toujours une cauſe aveugle, qui par conſéquent n'auroit jamais pû produire un monde où il a manifeſtement un but, un deſſein, un ordre, qui ne peut venir que d'une cauſe intelligente. Ainſi les comparaiſons qu'il apporte de la phiole des quatre élémens, du vin qui fermente dans le tonneau, ſont tout-à-fait déplacées. Cet auteur ne laiſſe pas d'avouer lui même que le monde ne peut être l'effet que d'une cauſe intelligente & cela dans ce même article, où il vient de ſoutenir

nir le contraire. Bayle *Diction. Art. Ovide Rem. G.*

(4) Sam. Clarke *Démonst. de l'Exist. de Dieu tom.* I. *C.* 4.

(5) L'opinion que Dieu avoit pû créer le monde de toute éternité a été l'opinion S. Thomas 1. *par. Sum. q.* 46. *a.* 1. & de S. Augustin *L.* 10. *c.* 31. *de Civit. Dei.* Samuel Clarke, parmi les modernes l'a adoptée dans sa *Démonstration de l'éxistence de Dieu*, où il tache même de resoudre les difficultés, que font les autres Philosophes contre la possibilité de l'éternité du monde, tirées de ce qu'il est impossible que des parties finies, ajoutées les unes aux autres, parviennent jamais à former l'infini, & de l'inégalité du nombre des années, des jours, & des heures, que contiendroit cette éternité. Sans entrer içi dans une question tout-à-fait étrangere à notre sujet, nous nous contentons d'avoir montré, que ceux des anciens Philosophes, qui ont crû le monde éternel, ont pû le croire sans être des Athées.

(6) Si l'on regarde la supposition de l'éternité de la matiere, quelqu'absurde qu'elle soit, comme indifférente pour ce qui concerne le dogme de la Créa-

création de toutes chofes par Dieu & par conféquent de la matiere. Un auteur connû a eû bien tort d' avancer que cette queftion *qui effàrouche fi fort nos Théologiens effàrouchoit affez peu les Peres de l' Eglife*, en citant fauffement Juftin le Martyr, Origene, Clement d' Aléxandrie: mais ce n' eft pas encore ici le lieu d'en parler. J. J. Rouffeau *Lettre l' Archêv. de Paris.*

(7) L' expofition, & la refutation du fyfthême de Spinofa, Toland, & d' autres Pantheiftes modernes fe trouvera dans la note 13. du Chap. 13.

(8) Il eft évident que ce fyfthême ainfi expofé ne peut nullement s' accorder avec le fyfthême de ces Philofophes, qui admettoient une matiere improduite, & éternelle. Dans ce fyfthême le monde ne pouvoit être émané de Dieu, que dans le fens que Dieu avoit arrangé les parties de la matiere, & lui avoit imprimé le mouvement. Il ne peut pas non plus s'accorder avec l' opinion des Pythagoriciens, des Platoniciens, & de tous ceux qui attribuoient à Dieu une fimplicité, & une immatérialité parfaite: fi Dieu n' eft pas matiere fi Dieu eft un, comment la matiere feroit elle

une même ſubſtance avec Dieu & comment ſes parties diverſes ſeroient - elles des parties de Dieu, qui n'en a point? Ainſi ou il eſt faux que tous les anciens Philoſophes aient embraſſé le ſyſthême émanatif, ou l'expoſition qu'en font nos Philoſophes, eſt infidéle.

(9) C'eſt ce qui arrive toutes les fois que l'on s'éfforce de rendre ſenſible ce que l'on ne ſauroit comprendre. On en a un éxemple dans pluſieurs comparaiſons que l'on trouve dans quelques Catéchiſmes, dans les écrits même de quelques Peres de l'Egliſe, pour rendre ſenſibles quelques uns des myſteres de notre Religion. Si on vouloit prendre ces comparaiſons philoſophiquement, & à la rigueur, il en ſeroit fait du myſtere, ou du moins de l'orthodoxie de ceux qui s'en ſervent.

Mais toute comparaiſon que l'on employe pour donner une idée ſenſible de ce qui échappe à notre imagination & ne tombe point ſous les ſens, ne peut jamais ſervir à détruire la choſe en elle même, ou à démentir le ſentiment, que celui qui ſe ſert de cette comparaiſon, montre ailleurs d'avoir de cette même choſe. On ne doit jamais tordre ce der-

dernier, pour l'adapter à la comparaison en toutes ſes parties; mais l'on doit pluſtôt rectifier la comparaiſon par le ſentiment, dont on ſait d'ailleurs que l'auteur faiſoit profeſſion: mais il vaudroit toujours mieux ne ſe ſervir point du tout de certaines comparaiſons, ou ne le faire qu'avec bien des précautions.

(10) Nous ne nous arreterons pas à rapporter toutes les circonſtances abſurdes, & ridicules que les différens peuples ajoutoient au dogme de la création, & que l'on peut voir dans les Hiſtoriens; il nous ſuffit de remarquer que cela même prouve que le ſyſthême émanatif étoit moins un ſyſthême Philoſophique, qu'une opinion Théologique fondée ſur la tradition. Auſſi ce ſyſthême étoit-il en vogue ſur tout parmi les Poëtes qui en étoient les Dépoſitaires,



# CHAPITRE VIII.

## *Ame du Monde.*

D'abord il faut avouer que le systhême de *l'Ame du monde*, ou de *l'Ame universelle* a été fort commun parmi les anciens Philosophes, sur tout parmi les Pythagoriciens, & les Platoniciens: il faut avouer aussi, que si ce systhême est tel, que l'exposent certains auteurs, il ressemble si bien à celui de Spinosa, que l'on pourroit prendre aisement l'un pour l'autre, quoique ces deux systhêmes dans le fond soient très différens.

La Divinité, dit on, dans le systhême de ces Philosophes, étoit précisement ce qu'ils nommoient *Ame du monde*, ou *Ame universelle*, qui n'étoit rien

rien autre chofe que le feu éthérée répandu dans l'univers, d'où il s'en fuit que toutes les ames particulieres des hommes, auffi bien que des brutes, & des plantes, &c. étoient autant de parcelles de l'Ame univerfelle, détachées de la maffe commune, & reçues dans des corps organifés, qui venant en fuite à fe débarraffer de leurs liens, alloient fe mêler de nouveau avec le feu éthérée, & fe confondre avec l'Ame univerfelle. Ainfi ces Philofophes regardoient ils le feu éthérée, ou l'Ame univerfelle comme un Océan infini, & les Ames particulieres comme autant de portions d'eau marine renfermées dans des bouteilles, qui pendant que les bouteilles font entieres fe trouvent féparées de l'eau qui les environne, mais qui s'y confondent de nouveau lorsque les bouteilles fe caffent. Tel eft l'expofé que nous font de ce fyfthême certains Ecrivains qui voudroient faire paffer les anciens

Philosophes pour des Spinosistes; mais cet exposé est évidemment faux, comme on va le prouver dans la note I. Aussi celui que nous en font Cicéron, Platon, Justin le Philosophe, est très différent: ainsi il faut tâcher de lui donner un sens plus raisonnable. (I)

Il paroit que les anciens Philosophes, en croiant voir dans toutes les parties diverses qui composent l'univers, non seulement un ordre, une connéxion merveilleuse: mais un certain consentement intime, tel qu'on le voit dans l'homme, ont regardé le monde comme un tout animé, & vivant, sur le quel ils ont porté le même jugement, qu'ils portoient sur l'homme. Aussi croioient-ils encore ne pouvoir refuser au tout une perfection qui se trouvoit dans l'homme, qui n'en est qu'une partie, ce qui est la raison rapportée expressément par Platon dans le Timée. Ainsi ce que ces Philosophes pensoient sur l'homme doit nous ser-

ſervir de régle pour juger de ce qu'ils penſoient ſur le monde: l'un de ces deux ſyſthêmes nous préſente la clef de l'autre. ( 2 )

Or ce que ces Philoſophes en parlant de l'homme entendoient par *ame* n'étoit pas la même choſe que ce que nous déſignons par ce même mot, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui penſe; mais le principe de la vie, & du mouvement, qui eſt ce que nous déſignons ſous le nom *d'eſprits vitaux*, qui ſervent à la ſubſtance qui penſe comme d'inſtruments, pour qu'elle puiſſe agir ſur le corps: ce que nous appellons *Ame*, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui penſe, étoit appellé par eux *entendement*, *mens*, *animus*. Ainſi comme *l'entendement*, ou la ſubſtance qui penſe, exerce ſon pouvoir dans l'homme par le moyen des eſprits vitaux, que ces Philoſophes nommoient *Ame*; ils penſoient de même que la Divinité exercoit le ſien ſur l'univers par celui

du feu éthérée, que par cette raiſon ils appelloient *Ame du monde*, & *Ame univerſelle*, parce que les eſprits vitaux, ou les Ames particulieres des hommes, & des animaux, n'étoient que des portions de ce même feu, renfermées dans des corps organiſés, & c'eſt de l'Ame priſe dans ce ſens, qu'ils diſoient qu'après s'être débarraſſée des liens du corps, elle alloit ſe rejoindre à l'ame univerſelle, pendant que ce que nous appellons *Ame*, c'eſt-à-dire la ſubſtance qui penſe, *l'entendement*, en retenant toujours ſon être propre, alloit ſejourner aux enfers, ou achever le cours de toutes ces différentes révolutions, que portoit le ſyſthême de la Métempſycoſe. (3)

Il eſt vrai que ces Philoſophes ne diſtinguoient pas toujours exactement ces mots *animus*, *mens*, *anima*, & prenoient ſouvent l'un pour l'autre; mais alors ils ne conſidéroient point l'

en-

entendement, ou la ſubſtance qui penſe ſéparément de l'ame ou des eſprits vitaux qui en étoient l'inſtrument, ni l'ame, ou les eſprits vitaux ſéparément de la ſubſtance qui penſe, ou de l'entendement.

Lorsqu'ils diſoient que Dieu étoit l'Ame du monde, ils ne lui donnoient point cette dénomination, comme un attribut de de ſa ſubſtance conſidérée toute ſeule, & en elle même; mais conſidérée comme unie au feu éthérée, dont elle ſe ſervoit comme d'un inſtrument, pour animer l'univers. Auſſi ce n'eſt que par le moyen de ce même feu éthérée qui eſt répandu, & pénétre par tout, qu'ils diſoient que Dieu, qui lui étoit uni comme une forme, ou un principe agiſſant, étoit contenu dans les corps comme le miel eſt contenu dans les cellules; ils n'en faiſoient point pour cela une forme inhérente à la matiere. (4)

Ils disoient aussi quelque fois que l'ame du monde étoit Dieu, en considérant le feu éthérée non pas tout seul, & en lui même; mais conjointement à l'entendement ou à la vertu Divine, dont il étoit l'organe, & qui y tenoit son empire. Sous ce même rapport ils disoient que le monde étoit *vivant*, *bienheureux*, *infini*, & lui attribuoient la sagesse, & la providence sur toutes ses parties: ils disoient même qu'il étoit *Dieu*.

Il y a dans ce systhême bien des absurdités; mais avec tout cela il est bien loin du Spinosisme, puis qu'on y admet une autre substance distinguée de la matiere, qui est *l'entendement*, & les Spinosistes n'en admettent qu'une seule. Le monde dans ce systhême est toujours distingué de Dieu, & il n'est nommé Dieu, qu'en le considérant comme uni à la Divinité qui l'anime, par le moyen du feu éthé-

rée

rée, & les Spinosistes confondent l'un & l'autre. En disant que le monde est Dieu, les Spinosistes parlent du monde considéré tout seul, & en lui même: ils le momment Dieu au pied de la lettre. Aussi en le nommant Dieu les Spinosistes ne cherchent qu'à en imposer; car en même tems ils lui ôtent la sagesse, & la providence, que les anciens Philosophes lui attribuoient, sous le rapport que l'on vient d'expliquer. (5)



NO-

# NOTES.

(1) Afin de se convaincre de la fausseté de cet exposé, on n'a qu'à le comparer avec les autres sentimens connus de ces mêmes Philosophes. Les Pythagoriciens, par éxemple, & les Platoniciens attribuoient à l'entendement une unité, c'est-à-dire une spiritualité, & une simplicité parfaite, & tous ceux des autres sectes, excepté, les Epicuriens, lui attribuoient la sagesse, & la providence; il n'étoit donc pas la même chose avec le feu éthérée. Les ames des Héros, dans le systhême de Pythagore, retenoient après la mort leur être propre & individuel, comme nous l'apprenons par Hiérocle, Cicéron, Plutarque, Diogene Laerce, Pausanias, Homere, Virgile &c. elles n'alloient donc point se confondre avec l'Ame universelle, ni n'étoient point le feu éthérée. Aussi cette doctrine de la permanence des ames dans leur être propre, & individuel après la mort, est évidemment supposée dans le systhême de la métempsicose. Après cela tous ces Philosophes

phes ont crû Dieu auteur du monde; Dieu n'étoit donc pas pas la même chose avec le monde. Il y a plus; les Pythagoriciens disoient expressément, comme nous l'apprenons de Platon, que l'ame du monde n'étoit pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu immortel.

(2) Dans le systhême de ces Philosophes ce n'étoit pas seulement les hommes, & les brutes, qui étoient animés & vivans, mais les plantes, les astres, la terre, ce qui nous est appris par Virgile dans le Livre 6. de l'Enéide.

*Cœlum ac terram composque liquentes,*
*Lucentemque globum Lunæ Titaniaque astra*
*Spiritus intus alit, magnosque infusa per artus*
*Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*

Cette opinion a été peut-être la raison, pour la quelle les Philosophes adoroient tous ces êtres naturels, qu'ils croioient animés par la Divinité, quoi qu'ils n'ajoutassent nulle foi à toute cette multitude de Dieux que l'ignorance, & l'imagination du peuple avoient inven-

venté. C'auroit été dans ce cas une idolatrie moins grossiere, & plus rafinée, que celle du peuple, ou si l'on peut se servir de cette expression, en parlant de quelque chose de déraisonnable, une idolatrie philosophique. Il se trouve à la Chine un éxemple de ces deux sortes d'idolatries, comme on le verra dans le Chapitre X.

Bayle s'est donné la peine de nous apprendre que Képler, ce fameux Astronome du seizieme siècle, n'étoit pas éloigné de ce sentiment que la terre est animée. Nous n'avons nul intérêt de savoir quelle a été sur ce sujet la véritable opinion de cet Astronome; mais nous ne saurions nous dispenser de faire quelque réfléxion sur ce que l'Historien ajoute à sa narration, en disant qu'il seroit assez difficile de refuter la supposition de Képler, *car nous ne sommes, dit-il, guères, plus en état* (nous prions le Lecteur de nous pardonner, si nous rapportons le texte de Bayle tel qu'il est) *de savoir si la terre est animée, que l'est un pou de savoir si nous sommes animés. Un pou se contente de se nourir de ce qu'il suce à la surface de nos corps: il ne sait point si nous pensons: il ne peut*

pas

*pas même découvrir les ressorts internes, qui nous meuvent. Pouvons-nous faire plus de découvertes sur la question, si la terre pense, & si elle a des sentimens, qui comme les notres déterminent certains ressorts intérieurs à se mouvoir d'une certaine façon?* Bayle *Diction. art. Képler.*

Il seroit aussi honteux d'entreprendre de refuter cet argument dans les formes, qu'il l'est de l'avoir proposé. Bayle nous en a fourni la réponse dans son texte même, sans s'en appercevoir. Si son Philosophe *se contente de se nourir de ce qu'il trouve à la surface de nos corps*, il n'est pas étonnant qu'il ne sache point, si nous sommes animés, ou non: aussi nous ne serions guères plus en état de savoir si la terre est animée, si nous nous contentions, comme lui, de nous nourir de ce que nous suçons à sa surface. Pour le savoir, il faut faire quelque chose de plus que sucer, & se nourir: il faut raisonner. Aussi ce n'est pas là une affaire d'inspection & d'anatomie. Après toute la belle théorie qui nous en a été donnée par Buffon, on n'en seroit pas plus avancé sur la question, si la terre est animée. C'est la raison, qui nous dicte, qu'il ne faut

pas

pas multiplier les êtres ſans néceſſité, & cette même raiſon aidée par les connoiſſances, que nous avons d'ailleurs, nous montre que les ſeules loix méchaniques du mouvement ſuffiſſent, pour produire tous les changemens qui arrivent dans notre globe. C'eſt ainſi que les Carteſiens refuſent l'ame aux brutes, parcequ'ils ne croient nullement néceſſaire de leur en donner une, & les autres Philoſophes la leur accordent, parcequ'ils croient que ſans cela on ne ſauroit nullement expliquer leurs opérations. C'eſt ainſi que les Philoſophes modernes, après qu'une plus grande connoiſſance de la phyſique leur a montré que les ſeules loix du mouvement ſuffiſent pour faire monter la ſeve dans les plantes, & pour achever l'ouvrage de la végétation, ont abandonné l'opinion des Péripatéticiens ſur l'ame végétative.

C'eſt lá la raiſon de cette extravagante opinion de Képler qui nous eſt inſinuée par Leibnitz, qui remarque que la géométrie interne, & la connoiſſance des loix du mouvement, n'étoient pas encore parvenues dans le tems de cet Aſtronome, à ce haut degré de perfection, où elles ont

été

été portées de nos jours. *Act. Erud. Lipſ. anno* 1689.

(3) Sur les différentes ſignifications de ces mots : *anima*, *mens*, *animus*, on n'a qu'à voir Servius, Nonnius, Lactance, &c.

(4) L'Epicurien Vellejus dans Cicéron ſemble véritablement attribuer à Pythagore l'opinion que Dieu même, ou l'entendement étoit répandu & renfermé dans la matiere, par les difficultés qu'il lui oppoſe & par les conſéquences qu'il en tire, par éxemple que Dieu ſeroit ſujet à la diviſion, & aux changemens qui arrivent dans les corps ; mais pour connoître au vrai l'opinion de quelque Auteur, il ne faut pas s'en rapporter à l'expoſé de ſes parties adverſes. La coutûme de défigurer la doctrine de ſes adverſaires pour la rendre odieuſe, & pour la combattre avec avantage, n'a pas commencé de nos jours. Cic. *L.* 1. *de nat. Deo.*

(5) Parmi toutes les autres abſurdités qui ſe trouvent dans ce Syſthême, une des principales eſt celle de faire dépendre l'action de la Divinité d'un inſtrument, ce qui déroge manifeſtement à ſa toute-puiſſance, & à ſa per-

fection. Auſſi on eſt obligé de la reſtreindre ſelon la capacité diverſe des différens corps à recevoir une quantité plus ou moins grande de feu éthérée, d'où il s'en ſuit que Dieu ne pourroit pas exercer également ſon empire ſur toutes les parties de l'univers.

Bayle ne ſe contente point de dire que ce ſyſthême eſt abſurde; il ajoute qu'il eſt plus abſurde encore que celui des athomes de Democrite, & d'Epicure; mais nous n'avons garde de ſouſcrire à ce ſentiment. Abſurdité pour abſurdité, il vaut encore mieux un ſyſthême qui laiſſe quelque place à la Divinité, qu'un autre qui l'exclut; mais Bayle avoit ſes raiſons pour en juger autrement. Aiant dit peu avant que tous les Philoſophes avoient embraſſé l'un, ou l'autre de ces deux ſyſthêmes, il vouloit inſinuer que tous les Philoſophes avoient embraſſé l'athèiſme, ou un ſyſthême encore pire.

---

CHA-



# CHAPITRE XI.

## *Mysteres des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs. &c.*

Puisque les partisans de l'Athèisme se trouvent hors d'état de tenir la campagne, ils vont l'enfermer dans les Mysteres, comme dans une place de sûreté.

Ces mysteres n'étoient rien autre chose que des assemblées secretes, usitées sur tout chez les Egyptiens, & adoptées ensuite par d'autres nations, aux quelles très peu de gens étoient admis, sous le serment du secret, où l'on enseignoit une doctrine particuliere, cachée au reste du peuple, & qui étoit, dit-on, l'Athèisme; sur quoi il y a d'abord deux remarques à faire. (i)

1°. Il faut dire que l'Athèiſme fut bien déteſté, puisque il n'oſoit pas paroître au grand jour, & il étoit obligé de s'envelopper dans les ténèbres. Cela montre déjà quelle étoit l'opinion du genre humain. 2°. Si la doctrine que l'on enſeignoit dans les myſteres étoit une doctrine ſecrete, comment peut-on ſavoir, que cette doctrine contenoit l'Athèiſme? Ceux qui y étoient initiés prêtoient le ſerment de ne la pas révéler: tout ce que l'on en peut dire n'eſt donc que conjecture. Si quelqu'un entre eux a oſé la publier contre la foi du ſerment, il à été un parjure, & les parjures ne meritent point de foi. Ajoutez que ce même ſerment que l'on faiſoit prêter à ceux, qui vouloient être initiés aux myſteres, s'il n'eſt point une démonſtration, eſt du moins un fort préjugé que la doctrine qu'on y enſeignoit ne contenoit point l'Athèiſme. Appeller Dieu à temoin, pendant que l'on croit

qu'il

qu'il n'y a point de Dieu, & se croire obligé par la Religion du serment, ce seroit quelque chose de bien singulier.

Mais en accordant que l'on ait pû savoir de quelque façon que ce soit quelle étoit la doctrine enseignée dans les mysteres; les témoignages de ceux qui ont prétendu nous l'apprendre, comme Chéremon dans Eusebe, Manéthon, Ecatée dans Diogene Laerce, Porphyre, Diodore de Sicile &c. sont si obscurs, qu'on n'y voit goutte. Aussi de savāns Critiques se sont donné des peines infinies pour les expliquer, sans pouvoir y réussir. (2)

La doctrine contenue dans les mysteres n'étoit certainement pas la doctrine superstitieuse, reçue par le commun du peuple, touchant la multiplicité, l'origine, les aventures des faux Dieux du Paganisme, que les Sages regardoient, comme des fables. Si cette doctrine eût été celle que l'on enseignoit dans les mysteres, il n'y au-

roit eû aucune raiſon de la cacher au peuple : ainſi à quoi bon le ſecret? Si on leur donnoit le nom de myſteres de Cérès, de Proſerpine, de Cybèle, de Vulcain, de Bacchus &c. ce n'étoit que pour ôter au peuple le ſoupçon, qu'il s'y paſſoit rien au deſavantage de ſes Dieux.

Cette doctrine n'étoit pas non plus la doctrine philoſophique, c'eſt-à-dire celle des différentes ſectes des Philoſophes, ſur la nature de la Divinité. Chacune de ces ſectes avoit eû ſon origine de quelque Philoſophe particulier, & avoit une doctrine qui lui étoit propre, différente de celle des autres: auſſi ces Philoſophes ne faiſoient que diſputer, & ſe contredire les uns les autres. La doctrine enſeignée dans les myſteres datoit avant toute ſecte particuliere, & étoit uniforme, & commune a tous : ainſi il ne reſte qu'à dire que cette doctrine étoit la doctrine Théologique, ou religieuſe fondée ſur

la

la tradition. Or il y a bien eû dans tous les tems une tradition constante de l'éxistence de Dieu, mais l'on ne trouve pas qu'il y ait jamais eû une tradition d'Athèisme.

L'auteur du Dictionnaire Philosophique nous dit que la croyance d'un seul Dieu souverain étoit le principal dogme qu'on y enseignoit, & *il faut avouer*, ajoute-t'-il, *que les prieres & les hymnes qui nous sont restés de ces mysteres sont ce que le Paganisme a de plus pieux, de plus admirable.* (3)

C'est apparemment dans ces mysteres que les anciens Philosophes ont puisé ces belles sentences, que l'on trouve dans leurs livres sur la nature, & sur les attributs de la Divinité : nouvelle raison pour croire que la doctrine que l'on y enseignoit, étoit bien éloignée de l'Athèisme. On sait par l'histoire, que les plus célébres parmi ces Philosophes, comme Pythagore, Thales, Platon, Democrite &c se sont fait

initier aux myfteres, & font allé confulter les Prêtres Egyptiens. (4)

Il y a d'autant plus de raifon de croire que ces Philofophes ont puifé dans les myfteres ces beaux fentimens, qu'ils ont étalé fur la nature de la Divinité, que ces fentimens ne découlent nullement de leurs fyfthêmes particuliers, avec les quels ils ne s'accordent pas toujours: il y a même fouvent entre les uns, & les autres une contradiction la plus choquante. Ces fentimens avoient donc une autre fource, & cette fource ne peut être que la tradition, qui étoit la doctrine enfeignée dans les myfteres. Auffi tous ces Philofophes s'accordoient parfaitement dans ces fentimens, pendant qu'ils étoient perpétuellement en difcorde les uns avec les autres dans leurs fyfthêmes particuliers: autre marque que ces fentimens ne tenoient point à ces derniers.

Si l'on vouloit mettre en doute que ces Philoſophes aient puiſé dans les myſteres ces beaux ſentimens ſur la Divinité, dont on vient de parler, on n'en tireroit pas moins la même conſéquence, en faveur de la doctrine contenue dans les myſteres. Quelle qu'ait été la ſource de ces ſentimens, il deméure toujours vrai que ces Philoſophes les ont eû. Or ces Philoſophes ne ceſſoient de parler avec la plus grande admiration des Prêtres Egyptiens qu'ils avoient frequentés, & de faire l'éloge de la doctrine qu'ils enſeignoient dans les myſteres. Comment des gens qui avoient de ſi beaux ſentimens ſur la Divinité, auroient-ils pû admirer à un ſi haut point les Prêtres Egyptiens, & louer la doctrine enſeignée dans les myſteres, ſi ces Prêtres euſſent été des Athées, & que leur doctrine eût contenû l'Athèïſme.

Il eſt vrai que Cotta dans Cicéron nous dit en parlant des myſte-

res des Cérès Eleuſine, qu' ils ſappoient les fondemens de toute Religion, & que l'on y traitoit bien plus de la nature des choſes, que de la nature des Dieux; mais comment ce Cotta avoit-il pû le ſavoir? Ce qu'il nous en dit n'eſt que conjecture, & l'on peut ſe diſpenſer de le croire, jusqu'à ce qu'il ne l'appuye par de bonnes raiſons. Auſſi ce n'eſt là qu'une de ces propoſitions, qu'un des diſputans avance dans la diſpute, & que l'autre nie. Cicéron qui la rapporte ne l'approuve point: au contraire il dit que l'on doit attribuer à ces myſteres la connoiſſance de la vertu, l'origine des Loix, & la formation des mœurs. (6)

Auſſi on pourroit dire que ces myſteres, au tems de Cotta, étoient déjà corrompus dans la doctrine, comme ils l'avoient été, dans les mœurs. Des Philoſophes, dont pluſieurs occupoient les premieres places dans la République, s'y étant introduits, en

avoient

avoient ôté la direction aux Prêtres par leur crédit, & avoient commencé à y dominer: ainsi peu à peu ils y ont introduit leurs systhêmes particuliers, en les substituant à la place de la tradition, & on fait de ces écoles de Religion, des écoles de Philosophie, & d'impieté. C'est ce que les Philosophes d'aujour d'hui voudroient faire dans la Religion, en substituant leurs prétendues démonstrations, leurs théories, leurs calculs, à la sainte Ecriture, & aux décisions des Peres, & de l'Eglise. & il ne tient pas à eux qu'ils n'y réussissent.

---

# NOTES.

(1) Outre les Myſteres de Proſerpine, & de Cérès Eleuſine chez les Athéniens, & adoptés enſuite par les Romains, les plus célébres qu'on trouve dans l'hiſtoire ſont ceux de Bacchus, & de la mere des Dieux dans la Trhace, d'Atys, & de Cybèle dans la Phrygie, de Vénus & d'Adonis dans la Phénicie, & dans l'isle de Cypre, de Diane dans la Scythie, des Dieux Cabires dans la Samotrhace, de Jupiter dans l'isle de Créte, & dans la Béotie, de Vulcain dans l'isle de Lemnos. &c. Or tous ces myſteres tiroient leur origine de ceux d'Iſis chez les Egyptiens, comme nous l'apprenons par Diodore de Sicile & par Herodote, & nous le montre aſſez la conformité qu'ils avoient avec eux. C'eſt ſur cette conformité, que perſonne n'oſoit leur diſputer, que les Egyptiens fondoient leur prétention vraie, ou fauſſe, que les Athéniens étoient une de leurs colonies. Les Crétois fondés ſur la même conformité étendoient cette

te

te même prétention à l'égard de prèsque tous les autres peuples: ainſi ce que l'on dit de quelqu'un de ces myſteres en particulier, convient également à tous les autres. Celui qui voudroit en avoir une explication plus ample & plus détaillée, n'a qu'à conſulter Meurſius, Warburthon, Silhuet, Lafiteau *Mœurs des. Sauvag.* Bougainville, Batteux *Mem. de l' Accad. R. des inſcript. &c.*

(2) V. Jacq. Baſnage *Hiſt. des Juifs* c. 17. & 18. Wits *de Egyptiacis.* Bruker *Hiſt. critic. Philoſoph. tom.* 1. *L.* 2. Agatopiſte Cromatien *tom.* 1. *c.* 13. Radolphe Cudworth *Syſth. intellect. c.* 4. *&c.*

Après que des ſavans de cet ordre, conſommés dans la critique, & dans la lecture des anciens, fournis d'une érudition immenſe, & d'un diſcernement exquis, n'ont pû convenir du ſens des témoignages en queſtion, il ſied bien à un petit auteur qui n'en a ni l'étude, ni les talens, de venir nous dire, d'un ton d'aſſurance, que la doctrine enſeigné dans les myſteres étoit l'Athèiſme.

Si Euſebe appuyé ſur un paſſage mal compris de Chéremon nous dit que la doctrine ſecrete des Egyptiens contenoit

l'A-

l'Athèiſme, on peut recuſer ſon jugement, ainſi que l'ont fait bien des ſavans, comme étant contraire à ce qui nous eſt appris par Plutarque, Jamblyque, Apulejus, qui ont pû le ſavoir mieux que lui. Plutarque avoit fait les recherches les plus exactes ſur la doctrine des Egyptiens, Jamblyque avoit été chef de l'Ecole d'Aléxandrie, & Apulejus étoit du nombre des initiés.

Mais il n'eſt point du tout néceſſaire de donner le démenti à Euſebe. Cet auteur en nommant athées ceux qui ſuivoient la doctrine enſeignée dans les myſteres, ne prend ce mot que dans le ſens de l'Apôtre, dont on a parlé dans le Chapitre 2. c'eſt-à-dire qu'il entend par ce nom les idolatres, & tous les Payens en général. Son texte même nous oblige de lui donner cette explication, car il en conclut l'Athèiſme de ce qu'ils adoroient les aſtres. Ils les croioient donc des Dieux: donc ils n'étoint point Athées à la rigueur du terme. *Euſeb. Praeparat. Evang. L.* 3. Plutarc, *de Is. & Oſir.* Jamblic. *de Aegpytiacis*, Apul. *Aſin. Aur. L.* II.

(3) Volt. *Diction. Philosoph. Art. Christianisme.*

(4) Diod. de Sic. *Bibliot. L.* 1. & 2. Jamblique *De myst.* Lact. *Divin. Instit. L.* 4. Diog. Laerce. &c.

(5) Plut. *de Is. & Osir.* Diod. de Sic.

(6) Cic. *L.* 3. *de nat. Deo,* Id. *Act. V. in Verrem.*



CHA-



# CHAPITRE X.

## *Gymnosophistes des Indes, Lettrés Chinois.*



Il faut bien vouloir à toute force trouver l'Athèisme par tout, pour le trouver dans les Gymnosophistes, ou les anciens Philosophes des Indes. Le lecteur pourra en juger d'après le portrait, que les auteurs nous ont fait de ces Philosophes.

D'abord, ils avoient, dit Strabon, une si grande réputation de sagesse, que les Grecs, même après avoir entendu leurs Philosophes, & ces derniers eux mêmes, alloient les consulter, comme entre autres a fait Plotin, quoiqu'un des plus grands admirateurs de Platon. Bardesane, qui avoit été chez eux & par conséquence témoin

ocu-

oculaire de ce qu'il écrit, nous les peint dans Eusebe comme des hommes, qui menoient une vie la plus austere, ensevelis dans des cavernes, endurant la faim, la chaleur, le froid, la nudité. Des Athées de la sorte n'eussent-ils pas été des Athées bien singuliers ? On doute qu' aucun des modernes voulût jamais l'être à tel prix. (1)

Il y a plus; ces mêmes auteurs, qui en cela ont été suivis par bien d'autres, nous attestent expressément que ces Philosophes faisoient des prieres au Dieu suprême, qu'ils abhorroient le culte des idoles, qu'ils croioient que le monde étoit créé, & gouverné par Dieu. On trovue que dans leurs livres, ou du moins dans ceux, où l'on a eû le soin de receuillir leurs sentences, comme ceux de *Valuver*, le *Panjagam*, le *Vedam*, *l'Ezour-vedan* il est fait mention expresse de l'unité, & de la simplicité de l'être suprême. (2)

Après ces témoignages on ne voit pas ſur quoi peut être fondée l'opinion que les Gymnoſophiſtes étoient des Athées, ſi ce n'eſt ſur quelques morceaux obſcurs de leur doctrine, ou de celle de Budde, un des plus anciens parmi eux, dont ils ſe vantoient d'être les diſciples ; mais l'on doit raiſonner ſur ces morceaux de leur doctrine tout comme ſur ceux de la doctrine des Philoſophes Grecs, dont on a parlé dans le Chapitre VI. Il en réſulteroit tout au plus qu'ils donnoient dans le ſyſthême de l'ame du monde, ou dans le ſyſthême émanatif, mais nullement qu'ils étoient des Athées. (3)

Pour paſſer maintenant à la Chine, ſi l'on veut s'en tenir aux relations du Pere Lombardi Miſſionnaire Jeſuite, & du Pere Antoine de Sainte Marie, Miſſionnaire de l'ordre de Saint François, il paroit y avoir quelque difficulté de laver les Lettrès de ce pays de la tache d'A-

d'Athéiſme, dont ils ont été accuſés par Bayle, par Toland &c. mais il eſt d'abord à remarquer qu'il ne faut pas confondre les Lettrés de la Chine des ſiècles plus reculés, avec ceux des ſiècles plus bas, ou avec les modernes. Cette remarque eſt de Leibnitz. (4)

Or ce que ces deux Miſſionnaires nous diſent de l'Athèiſme des Lettrés Chinois, n'eſt appuyé que ſur ce qui ſe trouve dans leurs livres, connus ſous les noms de *Chau-cu*, *Chimci*, *Chu-cu*, *Taciven* qui ne datent pas plus loin que du douzieme ſiècle: ainſi ils ne prouvent rien pour l'Athèiſme des anciens.

Ces Lettrés anciens ont été ſi loin de l'Athèiſme qu'il n'y a prèsque point d'attribut de la Divinité, que l'on ne trouve marqué expreſſément dans leurs *King*, qui étoient leurs livres claſſiques, comme nous l'aſſure le Pére de Premaré. Le Pere Parrennin autre ſavant

Miſſionnaire nous dit que la doctrine de ces livres eſt *tout-à-fait oppoſée & contraire à cette idée* de l'Athèiſme des Chinois : les auteurs Anglois de l'hiſtoire générale des Voyages nous aſſurent la même choſe. Auſſi nous avons bien d'autres ſavans, qui affirment, que les Lettrés de la Chine ont eû, pendant 2000. ans, la doctrine la plus ſaine ſur la Divinité. (5)

Ce que le Pere Lombardi ajoute du témoignage de quelques Mandarins qu'il a conſulté, & qui lui ont aſſuré que l'Athèiſme avoit été en tout tems la doctrine des Lettrés de leur nation, n'eſt pas d'un ſi grand poids, qu'on ne puiſſe le recuſer. Ces Mandarins étoient apparemment des Athées, tels que ceux qui ſe trouvent parmi nous, qui ont voulu lui en impoſer, en lui faiſant accroire que tous les Sages qui les avoient précédé avoient eû les mêmes ſentimens, pour les accréditer.

Les

Les Athées d'Europe en font autant, & tout notre livre en eſt une preuve.

Toute la queſtion ne roule donc que ſur les Lettrés modernes, dont l'Athéiſme n'eſt pas mieux prouvé par ce Miſſionnaire, que celui des anciens. Sans qu'il ſoit néceſſaire de mettre en doute la ſincerité de cet écrivain, il paroit qu'une connoiſſance moins parfaite de la langue Chinoiſe, & la mauvaiſe foi des Mandarins, qui ont voulu lui en impoſer ſur l'univerſalité, ainſi bien que ſur l'ancienneté de leur doctrine, ont pû l'induire aiſement en erreur. Auſſi ſa méthode de rapporter toutes les expreſſions, qu'il trouvoit dans des livres Chinois à celles de l'Ecole Péripatéticienne, & de juger d'après les principes d'Ariſtote des ſentimens de gens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce Philoſophe, étoit, ſelon la remarque de Leibnitz, le moyen le plus ſur d'en manquer le ſens. (6)

En ſuppoſant même que l'expoſition, que le Pere Lombardi nous fait de la doctrine de ces Livres, ſoit véritable, on n'en ſeroit pas plus avancé, pour prouver qu'ils contiennent l'Athèiſme. On y attribue au *Lì*, ou au *principe*, l'intelligence, la ſageſſe, la providence, la vertu, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour en exclure jusqu'à l'ombre du Spinoſiſme : Leibnitz nous explique cette doctrine dans un ſens très ortodoxe, Bruker n'y voit tout au plus que le ſyſthême de l'ame du monde. (7)

A ce que le même Pere Lombardi a avancé que les Chinois n'ont point de mots, pour déſigner Diéu, ou aucun être ſpirituel, & intelligent, on peut oppoſer, d'après ce que nous apprend le Pere de Premaré, les mots *Tao*, *Tſée*, *Teou*, *Tou-yeou* qui ſignifient le premier moteur, l'être qui éxiſte par lui même, l'être par excellence, & le mot *Aloho* qui ſe trouve

dans

dans l'inſcription du *Chenſi*, qui ſignifie Dieu. Auſſi peut-on oppoſer l'Edit Imperial émané en 1700. où il eſt déclaré que par le mot *Tien* on entendoit le Seigneur du Ciel. Le même Pere Lombardi nous dit ailleurs que le mot *Ta-kie* par le quel les Chinois déſignent l'ame du monde convient également à l'ame de l'homme, d'où il s'en ſuit évidemment qu'il ſignifie quelque choſe d'intelligent. Il y a plus; le même Ecrivain nous apprend que les Lettrés Chinois par la conſidération de la beauté & de l'ordre de l'univers, ſont portés à croire, qu'il éxiſte des eſprits, ou des natures plus nobles que les corps. Or l'on ne voit pas de quel uſage leur auroient pû être, pour expliquer l'ordre & la beauté de l'univers, des eſprits dénués d'intelligence, ſubſtitués à la matiere. (8)

Mais ſi l'on ne peut prouver que les Lettrés modernes de la Chine ſoient

des Athées, on prouve bien au contraire qu'ils sont des Idolatres. Témoin les Temples que l'on voit dans les villes de Pekin & de Nan-Kin, où ils font publiquement des facrifices les plus pompeux à leur *Tién*: auſſi en font-ils d'autres aux planetes, à la terre, aux montagnes, aux fleuves &c. (9)

On ne ſauroit dire de ces Lettrés, ce que l'on a dit de Socrate, & de tant d'autres Philoſophes Grecs, qu'ils font ſemblant à l'extérieur de ſe conformer à la Religion du peuple, par crainte, & par Politique. On ſait que les Lettrés de la Chine font une profeſſion ouverte de ne pas ſuivre la Religion du peuple: ils la regardent même publiquement avec mépris, & ils déteſtent les Bonſes qui en ſont les Prêtres Le peuple à la Chine ſuit la Religion de *Foë* ou de *Laokium* qui eſt une Idolatrie plus groſſiere.

Auſſi, ces Lettrés, ſi l'on en excepte ceux, qui en ont impoſé au Pere

Lom-

Lombardi, ne veulent point du tout passer pour des Athées, & ce n'est qu'avec bien de la surprise, & de l'indignation qu'ils apprirent, qu'on les faisoit passer pour tels en Europe, en leur attribuant de n'adorer dans leur *Tien*, que le ciel matériel, ou une matiere brute & sans intelligence. Il seroit bien étrange qu'il arrivât à la Chine tout le contraire de ce qui arrive en Europe, où ceux, qui ne sont point Athées, veulent le paroitre.

Que l'on ajoute, comme pour conclusion de tout ce que l'on vient de dire, la réfléxion de Mairan, que quoique *l'athèisme soit le renversement de toute bonne Philosophie, il est certain néanmoins que pour en venir à un tel égarement d'esprit, d'une façon bien décidée, & avec autant de rafinement, que quelques auteurs leur* (les Chinois) *en attribuent, il faut une sorte de métaphysique qui ne paroit point du tout étre celle des Docteurs Chinois.* (10)

Il ne femble pas que la Métaphyfique ait dû avoir à la Chine un meilleur fort, que toutes les autres fciences, & les arts, qu'ils s'en faut bien que les Chinois aient porté fi loin, que l'on veut nous le faire accroire.

---

## NOTES.

(1) Strab. *Geog. L. 15.* Eufeb. *Praeparat. Evang. L. 6.*

(2) Parmi ces Ecrivains l'on compte l'auteur du livre qui a pour titre *de gentibus Indiæ & de Brachmanibus* attribué à Palladius, & celui du *Philofophumena* attribué à Origéne. Bruker toujours attentif à tout ce qui peut donner atteinte à l'autorité des Peres ne voit dans ce que nous difent ces auteurs, qu'une des fraudes pieufes des Chrétiens. Mais au lieu d'accufer les Peres d'impofture ne pourroit on pas dire pluftôt qu'ils fe font trompés? auffi même pour dire qu'ils fe font trompés, il faudroit apporter des preuves du contraire de ce

qu'ils

qu' ils ont avancé, & Bruker ne s' appuye que sur des conjectures.

Mais qu' ils se soient trompés, ou non dans le détail de la doctrine de ces Philosophes, en leur attribuant des sentimens trop sains sur la nature de la Divinité; l' autorité de ces Ecrivains n' en subsiste pas moins, dans ce qu' ils disent que ces Philosophes en reconnoissoient l' éxistence. Ainsi pourroit-on sans conséquence, accorder que dans la narration de quelques auteurs modernes, comme par éxemple dans celle de la Croze, il y ait quelque chose d' éxagéré. Nous ne prétendons point que les Gymnosophistes aient eû sur la Divinité des idées aussi pures que celles des Chrétiens; nous prétendons seulement, qu' ils n' étoient point des Athées. Bruk. *Histo. crit. tom.* 1. La Croze *Hist. du Christ. des Indes.* Stanley. *Hist. Philosoph. Lettres edif. tom.* 10. Mignot *Mem. sur les anciens Philosophes de l' Inde, tom.* 31. *de l' Acad. R. des inscript.* &c.

(3) Budde, un des plus anciens parmi les Philosophes des Indes, à qui les Indiens rendent prèsque les mêmes honneurs que les Chinoïs rendent à leur Chum-

Chum-fu-cu, ou à leur Confucius, voulut, dit-on, en mourant laisser á ses disciples un précis de sa doctrine, dont la substance étoit, qu' il n'y a qu' un seul principe de toutes choses, que ce principe est le *vuide* ou le *néant*, auquel tout se réduit, & après lequel il n'y a plus rien à esperer, sur quoi il arriva, après sa mort, ce qui arrive après celle de tout Chef de Secte, c' est-à-dire que ses disciples se séparerent en autant de sectes diverses, sans pouvoir jamais s' accorder. Or s' il n' est pas vrai comme Mignot le prétend, que ce Philosophe ait nommé son principe le *vuide* ou le *néant* pour se conformer à l' usage du vulgaire grossier, qui nomme *rien tout ce qui n' a point de parties grossieres, qui ne tombe point, ou qui ne peut pas tomber sous les sens*, ce Philosophe étoit certainement dans l' accès de la fiévre, & en délire.

(4) Bayle *Contin. des penséis &c.* §. 154. Tol. *Aidesidoem.* §. 24. Nicol. Lougob. *Monumenta nonnulla de Religione Sinesium.* le Gobien *Hist. de l' Edit. &c.* Trigault *de Christ. Expedit. L.* 1. Leibnitz *tom.* 2. *epist. ad div.*

(5)

(5) Premarè *Lett. Edif. tom.* 19. Parennin *ibid. tom.* 21. *Hist. gén. des voyages.* Couplet *Decl. Proœm. in sch. Sin.* Leibnitz *epist. ad Remond.* Kortholt *de Phil. Sin.* Reimann *Hist. Ath.* Bulfingerus *Phil. mor. Sin.* Hooke *Phil. Sin.* Du Halde *Descript. de la Chine tom.* 3. le Comte *Memoires &c.*

Nous ne dissimulerons point que la Sorbonne a condamné cette proposition du Pere le Comte: *Le peuple de la Chine a conservé près de 2000. ans la connoissance du véritable Dieu, & l'a honoré d'une maniere qui peut servir d'exemple, & d'instruction, même aux Chrétiens.* Cela est véritablement un peu fort: c'est vouloir mettre les lumieres naturelles de pair avec la Révélation. On est tombé à l'égard des Chinois dans deux extremités tout-à-fait opposées, tout comme à l'égard des Gymnosophistes, comme on vient de le voir dans la Note 2. & comme on l'à vû dans le Chapitre 6. à la note 6. à l'égard des Philosophes Grecs. Il y a des auteurs qui en font prèsque des Chrétiens, & d'autres en font des Athées. Il paroit que les uns & les autres ont également tort. Entre ceux qui ont sur tous les points des idées

fai-

ſaines de la Divinité, & ceux qui en ont des idées partie vraies partie fauſſes, ou qui en nient abſolument l'éxiſtence, il y a un milieu, & c'eſt dans ce milieu qu'il faut les placer.

Comme il eſt une extremité blamable d'attribuer aux Payens des idées tout-à-fait ortodoxes ſur la Divinité, il en eſt une autre d'en attribuer de trop ſubtiles, & trop rafinées à des peuples ſauvages. C'eſt ce qu'a fait le Baron de La-Hontan à l'égard des peuples du Canadà, dans ſa narration d'une diſpute qu'il nous raconte avoir eû avec un de ces ſauvages, nommé *Adarion*.

*Adarion* dans ce dialogue ſemble ſurpaſſer tout ce que tous les Philoſophes, ſoit Grecs, ſoit romains, on dit de plus ſublime ſur la Divinité: il parle même, comme s'il étoit pleinement inſtruit: de la Religion, des Loix, des coutûmes des Chrétiens.

Le Baron de La-Hontan, ou quelque ſoit l'auteur de ce livre, décele dans cela même l'impoſture de ſa narration, comme dans tout le cours du Dialogue nous décele la fin, qu'il a eû, en le publiant, qui étoit d'inſinuer, ſous le nom du prétendû *Adarion*, ſes propres

ſen-

ſentimens contre la Religion Chrétienne. D'un coté à fin qui Adarion demeure toujours victorieux dans les objections qu'il fait contre le Chriſtianiſme, contre toute vraiſemblance il prête à un Sauvage toutes les lumieres, & toutes les connoiſſances poſſibles, pendant que d'autre côté en lui répondant il trahit manifeſtement la cauſe de la Religion, par la foibleſſe de ſes réponſes. *Dialogue de M. le Baron de la Hontan, & d'un Sauvage, dans l'Amerique, contenant une deſcription exacte de mœurs & des coutumes de ces peuples Sauvages.*

On a fait cette remarque à fin que le Lecteur apprenne à ſe défier de tous ces faiſeurs de dialogues, où l'on met des Chrétiens aux priſes avec des Sauvages, des Caloyers, des Chinois, des Manichéens, aux quels on donne tout l'eſprit, que l'on ôte à leurs Antagoniſtes, dont on ne fait que des ſots. Lors que l'on choiſit ainſi ſes perſonnages, on ne peut pas manquer d'avoir raiſon.

(6) Richard Simon ſemble rejetter le témoignage de ceux qui ont accuſé les Chinois d'Athèiſme pour une autre

rai-

raison. *Le parfait Athèisme*, dit-il, *que ces Peres* (les Jesuites) *attribuent à la secte des Lettrés, sur lequel ils se fondent principalement pour soutenir que leur Religion n'est que civile, cet Athèisme, dis-je, se détruit entierement de lui même &c.* Si ce Critique eût observé que d'autres écrivains, qui n'avoient pas le même intérêt, qu'il suppose au Pere Lombardi & à tous ses Confreres, de faire passer les rites Chinois pour des rites puremenr civils, qui avoient même en cela un intérêt tout-à-fait contraire, comme le Pere Antoine de Sainte Marie de l'ordre de S. François, ont été cependant de même avis avec le Pere Lombardi, tout comme parmi ceux de ses confreres, qui s'accordoient avec lui sur les rites en question, (car tous n'étoient pas du même sentiment) il y en a, qui ont soutenu que ces Lettrés n'étoient point Athées, ce Critique, dis-je, auroit trouvé que son soupçon étoit mal fondé, & injurieux à la mémoire de personnages respectables, qui n'étoient pas allés à la Chine pour mentir. Leibnitz, Kortholt, Bruker même, ont montré avoir bien tout autre opinton de la probité reconnue de ce Missionnaire.

(7)

(7) Bruk. *Hist. Crit. Phil. tom.* 4. Kortholt. *Dissert. Proem. in epist. Leibn. ad div.*

On pourroit dire peut-être encore mieux, avec Apatopiste Cromatien, que sur le témoignage de ces Livres on ne sauroit affirmer rien du tout, du moins sur ce qui concerne les systhêmes divers de la Philosophie Chinoise. Cette assertion se fonde sur tout sur la difficulté extrême de bien comprendre la langue Chinoise, qui expose tous ceux qui entreprennent d'expliquer les livres Chinois, à faire à chaque pas des bévûes les plus grossieres On sait après cela les accidens arrivés à ces livres, qui nous donnent un grand motif de croire, qu'ils ont été alterés & corrompus.

Nous savons par l'histoire, que l'Empereur Xi-Hoang-ti, qui a vecu plus de 200. ans avant Jesus Christ, sous le prétexte que les lettres ne faisoient que nourrir les disputes, & l'oisiveté, mais réellement à fin d'éffaçer le souvenir des Rois ses prédécesseurs, & pour qu'il ne fût parlé que de lui seul, ordonna sous peine de la vie qu'on brulât tous les livres, excepté ceux qui traitoient de la medicine, & de l'agriculture. Cet édit

O fut

fut executé avec la plus grande rigueur, & il y eut à cette occasion quantité de Chinois enterrés vifs, ou accablés sous des monceaux de pierres, pour y avoir contrevenû. Ce n'est qu'environ 60. ans après la mort de cet Empereur, qu'on a commencé à receuillir ce que la memoire, ou la tradition de bouche avoit pû conserver de ce qui étoit consigné dans ces livres, pour les rétablir, & on en à tiré quelques exemplaires gatés par le tems, & par l'humidité des lieux souterrains, où on les avoit caché.

On a dit *du moins sur ce qui concerne les systhêmes divers de la Philosophie Chinoise*, car pour ce qui concerne la croyance en général de la Divinité, l'alteration arrivée dans ces livres ne peut pas avoir été si grande, qu'on n'en pût comprendre le sujet, & en tirer du moins quelques sentences entieres, ce qui suffit, pour pouvoir juger de la croyance qu'ils contenoient. Aussi ce que l'on y a suppléé, touchant les opinions, & les cérémonies religieuses, étant tiré de ce, que l'on avoit continué de croire, & de pratiquer par tradition, ne peut pas les avoir altéré substantiellement, & dans le fond. Mais c'est autre cho-

ſe quand il s'agit de ſyſthêmes, dont toutes les parties ſont liées enſemble, & tiennent l'une à l autre, de façon que ſi l'on en manque une, on manque tout le ſyſthême, & où les expreſſions mêmes ſont de la derniere conſéquence; à plus forte raiſon, quand il s'agit d'époques, & de calculs, qui ne ſe ſuppléent point aiſement de mémoire. Voilà ce que ſont ces livres ſi vantés par quelques Ecrivains modernes, ſur les quels on fonde la ſi prodigieuſe antiquité des Chinois; pour combatte la narration de Moïſe, & que l'on oſe oppoſer à l'Ecriture.

Confucius, ou *Chumfu cu* le plus ancien des Philoſpphes Chinois, natif de la province de Kan-ton a vecû 600. ans avant Jeſus Chriſt. Entre les parties diverſes de la Philoſophie, celle qu' il a cultivé particulierement, & dans la quelle il a excellé, c' eſt la morale. Les Chinois le regardent comme celui qui leur a donné des Loix, & enſeigné les arts, & rendent encore ajourd'hui à ſa memoire des honneurs tout particuliers, qui ont donné occaſion de nos jours à une grande controverſe. Il eſt arrivé à l'égard de ſa doctrine ſur la Divinité,

dont il ne reſte plus que des lambeaux, rapportès par différens auteurs, ce qui eſt arrivé à celle des anciens Philoſophes Grecs. Ceux qui l' ont accuſé d' Athèiſme lui on fait la même injuſtice qui a été faite à ces derniers. Leibnitz & Kortholt ſoutiennent qu' il a eû des ſentimens très juſtes ſur la Divinité, Couplet lui attribue même la connoiſſance de quelqu' un de nos myſteres, en quoi il a donné dans l' une des deux extremités, dont on a parlé ci devant dans la note 5. Le même Couplet nous apprend, que ce Philoſophe avant de prendre ſa nourriture adoroit le ciel, & qu' il recommandoit ſouvent dans ſes livres de le reſpecter, & de le craindre. Ceux qui pour en faire un Athée, prétendent qu' on doit l' entendre du ciel matériel, ne s' appercoivent pas que d' un Philoſophe ils en font le plus ſtupide, & le plus ſot de tous les hommes. Jamais aucun Idolatre, même parmi les Sauvages, n' a rendu un culte religieux à une matiere brute, & ſans intelligence. Si l' on a adoré des êtres matériels, c' eſt parce qu' on les croioit animés par des Divinités.

Un des plus grands ſectateurs de ce Philoſophe a été *Mëm - tſu* qui tenoit ſa doctrine de *Tſem - tſu* qui l'avoit recue de *Chum - ſucu* même. Or ſi l'on doit juger de la doctrine du maître par celle de ſes diſciples, il eſt hors de doute que Confucius a non ſeulement crû l'éxiſtence de Dieu, mais qu'il a penſé très bien ſur la nature Divine, puisque ce qu'en a écrit *Mem - tſu* vaut beaucoup mieux, que ce qu'en ont écrit pluſieurs des anciens Philoſophes de la Grece.

(8) *Expoſit. facti de Sin controv.* Prem. *Lett. Edif tom.* 19. *Lettre de. M. Marin. l'Abbé &c. au Pape ſur le certificat de l'Emper. de la Chin. &c.* Le Gob. *Hiſt. de l'Edit de l'Emper. de la Chine,* Hooke *Relig. nat. tom.* I.

Renaudot prètend que le mot *Aloho.* qui ſe trouve dans l'inſcription du Kenſi, que nous avons apporté pour preuve que les Chinois avoient des mots pour déſigner la Divinité, prouve tout le contraire, parce que, dit - il, ce mot eſt Syrien, & non pas Chinois. Cet auteur croit donc impoſſible que deux nations aient le même mot pour déſigner la même choſe, ſans que l'une l'ait emprunté de l'autre. Pourquoi ces

deux nations ne pourroient elles point le tenir toutes les deux de leurs ancêtres qui le tenoient d'un ancêtre commun, duquel toutes les deux sont issûes?

L'autre argument apportè par le même auteur, pour prouver que le mot *Tien* ne signifie que le ciel matériel, & que par conséquent les Chinois sont des Athées, tiré du precepte Apostolique, où ils est ordonné que pour désigner Dieu, l'on doive se servir du mot *Tien-tchu*, qui signifie *Seigneur du ciel*, & non pas du mot *Tien*, est encore plus pitoyable. *Cette question, dit il* (de l'Athèisme des Chinois) *a été agitée de nos jours & décidée*. On ne voit pas quelle liaison il peut y avoir entre la defense, du mot *Tien*, & l'Athèisme des Chinois. La seule signification équivoque de ce mot étoit dans les circonstances, une raison tres forte de le condamner, comme pouvant contenir l'idolatrie. Or l'idolatrie n'est pas la même chose que l'Athèisme. Renaud. *Anciennes rélations des Indes, & de la Chine de deux Voyageurs Mahometans traduites de l'Arabe*.

(9) Semedum *Relaz. della grande Monarchia della China*, Maffei *Hist Indic.* Le Comte *Nouv. Mem.* P. a Leonissa

*Resp.*

*Resp. ad Quesita S. Congr. &c.* Du Halde *Descript. de la Chine. Hist. gén. des voyages tom. 23. &c.*

Pendant que Bayle & Toland soutiennent que les Lettrés de la Chine sont des Athées, Voltaire en fait des Déistes. *C'est a la Chine*, dit-il, *que la mine de ce métal précieux* ( le Déisme ) *se montre à découvert.* Si ce que nous dit ce dernier est vrai c'en est fait de l'opinion des deux premiers; mais nous n'avons garde de nous servir de son autorité pour les refuter, puisqu'eux & lui ont tous également tort. Les Lettrés Chinois ne sont ni Athées, ni Déistes: ils sont Idolatres, & jusqu'á ce qu'on détruise toute l'autorité de l'histoire, nous nous en tiendrons à ce qui nous est prouvé par le fait.

(10) Volt. *Mélang. c.* 11. Dourtous de Mairan *Lett. au P. Parrenn. dans les Lett. Edif. tom.* 21.





# CHAPITRE XI.

## *Athées Particuliers.*

Nous avons parlé jusqu'ici du prétendu Athèiſme des anciens, ſur tout de celui des chefs des ſectes Philoſophiques : il faut maintenant dire un mot de celui de tant de particuliers parmi les modernes, qui en ont été accuſés par quelques Ecrivains, pour qu'il ne reſte rien ſur cette matiere à deſirer au Lecteur.

Si l'on en croit ce qu'en ont écrit certains auteurs, & ſi l'on écoute leurs plaintes, & leur déclamations, le nombre des Athées eſt ſi grand, que le monde en eſt rempli : *mais ſoyez ſurs*, nous dit Bayle même, *qu'ils* (ces auteurs) *groſſiſent les objets.* Auſſi de tous ceux, dont ces Ecrivains nous ont don-

donné le catalogue, il n'y en a pas un, dont l'Athèïſme ſoit bien prouvé, ſi l'on en excepte Spinoſa, Collins, Toland, & quelque autre, ſur l'Athèïſme des quels l'on verra le jugement que l'ont doit porter, dans le Chapitre ſuivant. (1)

Pour faire tout ces perſonnages coupables d'Athèïſme on s'eſt ſervi de la même voye des conſéquences tirées de quelques uns de leurs principes, que l'on a employé contre les anciens: auſſi pluſieurs de ces principes ont étés altérés, ou mal compris. (2)

Il y a plus; parmi tous ces perſonnages accuſés d'Athèïſme il y en a qui ont donné des témoignages les plus éclatans de leur créance en Dieu, ſoit dans leurs écrits, ſoit dans leurs actions. Prétendre qu'ils en on menti, c'eſt donner une réponſe calomnieuſe, injuſte, & au même tems la plus foible, contre laquelle nos prétendûs Philoſophes ne ceſſent de ſe récrier, lors-

que l'on s'en ſert contre eux quand ils diſent de croire, & des reſpecter la Religion. (3)

Des conſéquences tirées de quelque propos échappés a quelques uns de ces perſonnages, dans la chaleur de la diſpute, ou dans la debauche, & dans l'enjouement, ſont une preuve encore plus équivoque de leur Athèiſme. Combien de choſes n'avance-t-on pas dans ces occaſions, contre ſon propre ſentiment, pour ne pas demeurer court, ou pour prêter à rire, que l'on ne diroit point de ſang froid, & que l'on déſavoue après? (4)

Les conſéquences que l'on tire de la conduite de quelques autres ſont une voye de juger de leurs ſentimens, encore plus ſujette à erreur. La conduite des hommes eſt ſouvent en contradiction avec leurs principes, & par conſéquent l'on ne doit point juger de leurs maximes, par leurs mœurs. C'eſt Bayle même, qui nous en avertit.

Un

Un zéle outré, pour ne pas dire le fanatiſme, a eû auſſi beaucoup de part à ces accuſations d'Athèiſme, qui ont été fort à la mode dans le XVII. Siècle. Temoin Buddé, Merſenne, Hardouin, qui voioient des Athées par tout. Le P. Merſenne en comptoit jusqu'a 50000. à Paris, ſouvent douze daus une maiſon: le Pere Hardouin voioit l'Athéiſme jusque dans les ouvrages des SS. Peres, qu'il ne croioit pas pour cela en avoir été les véritables auteurs. (5)

Le peu d'éxactitude dans le langage y a beaucoup contribué de même. On prenoit le mot *Athée* non pas dans ſon ſens précis; mais l'on s'en ſervoit, pour déſigner tout mécréant en général. Auſſi ce que l'on rapporte en preuve de l'Athèiſme de quelques uns de ces perſonnages, qui en ont été accuſés, ne prouve rien autre choſe, ſi ce n'eſt qu'ils étoient de mauvais Chrétiens, & des impies. (6)

La

La prévention, & l' esprit de parti ont été une autre ſource de ces accuſations. L' entêtement en faveur de certaines opinions eſt arrivé quelquefois jusqu' au point de vouloir les rendre ſacrées en les couvrant ſous le manteau de la Religion, que l' on feignoit de croire, ou que l' on croioit véritablement, y être intereſſée. S' élevoit-il quelque opinion nouvelle, on ſonnoit d' abord le tocſin, & l' on crioit à l' Athèiſme.

Il y a eû un tems, dans lequel on a accuſé d' Athèiſme tous ceux qui embraſſoient la doctrine d' Ariſtôte, miſe en vogue par les Grecs refugiés en Italie ſous la protection des Medicis, après la ruine de l' empire de Conſtantinople, & il y en a eû un autre, dans le quel on en a accuſé tous ceux qui oſoient la contredire, pour ſuivre les opinions de Deſcartes. Le même Deſcartes, Newthon, & bien d' au-

tres

tres Philoſophes n'ont pas été épargnés.

Des querelles perſonnelles, l'acharnement, la haine, s'en ſont auſſi mêlé pluſieurs fois. C'eſt la haine que l'on portoit à la maiſon de Medicis, qui, de l'aveu même de Bayle, expoſa Ange Politien, qui avoit un très grand attachement pour cette maiſon, à ces columnies infâmes, que l'on débita ſur l'article de ſa croyance, & ſur celui de ſes mœurs, auſſi bien que ſur la cauſe, & ſur les circonſtances de ſa mort. (7)

Cette haine, & cet acharnement a éclaté ſur tout dans quelques Auteurs Proteſtants contre l'Egliſe Catholique, jusqu'à accuſer d'Athèiſme tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable dans la Cour de Rome. Ils ont ſignalé leur haine ſur tout contre le Pape Leon X. qui condamna Luther. (8)

On ne doute point que les Proteſtans modernes plus équitables & plus mo-

moderés, que lors de la fermentation des esprits, & de la chaleur des disputes, ne désapprouvent l'emportement de ceux de leurs confreres, qui les ont précédé, comme nous désapprouvons tous ceux, parmi les Catholiques, qui auroient débité contre eux de semblables calomnies. (9)

On peut ajouter à tout ce que l'on vient de dire l'intérêt qu'ont les incrédules que l'on croie que tout ce qu'il y a de gens d'esprit & de sauvans ne tiennent pas beaucoup à la Religion, pour la rendre méprisable, & pour se donner de la considération. C'est ce qui porte tant de petits écrivains modernes à accuser d'Athèisme des hommes les plus respectables, par leur caractere, ou par leurs talens, sans cependant le prouver d'aucun. (10)

Pour ce qui est de tous ces libertins, qui se vantent d'être des Athéés, il ne vaut pas la peine d'en parler. Comment des gens sans principes, sans ré-

réfléxion, ſans étude, qui ne ſe ſont jamais donné la peine d'examiner à fond une matiere d'ailleurs trop abſtruſe, & métaphyſique, pour des eſprits légers, & incapables d'un raiſonnement ſuivi, des talens mediocres des etourdis, des voluptueux pourroient - ils être des véritables Athées de conviction? S'il pouvoit y avoir de l'honneur a être Athée on leur en fairoit trop, à croire qu'ils le ſont. (11)

Auſſi Bayle nous les peint comme des gens, qui aiant appris quelques difficultés contre l'éxiſtence de Dieu, & contre la Religion *en étourdiſſent le monde, & ne ceſſent de parler par fanfaronnerie. Ils diſent plus qu'ils ne penſent*, dit-il ailleurs, *& la vanité a plus de part à leurs diſputes, que la conſcience*, Mr. D'Alembert nous dit qu'ils ſont des gens *qui tâchent, ſelon l'expreſſion de Montagne d'être pires qu'ils ne peuvent*, l'Anteur des *Penſéés Philoſophiques* en fait le portrait dans

un

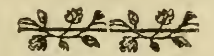
un ſeul mot: il les nomme les *fanfafarons du parti.* On ne nous accuſera point d'avoir employé dans ce tableau le pinceau de Moines ou des Bigots. (12)

De ſemblables Athées ne ſont tout au plus que des gens qui voudroient, & qui s'efforcent de l'être, ou qui cherchent du moins à le paroitre par vanité. De cette ſorte d'Athées l'on convient qu'il y en a eû, & qu'il y en a encore: il n'y en a même que trop. C'eſt de ceux là que parle Platon, lors qu'il ſe plaint du nombre des Athées, & que parlent ces auteurs parmi les modernes, qui écrivent en faveur de Religion contre le libertinage, & l'impieté. (13)

C'eſt á cette ſorte d'Athées que ſe réduiſent ceux que le Pere Lombardi a trouvè, & dont on ne nie point qu'il y en ait à la Chine, comme en Europe, ſelon le caractere que nous en a tracé le Pere Parrennin.

Ceux

Ceux que l'on prétend ſe trouver parmi les Turcs (car l'on a pénétré juſque dans le ſerrail, & fouillé dans les appartemens des femmes, & des eunuques pour y trouver de quoi groſſir ſe nombre des Athées, ne ſont que des voluptueux, qui vivent dans une indolence la plus coupable ſur l'article de l'éxiſtence de Dieu, & ſur tout ce qui concerne la Relgion : *ils ne nient ces choſes*, comme dit la Bruyere en parlant de cette ſorte d'Athées en général, *ni ne les accordent, ils n'y penſent point.* Lorſque dans cette queſtion l'on parle d'Athées, on entend des Athées de conviction. (14)



# NOTES.

(1) Bayle. *Cont. des pensées. &c.* §. 18. & 34. Si cet auteur soutient ailleurs le contraire, il grossit les objets: il a prononcé lui même son arrêt

Bruk. *Hist. Crit. &c. tom.* 4. *Diction. Encyclopéd. Art. Athées.*

(2) On a certainement alteré, ou mal compris la doctrine d'Averroes sur *l'entendement agent universel* qu'il enseignoit n'être qu'un seul dans tous les hommes. N admettre dans les hommes qu'un seul, & même entendement ce n'est pas la même chose que n'admettre qu'une seule, & même substance dans tout l'univers, comme à fait Spinosa: ainsi sa doctrine contient une absurdité, mais non pas l'Athèisme.

Il en est de même de Cesalpin medecin de Clement VII. que l'on prétend avoir été le premier, qui a découvert la circulation du sang. Son unique substance, comme il a été remarqué par Bruker, ne regardoit que les ames, au lieu que celle de Spinosa embrasse la matiere. Aussi le même auteur admet-

toit

toit que Dieu étoit la cauſe du monde, non pas ſeulement *formelle & immanente*, ſous le quel verbiage Spinoſa cherchoit à couvrir ſon impieté; mais effectrice, & diſtinguée de ſon effet.

Ce que Pomponace, & Cremonin ont avancé ſur l'immortalité de l'ame, ou ſur la providence &c. ne doit s'entendre, comme ils le proteſtent eux mêmes, que ſelon la Philoſophie, ſous le quel nom ils n'entendoient que celle d'Ariſtôte, à laquelle ils s'étoient entierement dévoués, & qui étoit la ſeule qu'ils honoroient de ce nom. Auſſi n'alloient-ils pas même ſi loin que pluſieurs de nos prétendûs Philoſophes, qui traitent les vérités de la Religion, non pas ſeulement de contraires à tel, ou tel autre ſyſthême philoſophique, mais à toute la Philoſophie en général, c'eſt-à-dire à la raiſon. Ces Philoſophes crieroient cependant à la calomnie, ſi on les accuſoit d'attaquer la Religion, parce qu'ils ne ſoutiennent, diſent-ils, leurs opinions pour vraies, que philoſophiquement. On n'a qu'á lire Bayle pour y trouver prèsque à chaque pas cette diſtinction frivole que l'on prétend faire entre une opinion abſolument

P 2 vraie

vraie, & une opinion qui ne l'est que philoſophiquement: auſſi nous en parlerons plus amplement, où nous traiterons de la Révélation.

(3) Averroes compoſa un livre ſur le moyen de s'unir étroitement à la Divinité, & de jouir de ſon amour; Cardan finit ſes livres *de ſubtilitate* en ſe tournant vers Dieu, & en lui adreſſant une priere pleine de piété. Ce dernier que l'on ſeroit peut-être mieux fondé à accuſer de ſuperſtition, que d'Athèiſme, refuſa les offres qui lui avoient été faits par les Rois d'Angleterre, & de Dannemark, pour ne pas renoncer au Catholichiſme: Cremonin à ſa mort legua tous ſes biens à l'Egliſe, & au monaſtere de Sainte Juſtine: ſi ces perſoonages ont été des Athées, il faut avouer qu'ils ont été des Athées bien ſinguliers.

(4) Bayle *Diction. Art. Des Barraux Rem. H.*

(5) Hard. *Lettre touchant les ouvrages fauſſement attribués aux Peres l'Egliſe. V. Bibliot. Raiſonnée tom.* 1. La docilité & la ſoumiſſion, avec la quelle cet auteur a retracté ſon opinion devroit ſervir d'éxemple aux Philoſophes qui s'égarent.

(6)

(6) Calderin, dit-on, ſe moquoit de la Meſſe, Politien témoignoit du mépris pour la lecture de la Sainte Ecriture, dont le ſtyle le dégoutoit. On dit la même choſe de Bembe. Auſſi ces derniers ont composé des poëſies impures & on écrit ſur des matieres peu convenables à des Eccleſiaſtiques. Si cela eſt bien prouver leur Athèiſme on le laiſſe juger au Lecteur.

(7) Bayle Diction. *art. Politien. Rem. C.*

(8) Heidegger eſt un de ceux qui ont donné plus de cours à cette calomnie contre le Pape Leon. Cet auteur s'appuye ſur l'autorité d'un neveu de Jean Pic de la Mirandole, témoin, dit-il, de vue, & d'ouie, que ce Pape étoit un Athée. Or ce neveu de Jean Pic de la Mirandole ne dit nulle part avoir vû de ſes yeux, ou avoir entendû de ſes oreilles la moindre choſe, qui prouvât l'Athéiſme de Leon. Voilà déjà un menſonge de la part d'Heidegger, ou une preuve de ſon ignorance, en ce qu'il ne comprend pas la force des deux mots grecs dont-il ſe ſert, & qui ſignifient en notre Langue *témoin de vue & d'ouie.*

Il y a plus; ce neveu de Jean Pic de la Mirandole ne nomme nulle part le Pape Leon: il ne le pouvoit pas même, car ſon Livre de *fide & ordine credendi* a été composé avant le Pontificat de Leon & adreſſé a Jules II. ſon prédéceſſeur, comme il a été remarqué par Gretſer. Autre menſonge, pire que le précédent.

Un autre fondement de cette accuſation contre le Pape Leon, eſt l'autorité de Du Pleſſis Mornay, qui raconte que ce Pape dit un jour au Cardinal Bembe ſon ſecrétaire, qui lui alleguoit quelque paſſage de l'Ecriture, que cette Fable du Chriſt lui avoit apporté bien de l'avantage, à lui, & à tout la Sacré Collége. Ce conte répeté, dit Bayle, par environ 400. Proteſtans, ne s'appuye que ſur l'autorité de Balé, *témoin manifeſtement recuſable, puis qu'il écrivoit en guerre ouverte contre le Pape, & l'Egliſe Romaine.* On doit dire la même choſe d'un autre conte fait par Luther dans ſon Commentaire ſur le Chapitre 19. de la Geneſe.

Les autres fondemens de l'Athèiſme du Pape Leon apportés par d'autres auteurs, ne ſont pas admis, même par Bay-

Bayle, qui aiant accusé ce Pape d'Athèisme dans les *Pènsées*, paroit l'en absoudre dans le *Dictionnaire* pendant *que l'on n'aura pas*, dit-il, *de plus sures dépositions*. Ainsi toutes les preuves en général, sur les quelles on fonde l'Athèisme prétendu du Pape Leon, si elles prouvoient quelque chose, prouveroient tout au plus que ce Pape avoit peu de Christianisme, & qu'il n'étoit pas éxempt de tout reproche du côté des mœurs. Aussi cela n'est il pas peut-être une autre calomnie?

On ne niera point que ce Pape issû d'une famille qui égaloit les plus grands Princes, en richesse, & en puissance, n'ait apporté sur le Trône Pontifical une magnificence, & un luxe peu convenables à un succésseur de S. Pierre, & qu'il n'ait été trop adonné au divertissement de la chasse, aux spectacles, aux amusemens de la conversation, mais dans le reste tous les Historiens en parlent avec éloge, & rendent témoignage à la pureté de ses mœurs, à sa Religion, à ses vertus. Guicciardin, Politien, Paul Jove louent sa continence: il y a plus: ce dernier nous parle de ses jeûnes, & de ses abstinences régulieres, trois

jours de la Semaine. *Ceci vaut mieux,* nous dit Bayle, *que tout le reste. Si cette chose est telle, que Paul Jove l'a rapportée, ce me semble une bonne preuve de Religion, quand on en pese bien les circonstances.* *Heidegg. Hist. Papatus*, *Du Plessis Morn. Myst. d'iniq* Gretser *Exam. Myst. iniq.* Polit *epist.* 5. Guicciard. *Hist. Lib.* 14 Paul Jov. *vit. Leonis.* Pallavic. *Histoire du Concile. &c.* Bayle *Diction, Art. Leon.*

(9) La haine contre les Papes, & contre toute l'Eglise Romaine, qui a porté plusieurs de ces Ecrivains à répandre ces calomnies contre le Pape Leon est assez décelée par le Ministre Rivet, qui ne sachant que répondre à la remarque de Gretser, que l'on a rapporté ci dessus, si ce n'est pas, dit-il, le Pape Leon, qui a été un Athée, ce sera donc un autre; *il n'importe au fond à qui le paquet s'adresse pourvû qu'il conste que c'est à des Papes.* N'est ce pas là la fable du loup, & de l'agneau? Rivet *Remarq. sur la répo se au Myst. d'iniq.*

Voëtius ne décèle pas moins cet esprit de haine contre les Catholiques au su-

ſujet de Politien, lorsque pour répondre à Voſſius qui lui avoit objecté qu'il n'étoit pas croiable, qu'un Prêtre, & un Chanoine eût parlé avec tant de mépris de la Sainte Ecriture, il accuſe d'Athéiſme en général tous les Moines, les Prêtres, les Chanoines, les Prélats, les Cardinaux, les Papes. Cela ſent bien plus la rage, & la fureur, que la vérité. Voet. *Diſput. Theol. tom.* 2.

Il n'y a que la haine, & l'emportement, qui puiſſent aveugler les plus ſavans Critiques, jusqu'au point de leur faire oublier toutes les régles de leur art. C'eſt ce qui eſt arrivé à Bruker, qui après avoir employé ſon érudition immenſe, & ſa critique à diſculper de l'Athéiſme tant de Philoſophes Payens, comme Epicure, Ariſtippe &c. & tant d'impies modernes, comme Hobbes, Jourdain Brun, &c n'heſite point de ſouſcrire à l'accuſation d'Athéiſme intentée contre Bembe, & le Pape Leon, ſur l'autorité d'une Hiſtoire anecdote de Florence écrite par Varillas, auteur qui ſe trompe ſouvent ſur le faits, méme les plus notoires, comme il eſt remarqué par Bayle. *Bruk. Hiſt. Critiq. tom.* 4.

( 10 L'auteur de l'Histoire de Louis XIV. a poussé la hardiesse jusqu'au point d'accuser d'Athéisme le fameux M de Fenelon Archevêque de Cambray, si connu dans le monde par sa doctrine & par sa piété On peut consulter sur cela l'excellent ouvrage qui a pour titre : *les grands hommes vengés*, où l'on trouvera la justification d'Huet, de Bossuet, de S'Gravesande, &c. Le traité *Athei detecti* du P. Hardouin, qui a toujours passé pour le comble de l'extravagance, n'approche pas des découvertes de cet auteur. C'est la coutûme de nos incrédules : selon qu'ils prennent le parti du Déisme, du Pyrrhonnisme, ou de l'Athéisme, ils trouvent des Déistes, des Pyrrhonniens, ou des Athées par tout. Ils veulent avoir par force des collégues, & des collégues illustres. Faut-il pour cela calomnier ? N'importe.

( 11 ) Combien croions nous qu'il y en ait, parmi ces Athées prétendus, qui aient eû le courage, & la patience, de lire les livres abstraits, épineux, ennuyans, obscurs de Spinosa, ou tels autres, où l'on prétend établir l'Athéisme par régles, & par principes ? Un auteur connu nous dit au sujet du livre du systhême

de

*de la nature*, dont il fait au même tems l'éloge, & la confutation, *qu' il a l' avantage de se faire lire des Savans, des ignorans, & des femmes.* On n'à qu'à en faire l'épreuve. Volt. *Quest. sur l' Encycloped. part.* 4.

Les auteurs, qui écrivent contre la Religion, connoissent très bien qu'un raisonnement abstrait, & philosophique, n'est point ce qu'il faut, pour faire gouter leurs livres à des Lecteurs du caractere, que l'on a indiqué: ils se bornent pour cela à des livres plus assortis à leur gout, & à leur capacité, comme à des Romans, des nouvelles, des Lettres, des Dictionnaires, qu'ils tâchent de rendre recommandables par les obscenitès, la bouffonnerie, la Satyre. Témoin les *Oeuvres de la Motte le Voyer, de Saint Evrémond, de Montagne, les Lettres Persannes, les Lettres Juives, le livre de l'esprit, le Dictionnaire Philosophique*, celui de Bayle, &c. On peut dire de tous ces livres en général, ce qu'Huet dit de ceux de Petrone, qu'ils doivent leur plus grande réputation à leur obscenité, & qu'ils seroient moins éstimés, s'ils étoient plus modestes. Le chemin, qu' ont suivi tous ses Ecrivains leur a été

frayé

frayé d'avance par Lucien. Les incrédules de tous les tems se ressemblent les uns aux autres.

(12) Bayle *Diction. art. des Barraux. Traité de l'abus de la Critique en matiere de Religion*, dans les *mélanges de Litterature tom.* 4. *Pensées Philosoph.* N°. 22.

(13) *Ces auteurs qui se plaignent en général des progrès de l'Athéisme & du si grand nombre d'Athées éxagérent par un excés de zéle selon la coutûme de ceux qu'écrivent pour l'éxistence de Dieu & en faveur de la Religion, ou sous le nom d'Athées il n'entendent pas seulement les Athées de conviction; mais ceux qui ne sont tels que par gout & par inclination, c'est-à-dire, qui voudroient l'être, & qui font pour cela tous leurs efforts, qui aiment de passer pour tels mais qui ne le sont point.* Bayle *Contin. des pens.* §. 34. 37.

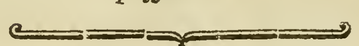
(14) Parrenn. *Lettre à M. de Mairan, dans les Lett. Edif. Diction. Encyclop. art. Athées.*



CHA-

## CHAPITRE XII.

### *Des Athées de Conviction ſont-ils poſſibles?*



Puis qu'il n'eſt point prouvé, qu'il y ait jamais eû des Athées de conviction, comme on vient de le voir dans le Chapitre précédent, la queſtion ſi des tels Athées ſont poſſibles, peut être regardée comme indifférente, pour ce qui regarde le conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu: on va cependant apporter les raiſons qui nous portent à croire que des tels Athées ſont impoſſibles. ( 1 )

D'abord la croiance de Dieu eſt fondée ſur un ſentiment de la nature. Or il paroit impoſſible quē l'on arrive

ja-

jamais à détruire de tels ſentimens. On peut les etouffer un moment, mais ils renaiſſent le moment d'après ; on peut les combattre, mais ils demeurent toujours les plus forts. C'eſt ce qui fait que ceux là mêmes, qui font tous leurs efforts pour détruire la Religion, & pour établir l'Athéiſme, deſeſperent d'y jamais parvenir. (2)

Il y a, outre cela, en faveur de l'éxiſtence de Dieu des preuves ſi frappantes, que l'on ne ſauroit s'y refuſer, ſans renoncer au bon ſens, & à la raiſon. Cette éxiſtence eſt démontrée, & il n'y a, d'autre côté aucune démonſtration, & il ne peut y en avoir, en faveur de l'Athéiſme. Admettre qu'il peut y avoir des hommes convaincus qu'il n'y a point de Dieu, ce ſeroit admettre qu'il peut y avoir une conviction ſans cauſe. (3)

On ne peut faire contre l'éxiſtence de Dieu que des difficultés, & de ſim-

ſimples difficultés ne détruiſent point une démonſtration. (4)

L'Athéiſme a auſſi les ſiennes qui ſont bien plus fortes: elles arrivent jusqu'à démontrer qu'il implique contradiction. (5)

Si l'on pretendoit qu'un ſophiſme peut tenir lieu d'une démonſtration, c'en ſeroit fait de toute certitude, & de toute évidence. On pourroit toujours douter que ce qui nous paroit évident ne le ſoit point, & ce que l'on croit une démonſtration, ne ſoit qu'un ſophiſme.

L'impreſſion de l'un eſt toujours différente de l'impreſſion de l'autre: le ſophiſme ne cauſe que le doute & que l'embarras; la démonſtration opére la certitude, & l'acquieſcement. Ainſi l'on ne ſauroit ſouſcrire à ce que l'on trouve dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, à l'article *Athée*, où après avoir reconnu *qu'il ne ſauroit y avoir d'Athées convaincus de ſon ſyſthême*,

on

on y ajoute que cependant rien n'émpeche qu'il n'y en ait quelqu'un qui le croie *auſſi fermement, en vertu des ſophiſmes, que le Théiſte croit l'éxiſtence de Dieu, en vertu des démonſtrations qu'il en a.*

Si l'on ſe rend quelque fois à un ſophiſme, l'on ne peut pas dire pour cela qu'on ſoit convaincû: on eſt tout au plus perſuadé, & la perſuaſion n'eſt pas la même choſe que la conviction. Cette premiere ne tient pas toujours à des preuves, mais elle tient ſouvent à d'autres cauſes, comme à un échauffement de fantaiſie, a une mauvaiſe diſpoſition de cœur, à une paſſion qui ne laiſſe pas voir, ou qui émpeche de conſidérer les raiſons contraires: auſſi elle ne dure qu'autant que dure cette cauſe & elle eſt toujours vincible, & volontaire. (6)

Dans notre cas il ne s'agit pas ſeulement qu'un ſophiſme tienne lieu d'une démonſtration; mais qu'il tienne

ne contre elle, & qu'il ait la force de la détruire, ce qui eſt abſolument impoſſible.

Ajoutez que ces Athées prétendûs ont été élevés, la plus part, dans le ſein du Chriſtianiſme, & que la croyance de Dieu a été long tems leur croyance. Ainſi tant la force de l'habitude, & de l'éducation, que les lumieres, & les preuves de la Révélation ſe ſont jointes en eux, pour les confirmer dans leur croyance, aux lumieres, & aux preuves de la raiſon, & au ſentiment de la nature. Croie qui voudra que de telles gens puiſſent jamais parvenir à ſe dépouiller entierement de la croyance de la Divinité. Si nous n'en croions pas même leur propre aſſertion, ils ne doivent point s'en facher: pour avoir droit d'être crû il faut dire des choſes croiables. (7)

Sénéque n'a pas eû difficulté de dire expreſſément *qu'ils mentent*; Bay-

le avoue que, du moins la plus part, *disent plus qu'ils ne pensent.* (8)

Après cela comment pourroit-on les croire, s'ils se démentent eux mêmes dans les occasions, comme dans les dangers, dans la maladie, à la mort? Platon nous assure que de son tems on n'en connoissoit aucun, qui eût perseveré jusqu'à la mort dans l'Athèisme, qu'il avoit embrassé dans la jeunesse: Zenon, & Aristote nous attestent la même chose.

Il en est de même, nous dit Bayle, par rapport aux modernes. *J'ai oui dire*, dit il, *à un gentilhomme, que Saint-bibal, fameux esprit fort, se plaignoit qu'aucun homme de leur secte n'avoit le don de la perséverance. Ils ne nous font point d'honneur, disoit-il, quand ils se voient au lit de la mort: ils se déshonorent, ils se démentent, ils meurent comme tous les autres bien confessés, & communiés.* Ils pouvoit ajouter qu'ordinairement ils passent jus-

jusqu' aux minuties de la superstition. (9)

Cette derniere remarque avoit déjà été faite par Eschyle, & par Lucrece. L'éxemple de Bion de Boristhène, de Tullus Hostilius, de Caligula rapporté par Diogéne Laerce, Tite Live, Svétone, fait voir que cette remarque est vraie. (10)

On peut ajouter à ces éxemples les palinodies chantées à la mort par Hainault, la Mettrie, & par cet intime ami, & fidéle disciple de Spinosa dont il est parlé par Nieuwentit. (11)

Les prétendûs Athées Chinois ne différent guères en cela des Européens. Dans un peril imprevû, dans un renversement de fortune, on voit les uns, nous dit le P. Parrennin, soupirer vers Lao-tien-ye, (le Seigneur du ciel) les autres invoquer les esprits, & implorer leur assistance. (12)

Si quelques uns de ces Athées au-lieu de se repentir, & de se retracter

à la mort, éclatent en blaſphêmes, comme le fameux Lord Bolingbroch, c'eſt une autre maniere de confeſſer l'éxiſtence de Dieu: c'eſt celle des Démons. S'ils étoient convaincus qu'ils n'y a point de Dieu, comment pourroient ils s'emporter contre un être imaginaire, qu'ils ſont convaincus qu'il n'eſt rien? Ils devroient mourir plus tranquilles.

Prétendre, comme fait Bayle, que ces Athées qui changent d'opinion & qui ſe retractent à la mort, le font pour ſe tenir au parti le plus ſur, c'eſt nous donner gain de cauſe. Pour un homme convaincu de la vérité d'une opinion, il ne peut y avoir de ſureté plus ou moins grande dans l'opinion contraire. D'ailleurs une opinion, que l'on embraſſe uniquement pour ſe tenir au parti le plus ſur, n'exclut point le doute, & l'on détruit par cela même la ſureté que l'on cherche. Pour que l'on ſoit ſur, il ne ſuffit

point

point de doûter que Dieu n' éxiſte, de juger même plus probable qu' il éxiſte & de le croire, pour ainſi dire, par proviſion; il faut le croire abſolument. Bayle s' eſt enferré ici furieuſement.

Ce que le même Auteur dit de la crainte de l' infamie, & des conſéquences du *refus du rituel*, pour ôter tout le poids au témoignage de l' éxiſtence de Dieu, que ces Athées rendent à la mort, ne vaut pas mieux. Si la crainte de l' infamie attachée à l' Athèiſme ne les a pas empêché de l' afficher publiquement toute leur vie, comment les empêcheroit-elle de le profeſſer à la mort, c'eſt-à-dire dans le tems qu' ils touchent au moment de n' avoir plus rien à eſperer, ou à craindre des hommes? L' infamie, qu' ils évitent en ſe retractant, n' eſt qu' auprès de ceux qu' ils regardent comme des imbecilles, & des ſots: celle qu' ils encourent par là même, auprès de ceux qu' ils regardent comme les ſeuls ſages devroit

leur paroitre bien plus à craindre. Pour ce qui eſt des conſéquences *du refus du rituel* Caligula, Tullus Hoſtilius, Bion de Boriſthéne &c s'en embarraſſoient ſans doute beaucoup

Mais quelle que ſoit la cauſe qui porte ces Athées à feindre à la mort, ſuppoſé qu'ils feignent des ſentimens qu ils n'ont point, ce ſont des lâches, & des hypocrites, & par conſéquent des gens qui ne meritent pas plus de foi lòrs qu'ils ſe vantent de ne pas croire, que lorsqu'ils confeſſent de croire l'éxiſtence de Dieu : ce n'eſt point par leurs aſſertions que l'on doit juger de leur croyance.

C'eſt encore pour dire quelque choſe bien ou mal, que l'on voudroit rejetter la cauſe de ce changement, que les Atthées font à la mort, ſur l'affoibliſſement de leur eſprit, cauſé par celui des organes, & par le dérangement de la machine Pourquoi ne pourroit-on pas également l'attribuer à une

une heureuse révolution qui se fait à cette heure dans leur temperament, & dans leur cerveau, par la quelle la trop grande fermentation des esprits venant à cesser, à mesure que le corps s'affoiblit la raison revient, & reprend son empire? Une explication vaut l' autre & en donnant cette derniere on raisonne peut-être plus sensément.

Mais l'on ne doit pas tirer l'explication de ce phénomène d'ailleurs que de ce qu'à la mort les passions, qui étoient celles qui détournoient ces faux Athées de suivre les lumieres de la raison, & d'écouter la voix de la nature s'amortissent, & l'irreligion, comme dit Bayle, *ne leur est plus d'aucun usage.* Les sentimens empruntés font place aux naturels, & les doutes volontaires cèdent à l'évidence, à la quelle ils cherchoient en vain à se soustraire. (13)

Il n'y a que la force de cette évidence, & de cette conviction qui puis-

puiſſe les porter à vaincre la répugnance, & la honte que l'on a à déſavouer des ſentimens que l'on ſe faiſoit une fauſſe gloire d'étaler, & à déclarer qu'on n'étoit qu'un fourbe, ou à encourir le blâme d'avoir été un hypocrite. Or cette conviction ne leur eſt point ſurvenue tout d'un coup, ni par une étude nouvelle, dont ils n'ont jamais été moins capables, que dans l'état, dans le quel ils ſe trouvent; donc ils l'avoient auparavant, & ils l'ont eûe toujours. Si elle ne les portoit point à faire le même aveu dans l'état de ſanté, c'eſt parce que le faux honneur qu'ils attachoient à la ſingularité de leurs ſentimens, leur étoit de quelque uſage; l'on a donc raiſon de les croire dans un cas, & de ne les pas croire dans l'autre.

Mais il y a, dit-on, des Athées qui ſont demeurés conſtants, & intrépides juſqu'à la mort, & l'Athèiſme a eû meme ſes martyrs. Il ne ſuffit

point

point de le dire; il faut le prouver. Malheureusement pour leurs défenseurs, ces Athées n'ont pas eû la prévoiance de mourir de façon à leur en fournir des preuves: ils ont pris le parti de mourir à l'imprévu, ou ils ont eû le soin de nous dérober la connoissance de leurs derniers sentimens, en écartant tous les témoins. Ils craignoient apparemment de ne pouvoir soutenir leur rôle en public avec assez de dignité, jusqu'à la fin de la piece.

C'est ce qu'a fait Spinosa, ce fameux Athée que l'on prétend avoir réduit l'Athèisme en systhême, & l'avoir démontré géométriquement. *Se sentant*, dit Bayle, *près de sa fin il fit venir son hotesse & la pria d'empêcher qu'aucun ministre ne vint le voir en cet état. Sa raison étoit, qu'il vouloit mourir sans dispute, & qu'il craignoit de tomber dans quelque foiblesse de sens, qui lui fit dire quelque chose, dont on tirât avantage contre ses principes, c'est*

*à-dire qu'il craignoit qu'on ne débitât dans le monde qu'à la vue de la mort sa conscience s'étant éveillée l'avoit fait démentir sa bravoure, & renoncer à ses sentimens.* Ce procédé ne sent assurément pas un homme bien convaincu. Lorsque l'on est véritablement convaincu l'on est plus sur de soi même. Cette narration de Bayle tirée de la vie de Spinosa écrite par François Halma, nous est confirmée par Wolphius & par Nieuventit. (14)

D'ailleurs la constance, & la tranquillité d'un Athée à la mort ne prouve rien de plus, que celle de tant de Chrétiens, que l'on n'a pas la moindre raison de soupçonner de ne pas croire l'éxistence de Dieu, l'éternité, qui meurent cependant tranquilles dans l'impénitence. Cette tranquillité bien loin d'être dans l'un une tranquillité Philosophique ou un effet de la conviction, & un effet de la bonne conscience dans les autres, n'est que l'effet

fet de l'endurciſſement du cœur, ou qu'une indolence, & une ſtupidité, cauſée par le déſeſpoir arrivé à ſon comble De l'aveu même de Bayle, il n'y a que la grace de Dieu qui puiſſe changer ces Athées à la mort. Or c'eſt juſtement ce qu'ils déſeſperent d'obtenir, parce qu'ils ne voient que trop qu'ils s'en ſont rendus indignes, & par cela même ils la déméritent toujours plus. Que Bayle applique cette réponſe à la tranquillité, avec laquelle mourut cet Athée, qu'il ne nomme point, & dont il nous éſt le ſeul garant. (15)

Pour ce qui eſt des prétendûs martyrs de l'Athèiſme, la queſtion eſt bien tot finie: ils ſe réduiſent à un Vanini brulé à Toulouſe par un arrêt du Parlement, & à un Mahomet Effendi condamné au dernier ſupplice à Coſtantinople. Le premier durant ſa priſon donna toutes les marques de bon Chrétien, il demanda ſouvent les Sacre-

mens,

mens, il se mit même a prouver l'éxistence, & la providence de Dieu devant ses juges. Ce n'est qu'après qu'il se vit condamné sans ressource, qu'il exhala de nouveau toutes les horreurs de son impieté. *On le voioit tout abattû*, dit un respectable Magistrat, qui a été témoin de son supplice, *l'esprit agité, marquant son désespoir par toutes ses paroles, quoiqu'il s'écriat de tems en tems de mourir en philosophe, & pour dire la vérité il mourut comme une bête.* Mahomet Effendi étoit un homme d'un naturel feroce, d'une opiniaitreté indomptable. Ce n'est pas la seule fois que l'on a vu des grands scélérats s'obstiner à ne vouloir point désavouer leurs crimes sur la potence, ou sur la roue: ce martyrologe des Athées n'est pas trop long, ni trop glorieux. (16)

NO-

## NOTES.

( 1 ) En diſant que cette queſtion, ſi des Athées de conviction ſont poſſibles eſt indifférente, pour ce qui concerne le conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu, on ne prétend pas dire qu' elle eſt indifférente en elle même, & à d'autres égards. Cette queſtion de la poſſibilité des Athées de conviction paroit évidemment liée avec celle de la poſſibilité de l'ignorance invincible de l'éxiſtence de Dieu, ſi ce n'eſt pas la même queſtion preſentée ſous une autre face. Or cette ignorance invincible de l'éxiſtence de Dieu eſt manifeſtement contraire à ſa providence & à ſa ſageſſe.

Il y a plus; ſi un homme pouvoit ignorer invinciblement l' éxiſtence de Dieu, il pourroit de même ignorer invinciblement la loix naturelle qui ſuppoſe néceſſairement la connoiſſance du Législateur: dès lors pour cet homme il n'y auroit plus de loix, ni de morale, ce qui eſt abſurde; mais n'aiant point encore parlé de ces objets, nous ne pouvons pas encore nous ſervir de cet argument.

(2) *Systh. de la nat. par. 2. pag.* 317. 382. 387. 389. *&c. Contag. Sacr c.* 14.

C'est en vertu de cette impossibilité, & de ce désespoir de persuader leur systhême, qu'ils se bornent à chercher du moins d'introduire l'indifférence, & la liberté de penser au sujet de l'éxistence de Dieu. C'est bien démentir le zéle qu'ils affectent pour la vérité, & montrer qu'ils ne comptent pas beaucoup sur la force de leurs prétendues démonstrations. Comment peut-on laisser aux autres la liberté de suivre, ou de ne pas suivre un systhéme, si ce systhême est démontré ? *Systh. de la nat. part. 2. pag.* 13.

(3) Pour prouver démonstrativement qu'il n'y a point de Dieu, il faudroit démontrer que ces deux termes *Dieu* & *éxistence* impliquent contradiction, ce que personne n'a fait jusqu'à présent, ni ne fera à l'avenir.

Aussi qui est-ce qui a démontré que la matiere est éternelle, que le mouvement lui est essentiel, que la matiere peut penser, &c Rien de plus répété dans les livres des défenseurs de l'Atéisme que *cela est démontré, je le démontrerai*

*rai* mais on n'y trouve jamais un *je le démontre.*

(4) Combien de difficultés ne fait-on point contre la diviſibilité de la matiere à l'infini, contre la poſſibilité du mouvement? &c. Ces vérités ne laiſſent pas cependant d'être démontrées, & perſonne n'oſeroit en douter.

Mais ne pourroit on pas, dit-on, regarder les difficultés qu'on fait contre l'éxiſtence de Dieu, comme autant de démonſtrations en faveur de l'Athèiſme, tout comme l'on regarde les difficultés contre l'Athèiſme, comme autant de démonſtrations en faveur de l'éxiſtence de Dieu? Dans ce cas tout ſeroit égal de part & d'autre.

Reponse I°. On pourra donc également regarder les difficultés contre la diviſibilité de la matiere à l'infini, ou contre la poſſibilité du mouvement, comme autant de démonſtrations que la matiere n'eſt pas diviſible à l'infini, ou qu'il ne peut y avoir de mouvement, & par conſéquent l'on aura des démonſtrations contraires ſur le même objet.

II°. *Il y a une marque ſure*, dit un ſavant auteur, *pour diſtinguer une preuve, d'une difficulté. Tout raiſonnement qui mon-*

*tre*

*tre qu'une chose est, est une preuve: tout raisonnement qui fait voir que nous ne comprenons pas pourquoi, ou comment une chose est, ou est telle qu'elle est, est une difficulté. Les preuves regardent l'éxistence, & la possibilité d'une chose, les difficultés roulent sur les causes formelles, ou matérielles, efficientes, finales &c. Elles prouvent l'imperfection de notre esprit, ou de nos connoissances actuelles, mais elles ne rendent point la proposition douteuse.*

Ajoutez que ces difficultés ne la rendroient point douteuse, même si l'on ne pouvoit point leur donner des réponses entierement satisfaisantes, puisque cela ne vient que ce que l'on n'a pas une idée complete de la chose démontrée. Castill. Observ. *sur le systh. de la nat. c.* 1. *n.* 8 *Clarke de l'Exist. de Dieu c.* 2. *Quest. sur l'Encyclop. pag.* 2.

(5) S'il y a des gens crédules dans le monde ce sont certainement les Athées: ils arrivent jusqu'à dévorer les contradictions les plus enormes: Le Lecteur pourra en juger par ce petit échantillon de leur symbole: je crois une matiere qui éxiste par elle même, mais qui au même tems n'est point infinie, qui est nécessaire, mais dont les parties sont différentes les

unes des autres, & les formes ſont contingentes, un mouvement qui lui eſt eſſentiel, mais qui au même tems lui eſt, communiqué, qui à chaque inſtant chage de viteſſe, & de direction : je crois une cauſe aveugle, & ſans connoiſſance, qui agit avec deſſein, & que ce deſſein eſt un des plus admirables; je crois qu' une penſée indiviſible eſt une modification d'une ſubſtance diviſible, & étendûe &c

(6) Combien de vérités les plus évidentes n'ont pas la moindre force contre un fou, & quelles extravagances ne ſe perſuade-t-il point, contre les notions primitives mêmes, & le témoignage des ſens? Perſonne cependant ne dira qu' il eſt convaincu. On n'a que trop d' éxemples de ſemblables perſuaſions dans tous les excès des paſſions Ainſi rien n' empêche, qu' il ne puiſſe y avoir des hommes ainſi perſuadés qu' il n' y a point de Dieu auſſi long tems que dure la cauſe de leur phréneſie, & le dérangement de la raiſon; mais cela même étant un effet des efforts les plus opiniatres qu' ils ont fait, pour combattre l' évidence de la vérité, & une ſuite des paſſions, cette perſuaſion eſt tou-

jours volontaire, du moins dans sa cause, & ne les rend point du tout excusables. On ne peut pas dire non plus que cette persuasion soit invicible, ni que ces hommes soient convaincus.

(7) L'auteur du *Dictionnaire Philosophique* nous dit qu'il récuseroit le témoignage de tout Paris, s'il lui disoit que le Maréchal de Saxe est ressuscité, parceque selon lui c'est une chose incroiable: nous sommes bien plus en droit de récuser le témoignage de quelques particuliers, qui nous disent une chose, qui l'est bien plus.

(8) Sen. *L.* 1. *de Ira.* Bayle *Diction. art. des Barreaux, Contin. des pens.* §. 35.

(9) Bayle *Dict. art. Des Barreaux. Art. Bion.*

(10) Eschyl. *in Pers.* Lucr. *de rerum nat. L.* 3. *Laert. L.* 4. *in Bion.* Tit Liv. *Dec.* 1. *L.* 1. Sveton *in Calig.*

(11) Nieuwentit *Exist. de Dieu, Discours prélim.*

(12) *Lettres Edif. tom.* 21.

(13) Bayle *Diction. art. Bion.*

Nam

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
*Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res.* Lucret. *lib.* 3.

(14) Bayle *Pens div.* §. 181. Franc. Halma. *vita Spin. in Proefat.* Wolph. *Biblioth. Hebr. par.* 1. Nieuwenit *Exist. de Dieu.*

Bruker s'est crû en droit de contredire cette narration de la mort de Spinosa sur l'autorité de Jean Coler, autre écrivain de la vie de ce Philosophe, qui ne dit rien des toutes ces précautions; mais 1°. l'argument tiré du silence de Coler n'est que négatif, & par conséquent sans force contre les témoignages positifs: 2°. de l'aveu même de Bruker, cette vie de Spinosa est évidemment interpolée par quelque Spinosiste, qui pourroit bien en avoir retranché tout ce qui auroit fait peu d'honneur à son maître: 3° La narration de Coler ne contredit point celle de Halma, car ce dernier ne dit point que Spinosa ait pris toutes ces précautions le moment qui précéda immediatement sa

mort. Quoique ce Philosophe soit mort à l' imprévu, c'est - à - dire dans un moment, dans le quel on ne s'y attendoit pas, il se sentoit mourir déià long tems, & sa maladie lui annoncoit assez une mort prochaine ; ainsi il pouvoit avoir pris d'avance ses précautions.

Remarquez que ces même précautions, qu'on dit avoir été prises par Spinosa, s'accordent parfaitement avec ses dispositions, qu'il nous a fait connoitre lui même dans une de ses lettres à Blyemberg. *Si la connoissance*, dit il, *que j' ai de l' entendement naturel se trouve jamais fausse, elle ne laisse pas de me rendre heureux, pendant que j' en jouis.* Ce n'est pas là la disposition d'un homme convaincu par systhême, & en vertu de démonstrations géométriques ; mais d'un homme qui cherche à écarter tout ce qui pourroit le troubler dans sa jouissance, & qui craint qu'on ne lui ôte une erreur cherie.

( 15 ) Bayle *Dict. Art. Des Barreaux. Contin. des pen* §. 154. Les deux Lettres initielles. *S. E.* par lesquelles il désigne ce prétendu Héros de l'Athèisme, ex-

pri-

priment apparemment Mr. de St. Evremond.

(16) Barthel. Grammont. *Hist. Gall.* L. 2.

Le même Bayle avoue dans ses *Entretiens de Maxime. & de Themiste* que la scène qui se passa à la mort de Vanini, avoit été bien différente de ce qu'on avoit d'abord débité.

On sera peut-être étonné de voir que ce malheureux, qui nous est donné par Bayle pour un Martyr de l'Athèisme, n'étoit pas même Athée selon Voltaire: mais ces deux Auteurs avoient en cela un but différent. Celui de Bayle étoit de grossir le nombre des Athées, & de faire l'éloge de leur constance, celui de Voltaire étoit de rendre odieux les arrêts portés par les loix contre les impies. Un homme brulé à tort pour une opinion qu'il n'avoit point, lui offroit une belle occasion de déclamer contre le fanatisme l'intolérance, la persécution. On peut voir par là ce qui régle le jugement de nos Philosophes, & combien l'on peut se fier à leurs assertions. Volt. *Dict. Philosoph.*

La vérité eſt que Vanini fut éxécuté, non pas pour ſes ſentimens intérieurs, mais pour ceux qu' il tâchoit d' inſinuer dans ſes livres, & dans ſes diſcours, en dogmatiſant, contre les Loix: ainſi les auteurs des deux Dictionnaires ont également tort.

V. Ricot. *Hiſt. de l' Emp. Ottom. L.* 2.





CHA-



## CHAPITRE XIII.

### *Quel cas on doit faire de l' Autorité de Athées.*

Parmi les incrédules de nos jours, combien qui adoptent le *il a dit* des anciens disciples de Pythagore ! Ils ne sont Athees, du moins autant que que l' on peut l' être, ou mécréans, que sur parole : incapables de juger par eux mêmes, ils jugent d' après le sentiment d' autrui, & le nom d' un auteur qui passe, soit à raison, soit à tort, pour avoir un esprit, & un talent supérieur, leur tient lieu de raison : ils ne se donnent pas même la peine d' examiner, si cet auteur étoit véritablement convaincû lui même des sentimens, dont il prétend convaincre les autres.

On pense qu'il ne sera pas hors de propos, de tâcher sur cela de détromper tant de jeunes libertins, en leur montrant le cas qu'on doit faire de l'autorité des ces maîtres, qu'ils révérent.

*Il faut être désintéressé*, nous dit l'auteur du *systhême de la nature, pour juger sainement des choses : il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'éxistence de Dieu.* Les Athées le sont ils? (1)

*Ce sont des Ames souillées*, nous dit Bayle, *de toutes sortes de vices, & capables des plus noires méchancetés, qui comprenant qu'il est de leur intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent de se le persuader, .... Ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'étouffer dans leur ame, par belle malice, la connoissance de Dieu sont les plus insignes débauchés, & les plus déterminés pécheurs qui soient au monde .. , On n'a jamais vû qu'un homme grave éloigné des volup-*

*tés,*

*tes, & des vanités de la terre, se soit amusé à dogmatiser pour l'impieté.* Si ce portrait paroit trop chargé ce n'ést pas à nous que l'on doit s'en prendre. (2)

Il est vrai que le méme auteur qui nous l'a tracé, pour ne pas oublier la coutûme de se contredire, a eû le soin d'ajouter prèsque d'abord après les paroles que l'on vient de citer, qu'il y a des Athées *hommes graves & nullement corrompûs qui ne sont parvenus à l'Athèisme que par une gradation de conséquences tirées d'un certain principe dont ils ont été malheureusement frappés.* Cela auroit besoin de preuves, mais Bayle n'en donne point, & pour se dispenser d'en donner, il n'en nomme aucun.

On sait aprés cela que pour passer pour homme grave & nullement corrompu, auprès de certaines gens, il n'est pas nécessaire de s'interdire en secret certains plaisirs, pourvu qu'en

public on ſe tienne loin d'une débauche groſſiere, & qu'on garde les bienſéances : mais certains plaiſirs quoique ſecrets ne laiſſent point d'êtres des crimes, & tout homme qui ſe les permettroit ne ſeroit point un homme grave : il ne ſeroit qu'un hypocrite. Paſſons ſur celà.

La volupté, & la débauche ne ſont pas les ſeules paſſions qui rendent l'homme coupable, & qui en pervertiſſent le jugement; mais l'orgeuil en eſt une autre, peut-être encore pire : or d'Athées exempts d'orgueil on n'en connoit point, ce qui paroit aſſez par le ton, qui régne dans tous leurs écrits. Tous les Philoſophes qui les ont précédés n'ont rien compris de la nature, tous les hommes ont été des ſots, & des imbecilles : tous ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment ſont des eſprits bas & ennuyeux, des grimauds, des ignorans. Ce n'eſt qui à eux qu'il étoit réſervé d'éclairer le genre humain,

main, & de le tirer de cet aveuglement, & de cette ignorance universelle, dans la quelle il a croupi pendant tant de ſiècles.

Paſſons encore ſur l'orgueil; il y a d'autres ſources de l'Athèiſme, qui ne rendent pas moins ſuſpecte l'autorité de ceux qui l'ont embraſſé: le déſeſpoir, la bile, la mauvaiſe humeur.

Ce n'eſt qu'après qu'un Poëte qui avoit dérobé un poëme à Diagore, jura en juſtice qu'il ne lui avoit rien dérobé, & publia enſuite cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation que ce Philoſophe ſe mit à nier l'éxiſtence de la Divinité. Le moyen de ne pas ſe rendre à l'autorité d'un homme devenû Athée en vertu d'une ſi belle raiſon, ou à celle de tel autre, qui éclate en blaſphémes, & qui nie qu'il n'y ait ni Dieu, ni providence, parcequ'il a perdu au jeu ſon argent, ou parce qu'il ſouffre de la goutte? (3)

*Ces*

*Ces idées* ( qu'il n'y a point de Dieu ) *naiſſent*, dit l'auteur du *ſyſthême de la nature, d'un temperament malheureux, d'une humeur facheuſe, d'un eſprit chagrin, d'un caractére mélancoliqüe, aigri par des malheurs, & par des infirmités.* Auſſi le même auteur confeſſe qu'un temperament heureux & des ames ſenſibles, trouvent dans la nature entiere des preuves de bienveillance, & de bonté, & l'empreinte d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, & d'une providence tendrement occupée du bien être de l'homme. Que les Athées ſoient donc moins chagrins, plus ſenſibles, plus reconnoiſſans, & ils ceſſeront bientot de l'être. Mais en attendant quelle autorité, que celle de gens qui ne ſont guidés dans leurs opinions que par la bile, & par le chagrin ? (4)

Cette humeur chagrine, & atrabilaire perce par tout dans leurs ouvrages, où ils ne ceſſent d'exagérer en

vrais

vrais fanatiques les maux de la nature, & ceux qu'a causé la Religion à laquelle ils attribuent tous les forfaits, & tous les crimes qui se font commis sur la terre, la tyrannie, les séditions, la haine des particuliers, la fureur des peuples, les calamités des nations. Ils ne voient dans la nature que désordre & que malheur, dans les hommes que des bêtes feroces, toujours prêtes à se dévorer les unes les autres, dans les Souverains que des Tyrans, dans les Ministres de la Religion que des monstres, dans Dieu qu'un bourreau. De-là ce style plein de fiel, & d'amertume, ces invectives indécentes, ces déclamations furieuses, ces tableaux horribles de la méchanceté des Prêtres, du déréglement, du luxe, de la corruption des Princes, des injustices de leurs Ministres. des ravages de la guerre, du brigandage des conquérans, & tous ces emportemens furieux contre

la legislation, le gouvernement, & en général contre tout le genre humain. (5)

Le ſimple amour de la vérité ne fait pas fermenter la bile ſi violemment, & dans une fermentation de bile ſi violente on n'eſt guère en état de juger ſainement des choſes. Auſſi cette fermentation eſt peu éloignée de la folie, ſi ce n'eſt pas la folie même. Nous avons déjà vû que Platon, Ariſtote, & d'autres Philoſophes de l'antiquité, ont nommé de telles gens des foux. Bayle dit qu'on ne peut parvenir à l'Athèiſme ſans un dégré de *force maniaque*, & il le confirme par l'éxemple, & par le témoignage de quelques eſprits forts de ſa connoiſſance. (6)

Ils avouent eux mêmes leur folie, lorsque pour ſe ſouſtraire aux punitions des Loix, ils prétendent que la folie n'eſt pas un crime puniſſable. Mais il y a folie, & folie: l'une tient

à

à l'esptit, & à sa source dans le physique, & l'autre tient au cœur & a sa source dans le moral ; l'une est volontaire, & l'autre ne l'est point : ainsi l'on doit traiter l'une, & l'on peut punir l'autre. On pourroit avoir égard à leur plaintes de n'être point traités comme des foux, en les enfermant, s'ils ne cherchoient point à répandre leurs sentimens, en dogmatisant contre les Loix- (7)

Après ce portrait des Athées fait par des mains certainement non suspectes, il ne nous reste qu'à dire un mot de leur esprit, & de leur capacité, dont l'idée avantageuse que l'on s'en forme par prévention, ou sur les louanges que les Athées, & les incrédules ont le soin de se donner les uns aux autres, en impose à ceux qui n'ont jamais lû leurs ouvrages, ou qui ne sont pas capables d'en sentir le foible, & d'en relever les absurdités.

Pour

Pour ce qui eſt de l'eſprit, on ne niera point qu'ils en aient, du moins pluſieurs; mais un excès d'eſprit vaut ſouvent un défaut, s'il n'eſt pas réglé par une bonne Logique, ou ſi l'on en abuſe par paſſion.

Ainſi ne ſert-il ſouvent qu'à donner dans les plus grands travers qui deshonoreroient l'eſprit le plus médiocre. Ces défauts de Logique fourmillent dans leurs livres, comme on peut le voir prèsque à chaque page, de notre onvrage.

Pour ce qui eſt de la ſcience, & de la capacité nous ne ferons pas ſi faciles à la leur accorder. Ce n'eſt, dit le Chancelier Bacon, qu'une connoiſſance médiocre & ſuperficielle de la nature qui peut conduire à l'Athéiſme: une Philoſophie véritable conduit à la Religion (8)

Pendant qu'un vrai Philoſophe d'après une connoiſſance la plus profonde de la nature, voit la néceſſité

de

de remonter dans tous les fysthêmes à une caufe premiere, & que fans cela toute explication chancelle, & ne fatisfait point, un Philofophe médiocre, un efprit fuperficiel ne le voit point: il s'arrête aux premieres découvertes, même les plus communes, fans pouffer plus loin fes recherches, & en croiant avoir tout compris & tout expliqué, il ne donne pour toute explication que des mots. (9)

C'eft ce qu'un grand Philofophe nous confirme, en difant que de tous les tems ceux qui fe font appliqués à la contemplation de l'univers, y ont trouvé des marques de la puiffance de celui qui le gouverne: que plus l'étude de la Phyfique a fait de progrès, plus les preuves de l'éxiftence de Dieu fe font multipliées.

Auffi ne voit-on pas un Mathématicien, un Phyficien, un Métaphyficien célébre parmi les Athées, & tous les plus grands Philofophes, un

Copernic, un Képler, un Descartes, un Gassendi, un Newton, un Malebranche, un Leibnitz un Euler, &c. ont été les plus humbles adorateurs de la Divinité. (10)

Afin de se convaincre du peu de Philosophie & du peu de capacité des Athées, on n'a qu'à porter un regard rapide sur leurs systhêmes divers & sur cet amas d'opinions les plus absurdes, qui se trouvent dans leurs livres, à la honte de la Philosophie, & de la raison.

Le systhême d'Epicure a été toujours regardé par les anciens comme le comble de l'extravagance, & de la folie. Il est si absurde, dit Clarke, & si extravagant que les Athées modernes l'ont abandonné. Aussi l'auteur du *systhême de la nature*, & cet Académicien de Berlin, qui ont tâché de le tirer de son obscurité, n'ont fait qu'y ajouter de nouvelles extravagances, & de nouvelles absurdités. (11)

Ce-

Celui de Spinosa est, dit Bayle, *un entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire, & la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde, la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit.* (12)

Si ce systhême a été accrédité, c'est à cause, dit Hooke, de son obscurité, & de la sotte admiration que les ignorans ont pour tout ce qui a un air de mystere, & de singularité. Des gens corrompus ou des esprits frivoles, & légers entendent dire que l'Athèisme est géométriquement démontré dans les livres de Spinosa, & ils le croient sur parole, sans se donner seulement la peien de les lire, ou d'être en état de les comprendre. Aussi pour mieux en imposer aux lecteurs, l'on affecte dans ces livres le langage, & la méthode des Géométres, quoi qu'on soit bien loin d'en avoir l'exactitude, & la précision. (13)

Ce que l'auteur du *systhème de la nature* a avancé sur la production des hommes, peut servir d'échantillon de toutes les autres sottises, & extravagances avancées par cette sorte d'auteurs. *En humectant*, dit-il, *de la farine avec de l'eau, on trouve au bout de quelques tems, à l'aide du microscope, des êtres organisés, qui jouissent d'une vie, dont on croioit l'eau, & la farine incapables. Pour un homme, qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voyes ordinaires, seroit-elle donc plus merveilleuse, que celle d'un insecte avec de l'eau, & de la farine?* (14)

Personne n'a écouté Diodore de Sicile quand il racontoit qu'il étoit né du limon de l'Egypte des rats, des grenouilles, & peut-être des hommes, & l'on s'est moqué d'Aristote, & de ses disciples, quand ils soutenoient que les plantes, & les animaux naissoient de la pourriture. Renouveller de pa-

reil-

reilles ſottiſes après les nouvelles découvertes qu'on a fait en phyſique c'eſt vouloir ſe faire ſifler dans le ſiècle, où nous ſommes.

Cette opinion ne fait pas trop d'honneur à la Phyſique de l'auteur; mais auſſi la preuve, qu'il en donne, n'en fait pas beaucoup à ſon raiſonnement. On a vû, dit-il, à l'aide du microſcope dans la farine & dans l'eau des inſectes qu'on n'y voioit pas auparavant: donc ils n'avoient point de germes, & ils ont été produits par le ſeul mélange de la farine, & de l'eau. Cet auteur a vû auſſi ſans doute á l'aide de ſon microſcope, que les germes n'y éxiſtoient point. (15)

Pour ce qui eſt des faux raiſonnemens, des inconſéquences, des bévûes, même les plus groſſieres, & des pauvretés en tout genre, qui ſe trouvent dans les livres de certains auteurs, que l'on a la foibleſſe de regarder comme des eſprits ſupérieurs, & de grands

Philoſophes, & qui ont eux mêmes l' impudence de ſe donner pour les ſeuls qui penſent, & qui ont ſû pénétrer bien avant dans les ſecrets la nature, ſi on vouloit ſeulement ſe donner la peine de les raſſembler, on en auroit bien tôt fait un grand volume; & ſi l' on vouloit y ajouter les contradictions, dans les quelles il tombent à chaque pas, on auroit bientot fait un autre volume auſſi grand que le premier.

---

## NOTES.

(1) Systh. *de la nat. par.* 2. *pag.* 363 364. 365. 368. De l'esprit. *tom.* 1. *Disc.* 2. *c.* 10. *Essai sur les préjugés. c.* 3.

(2) Bayle *Pens. div.* §. 177. *Diction. art. des Barreaux.*

(3) On ne sauroit s'empêcher de rapporter ici une remarque très subtile, mais en même tems très solide de Bayle au sujet de Diagore. *Il faut avouer,* dit-il, *que jamais auteur n'a été plus amoureux de ces ouvrages ... Quoi, parce que Diagore a perdû la gloire qu'il attendoit d'un de ses livres, il faut que l'univers en souffres, il faut que la nature soit privée de son directeur ... Quelle compensation est-ce que cela? Qu'on ne me dise pas que ma réfléxion est forcée: je convieus qu'il y a du faux dans ce tour là, & quelque chose d'outré, mais je maintiens que Diagore n'eût jamais raisonné comme il fit, s'il n'eût eû une éstime très particuliere, & une affection très intime pour le bien qu'il avoit perdu. Je ne sais si jamais la prospérité d'un malhonnête homme a fait douter de la Providence à ceux, qui se ressentoient de*

*cette prospérité, ou qui du moins n'en recevoient aucun mal.* Rien de plus décisif pour montrer que dans ceux qui nient l'éxistence de Dieu, ou la providence, le cœur, & la passion ont plus de part, que la conviction. Les raisons qui les portent à nier l'une ou l'autre demeurent toujours les mêmes, & cependant elles n'ont point de force sur leur esprit, que lorsque le cœur est de la partie. Bayle *Dict. art. Diagore.*

(4) *Systh. de la nat.* 2. *pag.* 213. 218. 339. Shatfsbury *Lettre sur l'enthousiasme*

(5 On n'a qui à lire sur cela les livres du *systhême de la nature, de l'Essay sur les Préjugés, de la Contagion sacrée, la Lettre sur l'Enthousiasme. &c.* Aussi ces déclamations furieuses, & ces emportemens séditieux, sur tout contre les Princes, & le gouvernement on été, rassemblés daus un petit livre, qui mérite d'être lu, & qui a pour titre. *Les incrédules convaincûs de léze majesté Divine, & humaine, au premier chef.*

Ces déclamations, & ces emportemens sont une autre preuve de ce que l'on a avancé dans le Chapitre précédent, c'est-à-dire que ces Athées ne sont

rien

rien moins que convaincus. La haine qu'ils ont juré à la Religion, & qui éclate dans leurs reproches, dit un ſavant auteur, le prouve démonſtrativement. L'effet de la conviction ſont le calme de l'ame, & le phlégme de la raiſon. Dès que la paſſion ſe montre, c'eſt le cœur qui parle, & ſon langage eſt toujours ſuſpect. Berg. *Exam. du Materialis.*

Si ces écrivains prétendoient que leurs emportemens ne ſont que l'effet d'un zéle animé par la Religion, on n'auroit qu'á leur oppoſer ce qu'en dit un auteur, qui ne leur doit être nullement ſuſpect, c'eſt-á-dire l'auteur de *l'Eſſai ſur les Préjugés. Souvent*, nous dit il, *ſous le manteau de Cynique, ou de Stoïcien, ſous l'apparence du déſintéreſſement, nous ne trouverons que des ames bilieuſes, rongées par l'envie .... ſi nous remontons à la ſource de la prétendue Philoſophie de ces mauvais raiſonneurs, nous ne les trouverons point animés d'un amour ſincère pour la vérité. Ce n'eſt pas des maux ſans nombre, que la ſuperſtition a fait à l'eſpèce humaine que nous les trouverons touchés: nous verrons qu'ils ſe trouvent gênés des entraves que la Religion mettoit à leurs déréglemens: c'eſt la vertu qu'ils haiſſent encore plus que l'erreur.*

*reur. La superstition leur déplait, non par sa fausseté, ni par ses conséquences facheuses, mais pour l'obstacle qu'elle oppose à leurs passions, & pour les menaces dont elle se sert pour les effrayer.* Qu'il est beau de voir les incrédules se peindre eux mêmes, & se démasquer les uns les autres! *Ess. sur les Préjug. c.* 8.

Ce que Platon & Aristote ont dit des Athées de leur tems, Richard Bentley nous l'apprend des modernes.

(7) *Systh. de la nat. par.* 2. *pag.* 327.

(8) Bac. *de augm. scient. L.* I.

(9) Tels sont les mots, *nature, forces, proprietés, énergie, loix, chaine d'effets. &c.* qui dans le systhême des matérialistes ne signifient absolument rien *Nature* par éxemple dans leur systhême n'est rien autre chose que tout ce qui éxiste. Donc dès qu'ils nous donnent la nature pour raison de ce que ce qui éxiste est tel qu'il est, ils ne nous disent rien autre chose, si ce n'est que ce qui éxiste est tel qu'il est, parce qu'il l'est, ce qui est ne rien dire.

Aussi ces mots *de nature, de forces, d'énergie* sont dans leur bouche quelque chose d'encor pire que ces formes & ces

ces qualités occultes des Péripatéticiens dont on s'eſt tant moqué. Ces Philoſophes en diſant par exemple, que le feu eſt chaud parce qu'il a la forme de la chaleur, ne donnoient à la vérité qu'une raiſon obſcure qui ne nous apprenoit rien; mais en ſuppoſant, comme ils faiſoient que toutes ces formes étoient créées par Dieu, ils donnoient du moins une raiſon, & ils ne diſoient point une abſurdité.

Ils en eſt de même de ces *Loix immuables*, ſelon les quelles tout s' opère dans l' univers. Les donner pour raiſon des phénomènes divers c' eſt dans leur ſyſthême, n' en donner aucune. Des loix ce ſont des régles qui tendent au maintien d' un ordre: or un ordre ſans intelligence, des régles ſans ſageſſe, des Loix ſans maître ſont une chimere.

Une *chaîne d' effets*, ſans ſuppoſer de cauſe premiere, c' eſt encore une autre chimere; car s' il n' y a point de cauſe premiere, ou un de ces effets, qui compoſent la chaîne eſt la cauſe de ſoi même, ce qui eſt une abſurdité, ou dans toute la chaîne il n' y a que des effets, & alors où tiendra la chaîne?

Ce

Ce n'est pas de même dans le systhême de ceux qui admettent l'éxistece de Dieu. Ces forces, ces proprietés, ces loix découlent de la volonté d'un être sage, & intelligent, créateur, & maître de l'univers, la nature n'est que l'assemblage de toutes ces proprietés, & de toutes ces forces, qu'il lui a plû de donner aux êtres qu'il a créé: lorsque dans la supposition de l'éxistence de Dieu l'on a recours à ces proprietés, à ces loix dans la connoissance des quelles consiste la vraie Philosophie, afin de rendre raison des phénoménes, on en donne une raison très solide, & l'on ne dit pas uniquement des mots vuides de sens.

(10) Maupert. *Oeuvres tom.* I.

(11) Clark. *Exist. de Dieu tom.* I. c. 4.

Ce systhême se réduit à supposer des atomes, ou des corpuscules éternels, & à leur attribuer un mouvement essentiel sans le prouver, à en admettre un nombre actuellement infini, ce qui est absurde, à leur attribuer une grosseur, & une figure déterminée sans pouvoir en dire le pourquoi, une déclinaison, ou un changement de la ligne de direction

de

de leur mouvement, ſans en aſſigner la cauſe, une tendence à un centre avant qu'il y en ait un, à faire reſulter de leur acrochement tumultuaire, & de leur union faite par le hazard un tout, dans le quel on voit manifeſtement un deſſein, & un ordre le plus admirable, à faire naître la faculté de penſer d'un arrangement de parties, qui en ſont tout-à-fait dépourvues, à attribuer la penſée, c'eſt-à-dire un mode indiviſible, à une ſubſtance étendûe & diviſible &c.

Les contradictions, les extravagances, les abſurdités de l'auteur du *ſyſthême de la nature* qui a tâché de nos jours de renouveller ce ſyſthême d'Epicure, ont été miſes dans leur plus grand jour par Bergier, dans ſon *Examen du matérialiſme*, & par Caſtillon, dans ſes *Obſervations ſur le livre intitulé ſyſthême &c.* On peut voir auſſi ſur ce livre le jugement, qu'en a porté le clergé de France, dans ſon Inſtruction paſtorale de 1770. & l'éloquent diſcours, prononcé en parlement par Mr. de Seguier.

L'auteur des *Queſtions ſur l'Encyclopédie* s'eſt mis auſſi ſur les rangs pour le réfuter, mais il y a quelque choſe de bizarre dans ſa réfutation. Après avoir

dit

dit qu'il se trouve dans ce livre des *propositions affreuses*, & s'être écrié *quel cahos, quelle confusion, quelle témérité!* il ajoute que cependant on doit respecter *la vertu & le génie de son auteur.* On peut donc avoir de la vertu & débiter une morale affreuse, avoir du génie & dire des sottises. Voltaire, en disant celà, cherchoit peut-être à mettre à couvert, sur ces deux articles, sa propre réputation Volt. *Dieu, Quest. sur l'Encyclop. par.* 4.

Si un autre Ecrivain célébre de nos jours, qui bien loin de nier l'éxistence de Dieu, a tâché au contraire d'en fournir une nouvelle preuve tirée d'une certaine loix de réfraction, qu'il établit sous le nom de *principe de la moindre quantité*, a avancé que le systhême d'Epicure n'est pas déstitué de toute probabilité, c'est là un effet d'une prévention d'auteur pour ses découvertes.

Cet Ecrivain regardoit sa preuve comme la meilleure, & voulant l'accréditer aux dépens des preuves apportées par les aurres Philosophes, se trouva engagé à avancer que celle, qu'on avoit toujours tiré de la beauté, & de l'ordre de l'univers n'étoit pas tout-á-

fait

fait évidente, & par conſéquent à accorder quelque probabilité au ſyſthême d'Epicure, aux dépens du bon ſens, & de la raiſon. Auſſi ſon principe de la *moindre quantité* eſt rejetté par d'autres grands Philoſophes, & a été abandonné par lui même dans ſa *Vénus Phyſique*. Maupert. *Eſſ. de Coſmol. avant propos.*

( 12 ) Bayle *Dict Art. Spinoſa.*

( 13 ) Hooke *Rel. natural tom.* 1.

On ſuppoſe dans ce ſyſtême, qu'il n'y a qu'une ſubſtance dans la nature, & que cette ſubſtance unique, néceſſaire, immuable eſt douée d'une infinité d'attributs, & entre autres de l'étendue, & de la penſée, enſuite de quoi tous les corps qui ſe trouvent dans l'univers ne ſont que des modifications de cette ſubſtance entant qu'étendue, & les ames des hommes ne ſont que des modifications de cette ſubſtance, entant que penſée, de ſorte que Dieu, ſous le quel nom on n'entend que cette même ſubſtance unique, eſt bien la cauſe de toutes les choſes qui éxiſtent, mais ne différe point d'elles: ainſi il n'y a qu'un être, & qu'une nature, & cette nature produit en elle même, & par une action immanente tout ce qu'on appelle créatu-

ture, il eſt tout enſemble agent, & patient, cauſe éfficiente, & ſujet, il ne produit rien, qui ne ſoit ſa propre modification. Auſſi cet être produit en lui même, par une néceſſité aveugle, toutes les modifications poſſibles, de ſorte que les modifications qu' il ne produit point, doivent être regardées comme impoſſibles, & par conſéquent il répugneroit que quelque choſe fût diverſement de ce qu' elle eſt.

Or que peut-il y avoir de plus contradictoire, & de plus abſurde qu'attribuer à la même ſubſtance l étendue, & la penſée, c' eſt-à-dire deux attributs incompatibles dans le même ſujet, d'attribuer l'étendue, qui eſt compoſée de parties, & diviſible, à une ſubſtance unique, de lui attribue rentant qu' étendue toute ſorte de figure, la quarrée, la ronde, la triangulaire, c eſt-à-dire des modifications, qui s' excluent mutuellement les unes les autres, & de lui attribuer, entant que penſée, toutes les contradictions qui ſe trouvent dans les têtes, & dans les cœurs de tous les hommes, dont les uns affirment au même tems ce que d' autres nient, aiment ce que d' autres haiſſent &c, d' attribuer à une ſubſtance

im-

immuable une succéssion continuelle de modifications, c'est-à-dire de changemens dans sa façon d'être, de n'admettre rien de possible que ce qui arrive, de sorte que c'eût été une contradiction, si par éxemple il y eût eû un nombre plus ou moins grand de planètes, ou que Spinosa, au lieu de mourir à la Haie fût mort à Leyde?

Toutes ces extravagances, & ces absurdités sont d'autant plus monstrueuses, que dans le systhéme de Spinosa cette substance est Dieu. *S'il y a eû des Philosophes assez impies*, nous dit Bayle, *pour nier qu'il y eût un Dieu, ils n'ont point poussé leur extravagance jusqu'à dire, que s'il éxistoit, il ne seroit point une nature infiniment parfaite*: or quel Dieu, qu'un être, qui n'a d'autres connoissances que les connoissances particulieres des hommes, qui sont très bornées, & n'en a aucune qui embrasse tout, un être divisible comme l'étendue, & par conséquent déchiré à chaque instant par les séparations continuelles qui se font dans les corps, un être qui est sujet à une nécessité aveugle, & par conséquent privé de toute sagesse & de providence; un être qui est le sujet de toutes les

contradictions, les folies, les miséres, les saletés, les passions, les iniquités de tous les hommes? Tout ce qu'on dit des hommes doit dans ce systhême s' entendre de Dieu. Ainsi il sera vrai de dire que Dieu affirme & nie la même chose, qu'il se demande des graces, & qu'il se les refuse, qu'il s'afflige, qu'il souffre, qu'il se désespere, qu'il se pend, que modifiè en Juif il s'est donné un coup de couteau à lui même modifié en Spinosa. Aussi il ne faut point être la dupe de ce Philosophe captieux, qui retenoit le nom de Dieu, pour s'accomoder au langage commun, & pour mieux cacher son Athèisme, pendant qu'il en ruinoit l' essence, & la nature de fond en comble.

On peut voir les replis, & les équivoques dont se servoit ce Philosophe, pour ne pas manifester pleinement son impiété dans Kortholt *de tribus Impostoribus*. *Ce n'est pas*, dit Bayle, *la moins curieuse partie de l'histoire, & du caractère de ce Philosophe* Juif de naissance, & puis déserteur du Judaïsme, & enfin Athée. Ces trois imposteurs sont Edouard de Cherburg Thomas Hobbes, Benoit Spinosa. On fait cette remarque à fin qu'on ne confonde point ce livre avec un autre du même titre, dont tout

le monde parle, & que perſonne n'a vû.

D'après cet expoſé du ſyſthême de Spinoſa, tiré la plus part de Bayle, l'on croit que perſonne ne ſera tentée de croire que l'Athèiſme y ſoit démontré géométriquement. Auſſi ſa demonſtration prétendue qu'il ne peut y avoir qu'une ſeule ſubſtance qui eſt la baſe de tout le ſyſthême, quoique ſous l'étalage impoſant de définitions, d'axiomes, de théorèmes, de corollaires, n'eſt qu'un tiſſû de ſophiſmes fondé ſur une définition obſcure & équivoque, & qu'une pétition de principe indigne d'un Philoſophe.

D'abord ce prétendu Géomètre poſe pour définition de la ſubſtance *ce qui éxiſte en ſoi même*, ce qui peut avoir deux ſens, c'eſt-à-dire ce qui éxiſte *de ſoi même*, & ce qui éxiſte *par ſoi même*. Exiſter *de ſoi méme*, eſt n'avoir beſoin d'autre cauſe de ſon éxiſtence que ſoi même, & éxiſter *par ſoi même* eſt n'avoir beſoin de ſujet dans lequel éxiſter, comme le mouvement, la figure &c. qui ne ſauroient éxiſter ſans éxiſter dans un ſujet. Ainſi Dieu éxiſte *de ſoi. même*, & par *ſoi même*, toute ſubſtauce créée, un arbre,

par éxemple, un cheval, éxifte par *foi même*, mais non pas *de foi même*, & tout ce qu' on appelle *mode* ou accident n' éxifte ni *de foi même*, ni par *foi même*, car outre le befoin d' une caufe pour éxifter, ce qui lui eft commun avec les fubftances créées, il a de plus befoin d' un fujet, dans le quel éxifter. Or fi *ce qui éxifte en foi même* de Spinofa ne fignifie que ce qui éxifte par *foi même*, fa définition de la fubftance lui eft inutile, & ne prouve rien; s' il fignifie ce qui éxifte de *foi même* fa définition eft fauffe, & tout le fyfthême tombe en ruine.

C' eft encore une autre équivoque ce qu' il ajoute à fa définition de la fubftance: la fubftance eft *ce qui peut fe concevoir par lui même*. Si par ce qui peut fe concevoir *par lui même* il entend ce qui peut fe concevoir fans être rapporté à un fujet qui le foutienne, & dans le quel il éxifte, il dit vrai; mais cela ne prouve rien en fa faveur: s' il entend ce qui peut fe concevoir fans être rapporté à une caufe, il dit faux, car on peut très bien connoitre un effet fans connoitre la caufe, fi ce n' eft lors qu' on le confidére comme effet, ce qui n' eft pas néceffaire, ni n' arrive pas toujours.

Auf-

Auſſi comment Spinoſa prouve-t-il qu'il n'y a dans la nature qu'une ſeule ſubſtance? Parce que, dit-il, l'éxiſtence appartient à la *nature de la ſubſtance.* C'eſt ſa ſeptieme propoſition. La preuve de cette ſeptieme propoſition eſt la propoſition 6. *une ſubſtance ne peut pas être produite par une autre*, & la preuve de cette 6. propoſition eſt l'axiome 4. *ſi une ſubſtance pouvoit être produite par une autre, ſa connoiſſance dépendroit de ſa cauſe*, ce qui eſt, dit-il, contre la définition 3. *ſubſtance eſt ce qui éxiſte en ſoi, & peut ſe concevoir par ſoi même*: ainſi toute la preuve ſe réduit à cette ſeule définition équivoque, arbitraire, fauſſe, qu'il à poſé d'avance ſans la prouver, c'eſt-à-dire à ce qui eſt en queſtion.

Il en eſt de même de l'autre preuve de cette même propoſition 6. tirée de la propoſition 2. *il ne peut y avoir deux ſubſtances de même attribut.* Paſſons ſur l'équivoque de ce môt-*même*, qui peut être entendû pour même *numero*, & pour même *ſpecie*, qui ſont deux choſes bien différentes, d'où il en ſuit que la preuve fondée ſur cette propoſition évidemment fauſſe *eſt un ſi petit ſophiſme,*

comme dit Bayle, *qu'il n'y a point d'écolier qui s'y laissa prendre, après avoir étudié ce qu'on appelle parva Logicalia, ou les cinq voix de Porphyre* : passons, dis-je, sur cette équivoque, & ne considérons que la preuve, que cet Athée Géomètre nous donne de cette 2. proposition.

Cette preuve n'est rien autre chose, que cette même définition 3. *substance est ce qui éxiste en soi, & peut se concevoir par soi même* dont on vient de parler. Si c'est là démontrer un systhême géométriquement, on le laisse juger au Lecteur. Il faut bien porter l'imposture jusqu'à l'impudence pour oser conclure de semblables démonstrations par un Q. E. D.

S'il n'étoit pas toujours bon de combattre l'erreur par toutes les voyes possibles, on pourroit dire qu'il ne valoit pas la peine d'employer de si longues dissertations, ni de faire tant de volumes pour combattre ce systhême du Philosophe Juif. Ces seules réfléxions suffisent pour le battre en ruine. Demander aux Spinosistes des définitions exactes, & des preuves de chaque proposition c'est, comme dit l'auteur des *Erreurs de Voltaire*, couper en un moment

le

le noeud Gordien. On peut voir dans Bayle, *Dict. Art. Spinosa*, & dans Jean Albert Fabrice, *de verit. Christ. Relig. c. 13.* le catalogue des auteurs qui l'ont réfuté.

Non seulement ce systhême est contraire à toutes les notions les plus évidentes & à toutes les régles du raisonnement; mais il est tout-à-fait insoutenable même du côté de la Physique, comme il est avoué par Toland, qui a taché pour cela de l'étayer, en ajoutant à l'étendue & à la pensée un troisieme attribut de la substance, qui est le mouvement, qui est, dit-il actuel, & essentiel tout ensemble, en confondant par là la mobilité avec le mouvement, la faculté avec l'acte.

Aussi comment Toland prouve-t-il que le mouvement est essentiel à la substance? On ne peut concevoir l'étendue, nous dit il, sans la concevoir *divisible*: autre bévûe qui ne fait pas plus d'honneur au Philosophe. C'est la division actuelle qui ne peut venir que du mouvement, & non pas la divisibilité, qui ne vient que de l'étendue: ainsi pour concevoir une substance divisible, il suffit de la concevoir étendue, & il n'est

pas néceſſaire de la concevoir en mouvement. L'auteur du *Dictionnaire Philoſophique* a avancé la même ſottiſe. Tol. *ep.* 4. 5. *ad Seren.* Volt. *Dict. Philos. art. matiere.*

( 14 ) *Syſth de la nat. par.* 1. *pag.* 23.

( 15 ) L'auteur des *Penſées Philoſophiques* avoue que la ſeule découverte des germes a diſſipé une des plus puiſſantes objections de l' Athèiſme, & par conſéquent qu'il eſt reſervé à la connoiſſance de la nature de faire des Déiſtes ; mais à preſent que l'auteur du *ſyſthême de la nature* en a porté la connoiſſance encore plus loin & qu' il a vû des êtres animés naitre ſans germes dans de l'eau & de la farine, cette connoiſſance ne fait plus que des Athées. *Pens. Phil.* N°. 19.

Qu'il n' en déplaiſe à l' autenr de ce ſyſthême, ſi nous lui aſſocions dans ſes connoiſſances phyſiques ce fou de Vanini, qui avoit dit avant lui que le premier homme a été produit de la pourriture des ſinges, des grenouilles, & des cochons: il n'y a pas grande diſtance de ce mélange à celui de l'eau & de la farine. Van. *Dial.* 37.

Il

Il faut cependant rendre juſtice à cet auteur: il reconnoit ailleurs ( pag. 17) *que le germe humain ne peut être conçû & développé que dans le ſein d'une femme.* S'il ne peut ſe ſauver d'une ſottiſe, ſans tomber dans une contradiction, ce n'eſt pas à nous qu'il doit s'en prendre.



# CHAPITRE XIV.

*Sources du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de la Divinité, aſſignées par les Incrédules, & premierement de la crainte, & de l'ignorance.*



On a déjà vû dans le Chapitre premier qu'on ne ſauroit trouver la cauſe ſuffiſſante de ce conſentement général qu'on vient de prouver, que dans la nature. Auſſi les raiſons qu'en donnent les incrédules ſont ſi diverſes, ſi peu liées entre elles, ſouvent même ſi contradictoires, que cela ſeul en découvre l'inſuffiſance : mais on va en parler en détail, pour ne laiſſer rien à deſirer au Lecteur.

C'eſt, dit on, de la crainte, & de l'expérience de leurs maux, que les hom-

hommes ont appris à ſonger à la Divinité. D'accord pour un moment. Puisque la crainte eſt un ſentiment naturel, & l'homme eſt naturellement ſujet à des malheurs, il ſera toujours vrai de dire que la croyance de la Divinité a ſa ſource dans la nature. Ainſi l'auteur du *ſyſthême de la nature* a bien rencontré, en diſant que *des êtres craintifs, & malheureux ſe feront toujours des Dieux*: mais examinons la choſe en elle même. ( 1 )

Pour attribuer la croyance de la Divinité à la crainte & à l'expérience des maux il faudroit ſuppoſer 1° que les hommes n'ont jamais éprouvé que du mal. Sans entrer ici dans la queſtion, ſi la ſomme des maux ſurpaſſe celle des biens, perſonne n'oſeroit ſoutenir que les hommes ne goutent jamais aucun bien dans la vie. Donc ſi l'expérience des maux a excité en eux la crainte, & l'abbatement, l'expérience du bien a dû y exciter la reconnoiſ-

noiſſance & l'admiration, & l' un de ces deux ſentimens a pû les porter, auſſi bien que l'autre à ſonger à la Divinité. Les *phénomènes de la nature* dit lé même auteur, *font naitre néneſſairement dans les hommes des ſentimens divers: les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoiſſance, les autres excitent en eux le trouble, l' averſion, le déſeſpoir.* Ce n' eſt certainement pas la crainte, l'averſion, le trouble, le déſeſpoir qui les a porté à adorer les productions de la terre, le ſoleil, les aſtres. &c. (2)

De ce mélange de biens, & de maux il s'en ſuivroit tout au plus que les hommes auroient été portés à imaginer l'hypothèſe des deux principes, en quoi ils auroient certainement déraiſonné; mais ils n'auroient pas déraiſonné jusqu'au point d'admettre un principe du mal, & de n'en point admettre pour le bien.

Il y a plus ; l'expérience du bien a dû certainement précéder l'expérience des maux, car on ne connoit le mal que par rapport au bien, comme on ne connoit le vice que par rapport à la vertu. L'expérience du bien a donc dû les faire ſonger à la Divinité, avant d'y être portés par l'expérience des maux, & par la crainte. Avant que de voir ces vaſtes continens engloutis par les eaux, ces tremblemens de terre qui ont bouleverſé une partie du globe, ces feux ſouterrains qui ſe ſont ouvert en différens lieux des ſoupiraux effrayans, dont nous parlent nos philoſophes, les hommes ont dû voir la terre, & les élémens dans leur état paiſible, & naturel. (5)

Il faudroit ſuppoſer 2°. que l'idée que les hommes ſe ſont d'abord formé de la Divinité a été celle d'un être cruel, & qu'ils n'ont d'abord adoré que des êtres nuiſibles & malfaiſans. Or l'idée de la Divinité que

les

les hommes ont eû dans tous les tems a été celle d'un être naturellement bon, du quel ils reconnoiſſoient leur bien être, & auquel ils avoient recours dans leurs beſoins. S'ils ont adoré des êtres nuiſibles, ils en ont adoré auſſi des utiles, comme les productions de la terre, & les aſtres, & cela avant les autres, pour la raiſon que l'on vient d'apporter. Ce n'étoit certainement pas la crainte, & le déſeſpoir, qui préſidoit aux fêtes de Cérès, & de Bacchus, où tout n'étoit que danſes, & que chants, & ne reſpiroit que la joie & le plaiſir.

Les ſacrifices de ſang humain n'ont pas été communs parmi tous les peuples, & en général tous les ſacrifices n'étoient point des ſacrifices d'expiation, c'eſt-à-dire des ſacrifices déſtinés à apaiſer la colère divine: il y en avoit d'autres qui n'étoient que de ſimples hommages, & des marques de reconnoiſſance. Auſſi ceux là même que

que

que l'on faifoit pour apaifer la colère de la Divinité ne prouvent rien autre chofe, fi ce n'eft qu'on la croioit irritée: mais on ne la regardoit pas moins comme bonne, puisque l'on croioit qu'elle fe laiffoit fléchir par des voeux, & par des facrifices.

On a déjà vû dans le Chapitre précédent que l'auteur du *fyfthême de la nature* forcé de rendre hommage à la vérité, avoue que ce font des hommes *d'un témperament malheureux & d'un efprit chagrin*, qui fe forment des idées fi noires de la Divinité. Il auroit mieux dit, que ce font les méchans: il n'y a qu'eux qui en craginent la colère, les vertueux ne craignent que de la mériter.

Celui qui diroit, que c'eft plus tôt l'Athèifme, qui a fa fource dans la crainte, dont le méchant s'efforce de fe délivrer, en fe perfuadant qu'il n'y a point de Dieu, rencontreroit bien plus jufte. Le même auteur en con-

convient, & par conséquent il fait naitre de la même cause deux effets contraires: la crainte est tout à la fois la cause de la croyance de la Divinité & la cause de l'Athèisme. (4)

Il faudroit supposer 3° que tout le genre humain ait été saisi tout d'un coup d'une folie universelle, puisqu' une terreur qui porte à imaginer des êtres qui n'éxistent point, en est une; elle approche même du délire. Cette folie uninerselle de tout le genre humain est quelque chose de bien plus incroyable que ce que Lucien nous raconte d'une ville entiere, dont les citoyens furent si frappés à la représentation d'une piéce de Théatre qu'ils devinrent tous acteurs, & ne cessoient de répéter dans les rues les noms d'Andromede, de Persée, de Méduse.

Aussi l'on revient toujours d'une opinion fausse causée par une terreur panique, après que la crainte est finie, ou qu'on en découvre l'insuffiisance

des

des motifs. Les hommes depuis tant de ſiècles ne ſont par encore revenus de la perſuaſion de l'éxiſtence de la Divinité: les Athées, ſoit anciens, ſoit modernes ont eû beau leur crier avec Lucrece, *nous vous délivrerons de vos craintes importunes*, ils ne les ont point écoutés, & ils ont continué à croire: mais c'eſt aſſez parlé de la crainte; paſſons à l' ignorance.

C'eſt l'ignorance de l'énergie, & des forces de la nature, diſent ils, qui a porté les hommes ſtupides, & ignorans, à imaginer un être inconnû, au quel ils ont attribué tous les phénomènes dont ils ignoroient la cauſe. Fort bien: donc plus les hommes ſont ignorans, plus ils ſeront portés à ſe former une Divinité Que nos Philoſophes accordent cela avec ce qu'ils nous diſent de ces peuples ſauvages, habitans d'un autre hémiſphère, qui n'en avoient pas la moindre connoiſſance. Si c'eſt l'ignorance qui a por-

té les hommes à ſe forger une Divinité, ces peuples auroient dû être les premiers à ſe l'imaginer. Mais c'eſt perdre le tems, que de s'arrêter à toutes les inconſéquences & à toutes les contradictions de ces auteurs, qui trouvent dans l'ignorance tantôt la raiſon de l'Athèiſme, tantôt celle de la croyance de la Divinité.

On leur demandera après, ſi ceux qui excluent la Divinité connoiſſent mieux la nature, & donnent des raiſons plus ſatisfaiſantes des phénomènes, que ceux qui en admettent l'éxiſtence. Si l'ignorance a été la cauſe de la croyance de la Divinité, l'Athèiſme doit être l'effet d'une connoiſſance plus grande de la nature. Or il ne paroit point que les Matérialiſtes, ou les Athées, la connoiſſent mieux que les autres.

Malheureuſement pour leur prétention, les Deſcartes, les Newthon, &c. qui ont pénétré ſi avant dans les

ſe-

ſecrets de la nature, & en ont développé tous les reſſorts, & pour ainſi dire, dicté les Loix, ont été des hommes les plus convaincûs de l'éxiſtence de Dieu, pendant que parmi tous les Matérialiſtes il n'y en pas un, qui ait propoſé un ſyſthême raiſonnable, ou qui ait fait une ſeule découverte utile. Il leur ſied bien d'accuſer ces grands Philoſophes d'ignorance.

Il y a plus; les Athées avouent eux mêmes qu'on ne peut ſe flatter de jamais connoitre parfaitement les forces de la nature, les proprietés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent réſulter de leurs combinaiſons. *Sommes nous en état*, dit un d'entre eux, *d'expliquer les phénomènes de la lumiere, de l'électricité, de l'élaſticité? ... Nous ſommes incapables de rendre raiſon des phénomènes le plus journaliers*, *que la nature nous preſente &c.* Il concluent donc en vain, que ſi l'ignorance a enfanté la croyance de

de la Divinité, une plus grande connoiſſance de la nature eſt faite pour la détruire. Nous pouvons demeurer tranquilles ſur cet article; il ne ſera jamais à craindre que cela arrive, puiſque de ſon aveu même la connoiſſance de la nature eſt impoſſible. (5)

*La croyance d'un Dieu a*, dit-il *empêché les hommes d'étudier la nature.* Autre inconſéquence du même auteur. Si l'ignorance de la nature eſt une ſuite de la croyance d'un Dieu, elle n'a pas pû en être la cauſe. (6)

Il eſt vrai que l'ignorance de la Phyſique, & l'admiration ſtupide des Phénomènes de la nature a enfanté les Dieux du Paganiſme comme nous l'avons vû dans le Chapitre V. en portant les hommes ſtupides, & ignorans, à en croire toutes les parties animées par des Génies; mais il n'en eſt pas de même de la croyance de la Divinité en général. Recourir d'abord, & pour

ain-

ainsi dire en premier ressort, à une nature supérieure, & à plus forte raison multiplier cette nature sans nécessité, comme faisoient les Payens, c'est sans doute un effet de l'ignorance; mais n'y recourir jamais, c'est un effet d'une ignorance encore plus grande.

Dieu est sans doute la cause de tous les effets de la nature; mais il ne les produit pas tous immédiatement, par lui même: il se sert pour cela des êtres créés, de leurs combinaisons, des proprietés, des forces qu'il leur a donné, & qui agissent dépendemment des loix qu'il leur a prescrites. Demander l'explication d'un phénomène c'est demander à connoitre ces combinaisons, ces forces, ces Loix, & par conséquent celui, qui diroit pour toute explication, que Dieu en est la cause, montreroit par là l'ignorance où il seroit de la cause immediate des phénomènes, c'est-à-dire des forces de la nature, & des proprietés des êtres di-

vers, & n' apprendroit rien aux autres. Mais après avoir indiqué ces combinaiſons, ces forces, ces loix, ſi l'on ne ſuppoſe d'avance l'éxiſtence d'un être ſupérieur, il reſte toujours à demander, d'où viennent ces combinaiſons, d'où vient le mouvement qui en eſt la cauſe, qui eſt ce qui a donné à la nature ces proprietés & l'a aſſujetie à ces loix. Un vrai Philoſophe connoit que rien de tout cela n'eſt eſſentiel à la nature, qu'elle n'a pû ſe donner elle même ces loix, & ces proprietés, d'où il en conclut qu'il éxiſte un être ſupérieur, auteur & maitre de l'univers: l'ignorant s'arrête à ces combinaiſons, à ces Loix, à ces forces; & pendant qu'il croit avoir tout compris, & tout expliqué, il ne dit que des mots vuides de ſens.

Ce n'eſt point, *parce que nous ignorons comment ce phénomène a pû s'opérer par les forces de la nature*, que nous avons recours à un être ſupé-

mais

rieur; mais parceque nous connoiſſons, que la nature par elle même n'a point de forces, & que par conſéquent elle à dû recevoir celles qu'elle, a d' un autre être, qui eſt ſon auteur. Ainſi lorsque nous en concluons que Dieu éxiſte, nous n' argumentons point *ſur notre ignorance*, mais nous partons d'un principe le plus évident & le mieux démontré. C' eſt la connoiſſance que nous avons de la nature, qui nous porte à admettre l'éxiſtence de Dieu, & ce n' eſt que l'ignorance, qui fait les Athées. (7)

D'abord que l'éxiſtence de Dieu eſt évidemment démontrée, on ne peut pas dire qu' en y recourant nous avons recours à une cauſe *la plus cachée, & la plus inconnue*, comme nous l'impute le même l'auteur, Comment une cauſe dont l' éxiſtence eſt demontrée feroit-elle une cauſe la plus inconnue & la plus cachée? Si l' on n' en comprend pas toute l'eſſence, on en con-

noit aſſez l'éxiſtence & les proprietés, telles que la puiſſance, la ſageſſe, la bonté &c. Les Athées ne comprennent pas non plus l'eſſence de la matiere: donc en recourant à ces forces, ils ont recours eux auſſi à une cauſe la *plus cachée*, *& la plus inconnûe*,

En ſuppoſant l'éxiſtence de Dieu, ſi nous ne rendons pas la raiſon du *comment* des effets divers, nous rendons du moins la raiſon du pourquoi, en recourant à une cauſe dont l'éxiſtence eſt demontrée, au lieu que les Athées ne rendent de raiſon ni de l'un, ni de l'autre. Mais l'on connoit, diſent-ils, l'éxiſtence, & les proprietés de la matiere par les ſens. On répond, que l'on connoit celle de Dieu par la raiſon, & cette connoiſſance vaut bien l'autre, Les Athées connoiſſent auſſi ſans doute par les ſens, que ces forces, & ces proprietés ſont eſſentielles à la matiere.

# NOTES.

(1) *Systh. de la nat. par. 2. c. 10. &c.*

(2) *Systh. de la nat. par. 2, c. 1. Essai sur les préjug. c. 9. Contag. sacr. c. 1.*

L' inconséquence des Athées, qui aprés avoir combattu l'éxistence de Dieu par les maux qui sont dans la nature nous donnent l' expérience de ces mêmes maux pour une des raisons qui ont porté les hommes à croire cette éxistence, est des plus frappantes. D' un côté le mal est selon eux une preuve qu'il n'y a point de Dieu, & d'autre côté s'il n'y avoit point de mal, les hommes n'eussent jamais songé à la Divinité: ainsi la croyance de Dieu nait de cela même, qui selon leurs principes, la combat, ce qui forme le plus grand argument contre elle, est justement ce qui l'a établie. Où c' est tout le genre humain qui a déraisonné, en concluant des maux qui sont dans la nature qu'il y à un Dieu, au lieu d' en conclure qu'il n'y en a point, où c'est eux qui déraisonnent. Pour resoudre

de quel côté eſt le déraiſonnement il n' y a pas beaucoup à balancer.

( 3 ) *Syſth. de la nat. par. 2. c. 1.*

Sur ces révolutions, & ſur ces déſaſtres ſuppoſés, ou certainement éxagerés, il eſt bon de remarquer que ce qui a porté les hommes à ſonger à la Divinité ce ne ſont donc point les maux communs, & ordinaires de la nature; mais des malheurs tout-à-fait extraordinaires, & des déſaſtres particuliers. Ils ont donc été précédes par un état heureux, & cet état n'a pas été troublé également dans toutes les parties du globe: donc les hommes avant ces déſaſtres, ou dans ces parties du globe qui ont été épargnées, n'auroient point connu de Divinité, ce qui eſt faux.

Si l'on prétendoit que ces déſaſtres on été univerſels, de ſorte qu'ils ayent ſubmergé, & bouleverſé tout le globe, on demande comment les hommes qui vinrent aprés ont pû en avoir connoiſſance. On eſt en droit de faire cette demande à l'auteur du *ſyſthême de la nature*, qui ſoutient que l'hypothèſe que tous les hommes ſoient péris dans ces déſaſtres eſt poſſible. & que la race humaine s'eſt peut-être renouvellée

plu-

plusieurs fois. Où trouverons-nous dans ce cas, ces hommes échappés au désastre général, qui aient transmis aux autres l' idée noire de la Divinité, avec leurs frayeurs?

En supposant même ces désastres universels, & ces hommes échappés à la destruction générale de tout le reste de la race humaine, ces désastres n'ont pas été continuels, & il s' est écoulé plusieurs siècles, sans que l'on ait vû des spectacles si effrayans. Or comment les hommes auroient ils conservé dans ces intervalles l'idée de la Divinité? Elle auroit du se perdre, ou du moins s' affoiblir avec le souvenir de ces revolutions, & avec leurs frayeurs.

Il est plaisant de voir, que pendant que l'on traite de fable ce que les Livres sacrés nous attestent d'un déluge universel, on en imagine non seulement un, mais plusieurs, pour trouver la raison de la croyance de la Divinité dans la frayeur.

Le même auteur, après avoir dit dans la note I. du même Chapitre, qu' il *est peu vraysemblable que le déluge dont parlent les livres saints des Juifs, & des Chrétiens ait été universel*, ajoute immédia-

diatement après, *qu' il pourroit se faire qu' une cométe en venant heurter vivement notre globe, eût produit une secousse assez forte, pour submerger à la fois des continens, ce qui a pû se faire sans miracle. Il peut y avoir eû*, dit il dans la note 3. *non seulement un déluge universel, mais encore un très grand nombre d'autres déluges, depuis que notre globe éxiste.*

(4) *Systh. de la nat. par.* 2. *c.* 13.

(5) Systh. *de la nat. par.* 2. *c.* 1.

(6) *Systh. de la nat. par.* 2. *c.* 6. *&c.*

(7) Pour voir clairement qui sont ceux qui argumentent sur leur ignorance, on n'a qu'à comparer l'argument de ceux qui admettent l'éxistence de Dieu, & celui de ceux qui la nient.

*Nous savons pour certain, nous démontrons même, que la matiere ne peut pas éxister d'elle meme, que d'elle même elle n'a point de forces, que le mouvement ne lui est point essentiel &c. donc il doit y avoir un être supérieur dont elle ait recû son éxistence, & ces proprietés, qui lui ait imprimé le mouvement &c.* c'est l'argument de ceux qui admettent l' èxistence de Dieu. *Nous ne connoissons point l' essence, & les forces de la matiere: donc il peut se faire qu' elle seule suffise, pour produire tous les effets que*

*nous voyons dans la nature.* C'eſt l'argument de ceux, qui la nient.

C'eſt en vain que les Athées tâchent de donner un autre tour à cet argument, qu'ils pretendent n'être pas bien rendû, ou bien compris par leurs adverſaires: *nous ne comprenons pourquoi, ni comment l'aimant par éxemple attire le fer &c. & cependant c'eſt la ſeule matiere qui fait tout cela: donc elle peut de même produire tous les autres effèts, que nous ne comprenons point, ſans qu'il y ait beſoin d'avoir recours à un être ſupérieur.* D'accord, s'il eſt vrai que la matiere ſeule fait tout cela par ces propres forces; mais c'eſt juſtement ce qui eſt en queſtion. Il eſt même démontré, que la matiere d'elle même n'a point de forces: ainſi cet argument n'eſt qu'une pétition de principe.

---

CHA-

# CHAPITRE XV.

## *De la Politique & de l'Education.*



S'il étoit vrai que les hommes ont été portés d'abord par l'expérience de leurs maux, par la crainte, & par l'ignorance à croire l'éxiſtence d'une Divinité, ils n'ont pas eû beſoin pour la croire d'être ſéduits par des impoſteurs habiles, dont Spinoſa, Hobbes, Toland nous donnent l'artifice, & la politique, pour ſource de cette croyance; ou ſi cette croyance eſt un effet de l'impoſture, & de la ſéduction elle n'à point ſa ſource dans l'expérience des maux, dans la crainte & dans l'ignorance. On ne fait cette remarque que pour faire voir combien les différentes ſources de cette croyan-

ce indiquées par les incrédules font peu liées ensemble: il y a même entre elles une espèce de contradiction. Aussi n'y a-t-il nul accord parmi ceux là mêmes qui lui assignent pour source l'imposture & la politique.

Si on leur demande quels ont été ces imposteurs habiles qui pour leurs fins politiques ont fait croire aux hommes l'éxistence de la Divinité, ils repondent tantôt qu'ils ont été des Rois, tantôt des Prêtres, tantôt c'a été des Rois pour s'asservir, & pour tyranniser les peuples, & tantôt des Prêtres pour s'asservir les Rois: tantôt ils regardent ces Rois, ces Législateurs, & ces Prêtres, ou ces Philosophes, comme des bienfaiteurs du genre humain, qui par une croyance utile ont tiré les hommes de leur état de barbares, en ont formé les mœurs, & ont civilisé les nations, tantôt ils les détestent comme les ennemis les plus cruels de leurs semblables, qui

les

les ont plongé dans l'abyme de tous les malheurs. ( 1 )

Ces auteurs feroient encore bien plus embarraffés, fi on leur demandoit qu'ils affignent l'époque de cette révolution, par la quelle les hommes ont commencé à croire l'éxiftence d'une Divinité. Il n'eft pas croyable, que tandis qu'on connoit l'époque de l'invention des arts & de la fondation des Empires, le fouvenir d'une révolution qui auroit été certainement la plus grande qu'il y eût jamais dans le monde; fe foit perdu tout-à-fait. Auffi ces auteurs chercheroient-ils en vain à l'affigner: toute époque qui ne remonteroit point jusqu'à la naiffance du monde, fuppoferoit un tems dans le quel les hommes n'auroient point crû de Divinité, & les hommes l'on crû dans tous les tems.

Même embarras, fi on leur demandoit le nom de ces impofteurs fameux, ou de ces fages qui ont caufé cette révo-

lu-

lution. On connoit celui de ceux qui ont inventé les arts, qui ont fondé les Empires, qui ont asservi, ou qui ont policé les nations.

Critias Tyran d'Athénes, selon qu'il est rapporté par sextus Empiricus, & le Sisyphe d' Euripide, dont on a parlé dans le Chapitre VI. qui sont les auteurs, dont Spinosa, Hobbes, Toland on emprunté leur opinion, en donnent pour auteur un certain vieillard. Cella ressemble beaucoup à ces Marquis, & à ces Ducs qu' un Auteur connû avoit la coutûme de donner à chaque pas pour garans de ses rares anecdotes, mais qu'il se prenoit toujours bien garde de ne pas nommer. C'est le moyen d'avancer toute sorte des faussetés, sans pouvoir en être convaincû.

Celui qui nommeroit un Numa, un Solon, un Lycurge, ce seroit un ignorant, ou ce seroit un homme qui voudroit en imposer. Avant ces Législa-

teurs l'on croioit déjà l'éxiſtence de la Divinité, dans le Latium & dans la Grece, comme par tout ailleurs. Auſſi il y a dans cela une équivoque qu'il faut ôter. (2)

Il y a bien de la différence entre introduire une croyance, & ſe ſervir d'une croyance déjà établie; à fin d'appuyer une impoſture, & pour aſſujetir les hommes, & les rendre dociles, ſoit à bonne, ſoit à mauvaiſe fin, comme on fait Numa, & Mahomet, en feignant des entretiens ſecrets l'un avec la Deeſſe Egerie, & l'autre avec l'Ange Gabriel. Jamais ces Législateurs, ou ces fourbes, n'auroient réuſſi à ſubjuger les hommes, en faiſant parler la Divinité, ſi les hommes n'euſſent déjà été perſuades qu'il y en avoit une. (3)

Il y a plus; il reſte encore à demander par quel moyen ces impoſteurs ont pû réuſſir à faire adopter une croyance abſurde, comme le prétendent

les

les incrédules, & certainement contraire aux intérêts des passions & toujours terrible aux méchans. S'ils en ont apporté des raisons, ce n'est plus imposture, & s'ils n'en ont point donné, croie qui voudra, qu'ils aient pû la faire adopter, selon la remarque de Lactance, non seulement aux simples & aux ignorans, mais aux Philosophes, & que ce mensonge heureux se soit d'abord répandu sur toute la terre, qu'il ait pris racine dans tous les climats qu'il se soit soutenu pendant tant de siècles malgré le progrés des sciences, le raffinement des peuples, & les éfforts des Athées, qui n'ont rien épargné, sur tout dans ce siècle, pour déchirer le prétendu voile qui le couvre, & pour éclairer les hommes sur la fourberie des Prêtres, & sur la tyrannie des Souverains: ainsi cette hypothèse est non seulement insuffisante, & déstituée de preuves, mais elle est impossible. (4)

Il en eſt de même de l' éducation, qui ſelon les Athées eſt une autre ſo-urce du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu, mais qui en derniere analyſe ſe réduit à celle dont on vient de parler: ainſi l'on revient aux mêmes queſtions. Qui eſt-ce qui a été le premier à introduire ce ſyſthême d'éducation, qui a pour baſe la croyance d'une Divinité? Si l'on ne remonte jusqu'au premier homme l'on rencontre les mêmes difficultés, dont on a parlé ci devant. Comment ce nouveau plan d'éducation à-t-il pû d'abord s'introduire à l'inſtant chez tous les peuples? Puisqu'il n'y a aucun tems dans le quel tous les peuples n'aient crû l'éxiſtence de la Divinité, une introduction ſuccéſſive par la quelle les uns l'eûſſent crû pluſtôt, & les autres plus tard, eſt évidemment inſuffiſante.

Ou-

Outre cela l'éducation n'a près-que lieu parmi les ſauvages, qui s'accordent cependant avec tous les autres peuples dans la même croyance: l'éducation varie ſans ceſſe, & la ſucceſſion des tems, la révolution des affaires, le mélange des nations donnent cours à d'autres principes, & à d'autres maximes, & la croyance de la Divinité a été toujours la même; l'éducation eſt diverſe chez les diverſes nations, ſouvent rivales en fait de maximes & de coutûmes, comme en fait de droit & de puiſſance, ou ſituées ſous des climats oppoſés, dont la diverſité influe ſur celle de leurs inclinations, de leurs coutûmes de leurs loix: comment ſe ſeroient-elles réunies à embraſſer le même ſyſthéme, s'il ne leur eût pas été ſuggéré par la nature, & & s'ils ne l'euſſent pas trouvé conforme à la raiſon? Ajoutez que l'on revient toujours tôt ou tard de tout ce qui n'eſt que préjugé de l'éducation,

ou qu'erreur ſucée avec le lait des nourrices, ſur tout ſi l'on eſt porté par quelque grand intérêt à en examiner la vérité, & l'on n'eſt pas encore revenu de l'idée de l'éxiſtence de Dieu, & l'on n'en reviendra jamais.

L'on accorde que l'éducation contribue beaucoup à affermir les hommes dans la croyance de la Divinité; mais elle ne la donne point: elle ne fait qu'agir de concert avec la nature, tout comme elle agit de concert avec elle, en portant les peres par éxemple à aimer leurs enfans, & les enfans à reſpecter leurs peres. On ne dira point pour cela que ces ſentimens ne tiennent qu'à l'éducation: la nature les donne, & l'éducation les cultive.

Auſſi l'éducation ſert à développer, à éclaircir, quelque fois même à obſcurcir & à défigurer l'idée de la nature de Dieu. Témoin les ſauvages, qui faute d'éducation, en ont

une

une idée ſi groſſiere, & les Payens dans lesquels les fables de la Mythologie qui faiſoient la plus grande partie de leur inſtruction religieuſe, jointes à la foibleſſe d'une raiſon abandonnée à elle même, & à l'illuſion des ſens, & de l'imagination, ſervirent à la défigurer de plus en plus. Ainſi l' ou ne ſauroit jamais être aſſez reconnoiſſant envers le créateur, de nous avoir fait naitre au milieu d'une nation policée, éclairée ſur tout par la lumiere de la Révélation, ni faire aſſez de cas de l' éducation, ce qui nous engage à parler du plan auſſi abſurde qu'impie, qu'en a propoſé, de nos jours un auteur également fameux par les écarts de ſa raiſon que par la ſupériorité de ſon génie, & de ſes talens, dans la note. (5)

## NOTES.

(1) Bayle ne trouve point que cette hypothèſe ſoit bien imaginée, dans ce qui regarde les Souverains. *C'auroit été*, dit il, *une bien mauvaiſe politique de leur part, puisque la Religion loin de les rendre maitres de leurs ſujets, les rend pluſtôt eux mêmes ſujets aux peuples, & les oblige de s'y conformer, du moins à l'extérieur, ce qui eſt en borner la puiſſance, & en gêner la libérté: ils ſeroient tombé les premiers dans le piége, & ils ſe ſeroient lié par ces mêmes fers, qu'ils vouloient donner aux autres.* Bayle *Dict. art. Athées.*

Si le même auteur dans ſa *Réponſe aux queſtions d'un Provincial* ſemble adopter l'opinion qui il réfute dans le Dictionnaire, c'eſt à lui à s'accorder avec lui même.

Auſſi cette hypothèſe ne s'accorde point avec ce que dit l'auteur *du Dictionnaire Philoſophique art. Chriſtianiſme: le peuple en fait de Religion donne la Loix aux grands.* Dans cette hypothèſe ce ſont les grands, qui ont donné la loix au peuple

ple: c'est encore à ces auteurs à s'accorder entre eux.

(2) On peut ici remarquer l'impieté de Toland qui a eu la hardiesse de mettre Moïse dans le nombre des imposteurs & les faits annoncés par ce Législateur, soutenus par les témoignages les plus éclatans, dans le même rang de ceux qui ont été avancés par Numa. Si Strabon & Diodore de Sicile, sous le nom des quels il cherche à couvrir son impieté, ont pû ignorer ces témoignages, parceque les événemens des Juifs, n'ont jamais été bien connus des Payens comment cet auteur pouvoit-il les ignorer, lui qui pouvoit les apprendre, & les avoit certainement appris par l'Ecriture? Aussi cet éxemple ne lui sert à rien pour prouver sa thèse. Les Hebreux croioient un Dieu long tems avant Moïse, & ce Législateur lui même déclaroit, qu'il ne leur annonçoit que le Dieu de leurs Peres. Il n'en auroit après cela imposé qu'aux Hebreux, comme Numa, & Mahomet, n'en ont imposé, qu'aux Latins, & aux Arabes, & il s'agit ici d'imposteurs qui en aient fait accroire à tout le genre humain. Tol. *Aidesid.* §. 5.

(3) Si des imposteurs se sont servis de la croyance des peuples, pour donner cours à des impostures & à des fables, on ne doit point faire retomber sur la Religion une faute, qui n'est que celle des hommes qui en abuseut, tout comme ils abusent de la santé, des richesses, des talens, des sciences, des Loix, & l'on ne peut pas dire sans impieté que *toute Religion dans la quelle les Prêtres font parler la Divinité doit être bannie.* On ne connoit point de Prêtres, qui aient fait parler la Divinité, si ce n'est des visionnaires, & des foux. Si par ces Prêtres l'on entend Jesus Christ, & les Apôtres, car cette maxime dans les livres de certains auteurs, ne regarde que le Christianisme) si par ces Prêtres dis-je, l'on entend Jesus Christ, & les Apôtres, cette expression est impie, & rien moins qu'exacte. Jesus Christ, & les Apôtres, n'on point fait parler la Divinité : ils n'ont fait qu'annoncer aux hommes les vérités, que Dieu leur a donné l'ordre d'annoncer : aussi ont ils prouvé leur mission, & soutenu leur témoignage par des miracles, & l'ont scellé de leur sang.

(4)

(4) Lact. de Irâ Dei c. 10. *Quæ tanta fœlicitas mentiendi, ut non tantummodo indoctos, sed Platonem quoque, & Socratem falleret, & Pythagoram, Zenonem, Aristotelem, maximarum sectarum principes, tam facile deluderet.*

(5) Selon cet auteur on ne doit point parler de Dieu, ni de la Religion aux enfans, avant l'âge de dix huit ans, & c'est peut-être encore trop tôt. Aussi sa Julie, cette héroïne immortelle, cette mere inimitable qui élevoit ses enfans avec tout le zéle, toute l'intelligence possible ne leur faisoit point apprendre de Catéchisme, *pour en faire un jour des Chrétiens, pour qu'ils ne sachent pas seulement leur* Religion, *mais qu'ils la croyent, parce qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point.* Rouss. *Nouv. Héloï. tom. 5. Emile tom. 2.*

D'abord cette derniere raison prouve trop : les hommes formés, les Philosophes mêmes, ne comprennent pas plus l'essence de la Divinité, ni la profondeur des mysteres de la Religion. Il faudra donc ne point leur parler de ces objets : ainsi à qui en parlera-t-on ? Il est certain qu'il y a bien des hommes, dont la raison n'est pas plus développée,

dans un âge plus mûr, que celle de beaucoup d'enfans : il faudra donc d'après le calcul le plus exact, que l'on aura fait de leur capacité, & des dégrés de force de leur conception, partager tous les hommes en deux classes, l'une pour la reserver à l'instruction l'autre pour l'abandonner á son mauvais sort. Aussi le même auteur semble mettre dans cette derniere classe toutes les femmes, qui faute de discernement, pour pouvoir choisir par elles mêmes, ne doivent, dit-il, avoir d'autre Religion, que celle de leurs maris; mais on doute qu'elles se soumettent à sa décision. Les enfans, les femmes, les idiots, voilà déjà plus des trois quarts du genre humain. Il ne reste qu'un petit nombre de Philosophes; mais malheureusement ces Philosophes prétendûs ne sont pas les plus dociles, & chercher à les instruire c'est se donner une peine inutile. Si l'intention de l'auteur étoit de bannir toute instruction Religieuse, & laisser penser à chacun sur la Religion, tout comme il lui plaira, il valoit mieux le dire tout rondement. Si son intention n'étoit pas telle, c'est du moins ce qui s'ensuit du principe sur le quel il a bati son nou-

veau

veau plan d'éducation, mais paſſons ſur cela.

On ne voit pas que cette inſtruction précoce ſur la Religion, mette aucun obſtacle à la croire par raiſon dans un âge plus mur. L'enfant déjà accoutumé à la croire par autorité, qui eſt le ſeul moyen proportionné à ſon âge, n'en ſera que plus diſpoſé à ſentir les preuves, qui en démontrent la vérité. Auſſi c'eſt la même route qu'il devra tenir dans la ſuite, par rapport aux objets révélés: le Philoſophe les plus éclairé ne doit pas moins les croire par autorité, que les enfans.

Il eſt vrai que ce n'eſt d'abord que des mots, que l'on grave dans leur memoire, mais ces mots deviennent bien tot le véhicule des choſes & à meſure que leur raiſon ſe forme, ils en ſaiſiſſent le ſens, & ils comprennent la réalité, & la grandeur des objets, dont ils ne retenoient auparavant que la noménclature, tout comme ce n'eſt d'abord que noménclature, ce que l'on juge cependant à propos de leur apprendre, par rapport à la Géométrie, à la Phyſique, &c. dans les quelles on prétend en faire des prodiges à l'âge de dix ans, ſans

que l' on craigne de ne préparer que des ſots, à l'age de vingt.

Il y a plus; cette inſtruction précoce eſt très prudente, & très raiſonnable. C' eſt ſe conformer au plan de la Providence, qui ayant voulu faire paſſer les hommes par le dégré humiliant de l' enfance, pouvant les crèer dans la maturité, & ouvrir ſur le champ leurs yeux à la raiſon, doit par conſéquent concourrir au développement de leur eſprit, par des moyens ſecrets, & proportionnés à leurs facultés naiſſantes, comme elle développe les reſſorts du corps. Cette Providence ſeroit elle moins ſage dans ce qui regarde l' eſprit, & le cœur, que dans ce qui regarde l' économie animale, & le développement des forces corporelles? Il eſt ſurprenant, dit un ſavant auteur du quel nous avons tiré la plus part de ces réfléxions, que les Philoſophes qui ſur les progrès des reſſorts phyſiques laiſſent tout faire à la nature, ne laiſſent rien à faire à cette Providence même dans ceux de l' eſprit & de la raiſon? Sans ſuppoſer encore dans les enfans un diſcernement formé, c' eſt donc une méthode pleine de ſageſſe de

les

les instruire de bonne heure, & de leur annoncer des vérités essentielles a leur sort, & laissant à Dieu les moyens secrets de les imprimer dans leur cœur, y joindre les voyes humaines proportionnés à leur portée.

La délicatesse de l'auteur qui ne veut point faire apprendre le Catéchisme à un enfant, de peur de lui apprendre à mentir de bonne heure, est sans doute quelque chose de bien édifiant: mais il peut se rassurer sur ce point. Un enfant qui dit qu'il croit ce qu'on lui a appris dans son Catéchisme ne ment point: il lui suffit pour cela d'envisager les objets de sa croyance selon ses petites lumieres actuelles, & en disant qu'il les croit, appuyé sur l'autorité de ses parens, ou de ses maitres, qui est le seul motif proportionné à son âge, il raisonne avec justesse, & il parle avec candeur. S'il n'a pas encore sur ces objets des idées aussi parfaites que celles, qu'en ont les hommes dans un âge plus mûr, n'importe: toute idée & toute connoissance est susceptible d'autant de dégrés de clarté, & de perfection qu'il y a d'êtres intelligens possibles, plus parfaits les uns que les autres. Les Philosophes les plus

sub-

ſubtils ne ſont que des enfans relativement aux Anges: ils mentiroient donc toutes les fois qui ils diſent de croire.

Il y a plus; jamais, l' on ne dit point les enfans, mais les plus grands génies ne croiront en Dieu, ſi par croire il faut comprendre toute la profondeur de ſon être, & de ſes attributs, & celle des myſteres de la Religion. C' eſt l'auteur lui même qui ment, lors qu' après avoir dit qu' il ne croit de la Religion que ce qu' il comprend & ne comprenant pas certainement les myſteres qu' elle renferme, il affirme cependant, pour masquer ſon impieté, qu' il eſt Chrétien, & qu' il croit la Religion. Auſſi ce Vicaire Savoyard célébrant ſa meſſe devotement, quoique Déiſte, prononçant les *mots ſacramentaux* avec reſpect, & donnant à *leur effet toute la foi, qui dépend de lui* eſt un franc hypocrite qui cherche à ſe moquer des gens, s'il peut y en avoir d' aſſez ſots pour ſe laiſſer prendre à un piége ſi groſſier.

Il n' eſt pas néceſſaire que les enfans, pour croire qu' ils ont un auteur, qu' ils lui doivent le reſpect, la ſoumiſſion, l' obeiſſance, l' amour, & qu' ils ont une ame, des devoirs, une fin, aient fait

leur

leur cours de Philoſophie, qu' ils aient approfondi toutes les queſtions ſur l' être, & ſur les perfections de Dieu, ſur l' eſſence de la matiere, ſur la poſſibilité de la matiere penſante, ſur l' infini, & épuiſé tous les doutes, toutes les chicanes des Sceptiques. Ce ſeroit là le moyen de les rendre foux, & non pas celui de leur apprendre le Catéchiſme. Le point de la mépriſe de l' auteur c' eſt qu' accoutumé à ne croire que ce qu' il comprend, il s' imagine que l' on ne doit rien propoſer aux enfans qu' ils ne puiſſent en donner une raiſon ſyllogiſtique : il voudroit en faire des diſputeurs, & il ne s' agit que d' en faire des Chrétiens.

Auſſi le même auteur ſuppoſe dans les enfans un germe ſceptique qui n' y eſt point. La ſimplicité de leur a me, & la ſincerité de leur cœur les en garantir, & ils n' en ſont que mieux diſpoſés à ſaiſir par ſentiment des vérités, qui ſe trouvent ſi conformes à leur petite raiſon, & à leurs lumieres naiſſantes. Ce germe ſceptique, qui eſt fils de l' orgueil ne ſe trouve que dans les âges plus murs, & dans des eſprits gatés par une fauſſe Philoſophie. Il eſt donc néceſſaire de le prevenir ; & non ſeulement cette inſtruc-

tion précoce n'eſt point nuiſible, non ſeulement elle eſt raiſonnable, & utile; mais elle eſt indiſpenſable. Outre ce germe ſceptique, une inſtruction tardive trouveroit un autre obſtacle dans les paſſions, & dans l'habitude, de ne conſulter que les ſens, & peut-être encore dans celle du crime, & dans ceux que l'on chercheroit à inſtruire l'on ne trouveroit plus que des rebelles. Preuve de ce danger, les obſtacles à la prédication Evangélique, dans ces pays où elle n'avoit pas encore pénétré. Là on y voit des enfans formés, des Philoſophes peut-être, c'eſt-á-dire des hommes plus inſtruits, plus réfléchis. On expoſe les motifs puiſſans, & victorieux de la vérité: d'après le ſyſthême de l'auteur, ces enfans, ces Philoſophes, devroient être ſur le champ Chrétiens par conviction. Le ſont-ils?

Auſſi l'on ne ſauroit croire que l'extravagance de l'auteur aille juſqu'au point de nier que les enfans, juſqu'à l'âge de dix huit ans, aient des devoirs à remplir, que leurs actions ſoient ſuſceptibles de moralité, qu'ils aient une fin. Comment ne ſeroit-on pas coupable de leur différer une inſtruction

né-

néceſſaire, pour remplir ces devoirs, & pour ne les pas expoſer au danger de manquer cette fin, s'ils venoient à mourir avant l'inſtruction?

Le terme de cette inſtruction avancé à ſept ans, ou prolongé à dix huit n'eſt donc pas, comme le prétend l'auteur, *une obſervation d'Hiſtoire naturelle*; mais un point eſſentiel de morale, & de Religion. V. Gauch. *Lettres Crit. &c. tom.* 18. *Lettre* 189.

---

# CHAPITRE XVI.

## *Du Caprice, & de l'Imagination.*

Pour ſoutenir une erreur il faut dire toutes les extravagances poſſibles. Il n'eſt plus queſtion de la crainte, & de l'ignorance, ni de la politique, & de l'éducation : la ſource du conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence d'une Divinité, c'eſt le caprice, & l'imagination.

D'abord on demande à ces auteurs qu'eſt-ce qui a porté les hommes a ſe forger dans leur fantaiſie l'idée de l'éxiſtence d'un tel être. Il eſt vrai que l'on ne doit point chercher de raiſon des caprices particuliers, qui varient ſans ceſſe, dont par conſéquent il feroit impoſſible d'indiquer

quer

quer toutes les causes particulieres, & variables, comme eux; mais un caprice général & toujours constant, tel que l'idée de l'éxistence d'un Dieu est un phénomène si extraordinaire, qu'on ne sauroit l'admettre sans qu'on en assigne une cause, qui soit capable de le produire. Il faudra donc revenir à la crainte, & à l'ignorance & cette cause étant insuffisante, comme on vient de le montrer dans le Chapitre XIV. il faudra en fin revenir à la nature. 2°. Aucun homme raisonnable n'a jamais fait cet argument: je m'imagine un cheval ailé, une montagne d'or, un aigle à deux têtes; donc ces êtres éxistent. Il n'y a que les foux qui croient que les objets, dont ils se forment dans leur fantaisie alterée tant d'idées bizarres, éxistent hors de leur imagination. Attribuer l'idée de l'éxistence de Dieu au caprice, ce seroit accuser tout le genre humain de folie. (1)

Encore quelle folie dans tous les hommes, que de s'imaginer de gayeté de cœur, l'éxiſtence d'un être, qui ſelon la peinture qu'en font les Athées, ne fait que les remplir de terreur, & que rendre leur éxiſtence malheureuſe! Dire que les hommes ne l'ont point imaginé de leur choix, & de leur propre mouvement, c'eſt dire qu'ils ont eû une raiſon de le faire: dès lors ce n'eſt plus un caprice, & un effet de l'imagination.

A vouloir parler exactement, ce ſeroit tout au plus l'idée que les hommes ſe ſont formé de la Divinité, qui pourroit être un effet du caprice, & de l'imagination, & non pas l'idée, ou la perſuaſion, de ſon éxiſtence.

La contradiction de l'auteur du *ſyſthème de la nature* qui aprés avoir avancé que l'idée de la Divinité eſt *la négation de toutes les idées que les hommes ſont capables de ſe former*, qu'elle eſt *l'idée du néant, que l'eſprit hu-*

*main*

*main ne peut s'en former aucune notion*, qu'elle n'a pour objet rien de réel, parce qu'un *être immatériel ne réveille aucun idée dans l'imagination* prétend qu'elle en eſt l'ouvrage, cette contradiction di-je eſt remarquable. (2)

Auſſi cela eſt vrai en partie des idées fauſſes, que les hommes, ceſſant de conſulter la tradition, & ne conſultant que les ſens, ſe ſont formé de la Divinité, c'eſt-à-dire de ce qu'ils ont ajouté á l'idée primitive qu'ils en avoient reçû de la nature, en y mêlant leurs folles imaginations; mais c'eſt abſolument faux de celle qu'ils s'en ſont formé d'après la raiſon, & qui n'eſt qu'une ſuite, & un développement de la premiere; les Athées ne prouveront jamais le contraire. (3)

Une des preuves, qu'ils en apportent, c'eſt que les qualités attribuées par les hommes à la Divinité, ne ſont que des qualités humaines, & que par conſéquent l'idée qui en réſulte n'eſt

qu'une idée puiſée dans eux mêmes, dont eux mêmes ſont le modéle, & la Divinité n'eſt qu'un phantôme, que les hommes ſe ſont formé à leur propre image. C'eſt une étrange fatalité que que de certains auteurs ne ſachent point avancer une propoſition ſans ſe refuter eux mêmes, & ſe contredire. Si les hommes ont puiſé dans eux mêmes l'idée de la Divinité, ils l'ont donc puiſé dans la nature: donc cette idée a dans la nature un modéle réel: elle n'eſt donc point un effet du caprice & de l'imagination.

Il n'eſt pas queſtion ici de l'idée que les Payens avoient de leurs faux Dieux, aux quels ils attribuoient un corps, des beſoins, des paſſions, ni de celle de ceux qui faiſoient de la Divinité l'ame du monde; il s'agit de l'idée d'un être immatériel, intelligent, libre, ſouverainement parfait, infini &c. telle que nous eſt ſuggérée par la

ſaine

ſaine raiſon, & qui nous eſt confirmée par la Révélation Or il faut diſtinguer cette idée de ce qui la fait naitre. Si l'homme n'étoit pas libre, intelligent, & s'il n'avoit point trouvé dans lui même l'idée de force, de perfection &c. il n'auroit certainement pas attribué à Dieu ces proprietés, dont il n'auroit pas eû plus d'idée, qu'en a un tronc ou un caillou; mais en attribuant à Dieu ces proprietés, il en écarte tout ce qu'il leur connoit dans lui même de bornè, & d'imparfait, & par conſéquent l'on ne peut pas dire que l'homme ſoit le modéle de ſon Dieu, ni que l'idée de Dieu ne ſoit qu'une copie, dont l'homme lui même eſt l'original. Le fini ne ſauroit être le modéle, la meſure, ou l'image de l'infini. La réponſe de cette homme *très célébre* rapportée par l'auteur du *ſyſthème de la naturé* comme un trait d'eſprit, qui à ceux qui lui diſoient, d'après les Livres ſacrés, que Dieu

avoit fait l'homme à ſon image repliqua que *l'homme le lui avoit bien rendu*, n'eſt qu'une penſée fauſſe, & qu'une impieté. (4)

Mais en ſubtiliſant de la ſorte l'idée des proprietés, que les hommes trouvent dans eux mêmes, pour ſe former celle de Dieu, n'eſt-ce pas, dit le même auteur, ſe forger l'idée d'un être abſtrait, inconcevable, chymerique & aller ſe perdre dans les eſpaces imaginaires? La réponſe à cette objection trouvera ſa place dans le Tome 2. où l'on traitera de l'infinité de Dieu: il ſuffit pour à préſent, d'avoir montré qu'il eſt faux que l'idée de Dieu ſoit moulée ſur celle de l'homme & que les proprietés de l'homme aient ſervi de modéle à l'idée de Dieu.

Puisque il eſt faux, que lés hommes ſe ſoient formé l'idée de Dieu, d'après leur propre image, il eſt faux auſſi qu'ils n'aient d'abord enviſagé la Divinité, que ſous l'idée d'un être

ma-

matériel, comme le prétend le même auteur, & que tout homme qui croit en Dieu ſoit néceſſairement un Antropomorphite. On parlera de cela plus amplement dans le Tome qui ſuit.

Auſſi pour en déduire cette concluſion, il faudroit ſuppoſer avec cet auteur que l' homme n' eſt que matiére, ce qui eſt faux. D' abord qu' il a une ame, & que ce qui eſt en lui n' eſt pas ſimplement matiere, pourquoi n' auroit il pas puiſé l'idée de Dieu dans cette ame, qui eſt la partie la plus noble de lui même, pluſtôt que dans les qualités matérielles de ſon corps, & de ſon organiſation?

Nous finirons ce Chapitre par remarquer une autre contradiction du même écrivain qui après avoir dit, que ce *ſeroit ſe tromper que de croire, que l'idée de la ſpiritualité de Dieu ſe ſoit préſentée de bonne heure à l'eſprit humain*, qu' elle eſt *le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes*, dit

ail-

ailleurs, pour prouver que l'idee de la Divinité n'a pour objet rien de réel, que la ſcience de Dieu, *eſt la ſeule que les hommes n'ont jamais perfectionné & qui eſt reſtée par tout au même point.* (5)

---

## NOTES.

(1) C'eſt faire déraiſonner Deſcartes, que de lui prêter, avec l'auteur du *ſyſthême de la nature*, cette façon d'argumenter, dans ſa démonſtration de l'éxiſtence de Dieu L'argument de Deſcartes n'eſt point: j'ai l'idée de Dieu, donc il éxiſte, & ce Philoſophe n'a jamais argumenté ſi ſottement. Son raiſonnement eſt; j'ai l'idée de Dieu & cette idée eſt un effet, il doit donc y avoir une cauſe capable de le produire, & cette cauſe ne peut être que Dieu même. Nous ne prenons pas le parti de Deſcartes, ni ne ſoutenons point la validité de ſa preuve, qui n'a pas eû le bonnheur de plaire á tous les Philoſophes: ils nous ſuffit de rélever la mauaiſe foi

de

de l'auteur, qui ſe montre bien peu délicat ſur les moyens de faire valoir ſes opinions abſurdes, en attribuant aux autres de ſots raiſonnemens, qu' ils ne font point, à fin de les tourner en ridicule. Ce procédé peu honnete n' eſt pas rare parmi les incrédules. *Syſth. de la nat. part.* 2. *c.* 5.

( 2 ) *Syſth. de la nat. part.* 2. *c.* 4.

( 3 ) On a dit *ceſſant de conſulter la tradition*, car lors que l' on parle de l' idée que les hommes ſe ſont formé de la Divinité, il faut toujours excépter celle, qu' ils s' en ſont formé d' après la Révélation faite au premiers hommes, & qui s' eſt toujours conſervée dans ſa pureté dans les Patriarches, & dans tout le peuple Hebreu. Sur quoi il eſt bon de remarquer, que ce n' eſt qu' en pure perte que l' on cherce à analyſer, & à ſuivre dans ſes progrès, l' idée que les hommes ſe ſont formé de Dieu, avec le ſecours des ſeules lumieres naturelles. Une ſaine raiſon non pervertie par l' habitude de ne conſulter que les ſens, & non ſéduite par les paſſions, a pû ſans doute ſuggérer aux hommes, & leur a effectivement ſuggéré une idée juſte de la Divinité; mais la raiſon n' a jamais été

ſeu-

ſeule, & les hommes ont toujours eû un autre guide dans la Révélation, comme nous le montrerons à ſa place. Toutes ces analyſes de l'idée de Dieu dans les hommes par la ſeule raiſon portent ſur une hypotheſe fauſſe, & ceux qui prétendent en donner l'hiſtoire, ne font qu'un Roman.

(4) *Syſth. de la nat. part. 2. c. 2. not.* 12.

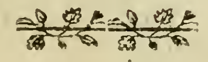
Dans la même note 12. de ce même Chapitre, l'auteur nous rapporte comme un autre trait ingenieux, celui de Xenophanes, qui diſoit que *ſi le boeuf, ou l'éléphant ſavoit ſculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de repréſenter la Divinité ſous leur propre figure, & qu'en cela ils auroient autant de raiſon que Polyclète ou Phidias, en lui donnant la forme humaine.* Si ces peintres boeufs, ou éléphans, donnoient leur propre figure à la Divinité, pour la ſeule raiſon, qu'elle eſt leur propre figure, ils auroient tort, & raiſonneroient véritablement en boeufs & en éléphans. S'il y a eû des hommes qui ont donné à Dieu la figure humaine, ils ne la lui ont point donné préciſement parce qu'elle étoit leur propre figure, mais parce qu'ils l'ont regardé comme

la

la plus parfaite. Marque de cela, ceux qui ont crû que la figure ronde étoit plus parfaite que la figure humaine, lui ont donné la ronde, comme a fait entre autres le même Xenophanes. Ce qu'on lui fait dire de ce peintre boeuf, ou éléphant n'est donc qu'une froide plaisanterie fondée sur une fausse supposition.

Ce n'est pas encore ici le lieu de parler des expressions de l'Ecriture dans les quelles il est parlé de Dieu, comme d'un homme qui se promène, qui se fache, qui a des yeux, des bras &c. Ces expressions sont figurées, & l'on ne sauroit s'y méprendre, puisque dans d'autres endroits de la même Ecriture on voit le dogme de la spiritualité de Dieu & de sa perfection infinie si clairement établi, Nous en parlerons à sa place où il sera question de l'Ecriture & de la Révélation.

(5) *Systh. de la nat. part.* 2. *c.* 4. *c.* 6.



# CHAPITRE XVII.

## *Objections de Bayle contre les décisions de la nature.*

Des trois ſeuls moyens de combattre la preuve de l'éxiſtence de Dieu tirée du conſentement général de tous les hommes, dont on a parlé dans le Chapitre I, on a déjà vû l'inſuffiſance des deux premiers. étant démontré que ce conſentement éxiſte, & qu'il ne peut avoir d'autre ſource que la nature. Il ne reſte qu'à montrer que ce que la nature nous dit, ne ſauroit être faux, en refutant ce que l'on objecte contre ſes déciſions; ce que l'on va faire dans ce Chapitre, & dans les deux Chapitres ſuivans.

On

On a déjà vu dans le Chapitre I. que si ce que la nature nous dit peut être faux, il ne nous resteroit plus de moyen de nous assurer d'aucune vérité, pas même de celle des premiers principes, & par conséquent toutes nos connoissances ne seroient qu'erreur, ou que doute. Bayle ne voit point de mal à cela: il soutient que l'homme n'est pas fait pour la vérité. (1)

D'abord c'est là un paradoxe le plus choquant Si l'homme n'est pas fait pour la vérité, à quoi bon la faculté, & le desir qu'il a de la connoitre? à quoi lui serviroit la raison? comment cela pourroit-il s'accorder avec la sagesse, & la providence de Dieu, qui a donné cette faculté à l'homme, & a mis ce desir dans son cœur? Si l'on ne peut se servir de cet argument contre les Athées qui nient Dieu, & la providence, il a du moins toute la force contre Bayle qui fait profession de croire l'un & l'autre.

*Ce qui vient de la nature*, dit-il, *n'est pas toujours bon, puisqu'elle porte souvent les hommes aux plus grands crimes: il n'est dont pas de même toujours vrai.* Lors qu'on dit que ce qui vient de la nature est vrai, par *nature* on entend la raison, & dans ce sens ce qui vient de la nature ne sauroit être faux, comme il ne sauroit être mauvais. Ce n'est certainement pas la raison qui nous porte aux crimes: tout au contraire elle les condamne. Les crimes n'ont leur source dans la nature, qu'entant qu'elle signifie la partie inférieure de l'ame, ou l'appetit: or personne ne s'est encore avisé de dire que la croyance de Dieu ait sa source dans la partie inférieure de l'ame ou dans l'appetit: ainsi l'argument de Bayle n'est qu'un sophisme. (2)

Aussi l'autre preuve, qu'il apporte de ce paradoxe, est un autre sophisme. *Les hommes*, dit-il, *embrassent*

*&*

*& cherchent les erreurs plus avidement que la vérité: les contes les plus fabuleux ſont ceux qui leur plaiſent le mieux & il n'y a prèsque pas de vérité, qu' ils n'ayent défiguré par des fables.* Il eſt évident que l'auteur par cet argument ſpécieux veut en impoſer aux Léčteurs; mais il faudroit être bien ſot pour prendre le change.

Ce qui plait dans les contes fabuleux c'eſt le merveilleux, & l'extraordinaire & non pas le faux. Ce merveilleux, & cet extraordinaire ſe trouve plus aiſement dans les contes de cette ſorte, dans les quels on eſt le maitre des événemens, l'on peut arranger les circonſtances à ſa fantaiſie, ménager & faire naitre les incidens ſelon le beſoin. C'eſt lá la raiſon pour la quelle auprès des eſprits frivoles, qui ne cherchent qu'à s'amuſer, les Romans l'emportent ſur l'Hiſtoire.

Aussi ce n'est pas l'amour du faux qui a produit tant de fables en tout genre; mais l'imposture, l'ignorance, la vanité. La premiere a été la source de celles qui regardent la Religion, la seconde de celles qui regardent des événemens anciens, dont il ne restoit plus qu'une tradition obscure, ce qui a donné lieu de les revétir de circonstances imaginaires, la troisieme de celles qui regardent l'origine des différens peuples, la généalogie, les aventures, de leurs Rois. &c.

Ce que l'auteur ajoute, pour étayer sa preuve, que Dieu même, pour s'accomoder à l'incapacité qu'ont les hommes de soutenir la vérité tout pure, & à leur panchant pour le faux, *se révéla à eux sous des images très faussès, & se donna des pieds & des mains, du répentir, & de la colére* n'plus seulement un sophisme, c'est une impieté. La difficulté de saisir ce qui ne tombe point, ni ne peut tomber

sous

ſous les ſens n'eſt pas la même choſe qu'une incapacité abſolue de ſoutenir la vérité. C'eſt pour s'accomoder à cette difficulé fondée ſur la nature de l'homme, qui eſt compoſé d'eſprit & de corps, que Dieu ſe révéla dans l'Ecriture ſous des images ſenſibles, & non pour tromper: auſſi de quelle autre façon de parler auroit-il dû ſe ſervir, que de l'humaine, en parlant aux hommes, pour ſe faire entendre? D'ailleurs dans cette même Ecriture Dieu les avertit de prendre bien garde de ne pas prendre ces images & ces expreſſions à la lettre, & de ne les prendre que dans un ſens allegorique & figuré, en leur inculcant prèsqu'à chaque page l'immatérialité, l'immutabilité, la perfection de ſon étre infini. Or les figures, & les allegories ne ſont point des menſonges. (3)

Heureuſement cet auteur n'eſt pas toujours du même ſentiment, & nous épargne la peine de le refuter. Il

accorde ailleurs que l'homme eſt fait pour le vrai de façon qu'il n'adhére à l'erreur, que lors qu'elle eſt revétue des apparences de la vérité: mais il ne laiſſe pas pour cela de pourſuivre ſa pointe, & de faire de nouvelles excéptions contre les jugemens de la nature. *Comme les objets qui n'ont que ces apparences* (de la vérité) *ſont dificiles à diſcerner de ceux qui ſont réellement vrais, la pareſſe*, dit-il, *les détermine* (les hommes) *à ſe contenter des premiers phantômes qu'on leur préſente.* (4)

D'abord ce qu'il dit de la pareſſe qui détermine les hommes à ſe contenter des premiers phantômes qu'on leur préſente, c'eſt un outrage qu'il fait à tout le genre humain. On ſait le deſir inné qu'ont tous les hommes de connoitre la vérité, & combien ce deſir eſt actif, par les peines que tant d'entre eux ſe donnent pour y parvenir dans tout genre. L'auteur n'auroit

roit certainement pas accordé en écrivant tout ce qu'il a écrit dans ſes gros Volumes de s'être laiſſé vaincre par la pareſſe, & de s'être contenté, des premiers phantômes qui ſe ſont préſenté à lui. Auroit-il peut-être prétendu être le ſeul, qui par privilege n'eut pas été atteint de la pareſſe, dont il accuſe toute ſon eſpece? Mais en laiſſant cela à part, quelque indolens que puiſſent être les hommes à l'égard de pluſieurs vérités, qu'ils regardent comme indifférentes à leur bien être, ou qui ne les touchent que médiocrement; comment pourroit-on leur ſuppoſer la même indolence à l'égard d'une vérité la plus eſſentielle, & la plus importante? Tant de queſtions diverſes, même les plus ſubtiles, & tant de diſputes, parmi les Philoſophes ſur l'éxiſtence, ſur la nature, ſur les attributs de la Divinité, montrent aſſez qu'elle eſt un objet dont les hommes ſe ſont occupés dans tous les tems.

Outre cela il ne s' agit pas ici d'une vérité d'une recherche trop difficile, dont la connoiſſance exige une étude pénible, & une trop longue méditation: Il ne s'agit que d'une vérité qui nous eſt ſuggérée par la nature, dont on n' a qu'à écouter la voix, & qu'à ſuivre l'impreſſion. La pareſſe & ajoutez y encore l'incapacité, peut bien faire que la plus part des hommes ne ſe déterminent point à éxaminer les preuves ſubtiles, & métaphyſiques de l' éxiſtence de Dieu données par les Philoſophes; mais comment les empécheroit-elle d' entendre la voix de la nature?

C' eſt maintenant aux Chrétiens à répondre: c' eſt à eux ſur tout, que l' auteur défend de s' appuyer ſur les déciſions de la nature puisqu' ils croyent qu' elle à été corrompue par le péché, qu' elle eſt devenue la ſource des vices, & des erreurs, & ils admettent bien des myſteres tout-à-fait contraires à ſes déciſions. Les pauvres Chrétiens

tiens ſont bien à plaindre : il ne peuvent plus être ſurs de rien, pas même de la vérité des premiers principes. Mais les Chrétiens répondent 1°. que pour leur oppoſer leurs dogmes, il faut les connoitre, ou du moins il ne faut pas les déguiſer. Il y a dans cette objection de Bayle la même équivoque que l'on a remarqué ci deſſus. La corruption de la nature cauſée par le pêché, ne conſiſte que dans la rebellion de l'appetit, & dans la naiſſance des paſſions qui ſont devenues une ſource d'erreurs comme de crimes, en cauſant la précipitation de nos jugemens ; mais elles n'obſcurciſſent jamais la raiſon au point, de la rendre incapable de connoitre la vérité. Les Chrétiens répondent. 2°. que les myſteres de la Religion ne ſont nullement contraires à la raiſon, & que par conſéquent en les croiant, ils ne croient rien de contraire aux déciſions de la nature. Que les myſteres ſoient con-

tre la raison, c'est ce que l'auteur a dit cent fois : cent incrédules l'ont répété après lui : aucun ne l'a encore prouvé.

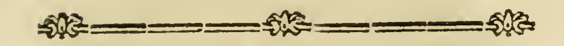
---

## NOTES.

(1) Bayle *Cont. des pensées* §. 17. 23.
(2) *Ibid.*
(3) Bayle *Rép. aux quest. c.* 103.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid. c.* 96.



CHA-



# CHAPITRE XVIII.

## *Erreurs Univerſelles.*

C'eſt en vain que l'on épuiſe tous les lieux communs des erreurs populaires, qui ont eû cours dans quelque tems, chez une ou pluſieurs nations, pour prouver qu'il y a eû des erreurs dictées par la nature, en mettant ſur ſon compte la foi ajoutée à la divination, aux ſorts, aux oracles, aux ſonges, à l'aſtrologie judiciaire, la frayeur des peuples à la vue des Comètes, ou des éclipſes, la vertû attribuée à la conſtellation du Syrius, à l'influence de la Lune &c. (1)

D'abord tous ces éxemples ne ſont pas bien choiſis: il y dans tout cela un mélange de vrai & de faux, qu'il faut diſtinguer exactement.

Croi-

Croire que l' on peut parvenir, par l'aide de la Divinité, à connoitre l' avenir, ce n' eſt pas une erreur. Dieu le connoit ſans doute, & toutes les fois qu'il le juge à propos, il peut nous l'apprendre par tel moyen qu'il lui plait, ſoit par des Prophetes, ſoit par des ſonges, ou par des viſions; il peut de même diriger notre choix, & notre conduite dans les affaires par les ſorts, en les dirigeant lui même. Auſſi en ſuppoſant que tel, ou tel autre phénomène eſt un dérangement ſurvenu dans la machine de l' univers, ou une marque de la colére de Dieu, ce n' eſt pas une erreur d' en craindre les ſuites. Toutes ces opinions, & toutes ces frayeurs regardées ſous ce point de vue, en accordant même qu' elles aient été univerſelles né prouvent rien contre les déciſions de la nature: les hommes en croiant tout cela n' auroient crû que des vérités, & leurs craintes auroient été raiſonnables. (2)

L'er-

L' erreur ne feroit, qu'en ce que les hommes ont crû pouvoir connoitre l'avenir par des moyens fuperftitieux, comme l'obfervation des aftres, les augures, les aruspices, que leurs oracles étoient animés par les Dieux &c.

L'erreur ne feroit, qu'en ce qu'ils fe font confiés à des forts qui n'étoint dirigés que par le hazard, ou qu'ils ont crû indifféremment à tous les fonges. (3)

L'erreur ne feroit, qu'en ce qu'ils ont pris pour un dérangement de la nature, ou pour une marque de la colére de Dieu, des Phénomènes qui ne font que des effets naturels, comme les Comètes ou les éclipfes, ou qu'ils leur ont attribué la vertu & le pouvoir de caufer des défaftres. (4)

Toutes ces erreurs ont évidemment leur fource dans l' ignorance & dans l'impofture: du quel droit voudroit-on en rendre refponfable la nature? (5)

Auffi

Auſſi ces erreurs n'ont jamais été univerſelles, comme l'on devroit le prouver, pour oppoſer quelque choſe de valable au conſentement général de tous les hommes à croire l'éxiſtence de Dieu. (6)

Les Epicuriens, c'eſt-à-dire une Secte des plus nombreuſes parmi les Philoſophes, rejettoient toute ſorte de divination: c'étoit même une ſuite néceſſaire de leur doctrine ſur la Providence. On peut leur ajouter Xénophanes, & pluſieurs autres Philoſophes de la ſecte des Eléates, & de celle des Académiciens. Pour ce qui regarde en particulier la divination par les augures & les aruſpices elle n'a jamais été ſi en vogue chez les Grecs, que chez les Romains.

Auſſi l'on ſait le peu de cas, qu'en faiſoient à Rome même, tout ce qu'il y avoit de gens éclairés, & les ſavans. On peut voir dans Cicéron les plaintes de Lucilius Balbus, ſur ce

que

que les Magiſtrats n' y avoient aucun égard dans les affaires les plus importantes de la République : des Généraux d'armée & des Conſuls, comme Flaminius, Junius, Marcellus, Jules Céſar, n'eurent point de ſcrupule de livrer des battailles ſans les conſulter ; le grand Hannibal en fit autant chez les Carthaginois. Ennius & Pacuvius en parloient avec mépris devant le peuple, & oſoient les tourner publiquement en ridicule ſur le théatre. Il y a plus; ceux-là même qui y préſidoient, ne les croioient pas plus que les autres. Caton ne ſavoit pas comprendre comment un Aruſpice pouvoit s'empêcher de rire, en rencontrant quelqu'un de ſes collégues ; Cicéron qui étoit membre du Collége augural nous apprend que l'on ne retenoit la coutûme, la Religion, les cérémonies le droit des augures, que par politique. (7)

On

On ſait par rapport aux ſorts que le Philoſophe Carnéade, comme il nous eſt rapporté par Clitomacus dans Cicéron, ſe moquoit publiquement de ceux de Préneſte, qui étoient les plus célébres: Cicéron lui même nous dit, qu'ils ne ſe ſoutenoient plus de ſon tems, qu'à cauſe de la beauté, & de l'antiquité du temple; mais qu'au reſte aucun Magiſtrat, aucune perſonne de conſidération n'y ajoutoit foi, & qu'ils étoient tombés par tout ailleurs. Le même auteur nous dit par rapport aux ſonges dont il prouve la vanité contre les Stoïciens, que perſonne n'y croioit, hors que les imbecilles, & les vieilles femmes. (8)

On ſait par rapport aux Oracles la raillerie de Demoſthéne, qui parlant de l'Oracle de Delphe, dans une de ſes harangues contre le Roi Philippe, dit publiquement à Athénes, que la Pythie *philippiſoit*, voulant dire par cela qu'elle avoit été gagnée par

l'or

l'or de Philippe. Ce qu' Ariſtote nous rapporte d'Hegeſippus qui ſe plaiſoit à conſulter pluſieurs oracles ſur le même ſujet, pour les inſulter, s'ils ne s'entr'accordoient pas, montre aſſez le cas qu'en faiſoient les gens éclairés, & que tout le monde n'en étoit pas la dupe. Il paroit même que la coutûme de conſulter pluſieurs oracles ſur le même ſujet étoit commune chez les Payens. Si ce n'étoit pas dans tous un effet de méchanceté, comme dans Hegeſippus, du moins c'étoit une marque, qu'ils ne ſe fioient pas beaucoup à leur ſcience. Auſſi les oracles d'Apollon qui ont été les plus célébres, étoient déjà déchûs présque par tout dans le tems de Cicéron, qui diſoit pour cela, que ce Dieu ne ſavoit plus faire des vers.

S'il y a eu de gens mépriſés dans tous les tems, c'a été les Caldéens, qui faiſoient le métier de prédire l'avenir par les aſtres. Le Senat, & les

Empereurs, les ont ſouvent chaſſés de Rome, & des Philoſophes de toutes les ſectes, comme Eudoxe diſciple de Platon, Panetius Stoïcien, Dicéarque, Cratippe Péripatéticiens, & d'autres, les ont combattus dans leurs livres. Cicéron nous dit qu'il ne pouvoit comprendre qu'après la fauſſeté notoire de leurs prédictions ſur la mort de Pompée, de Craſſus, de Céſar, il y eût encore des gens aſſez ſots, pour les croire. ( 9 )

Si les anciens Philoſophes n'ont pas porté la théorie des Comètes à ce dégré de perfection, au quel elle a été portée par les modernes, ſur tout par Caſſini, & par Newthon, on la trouve cependant ébauchée par les diſciples de Pythagore, & de Démocrite. Ces Philoſophes les croioient des corps auſſi anciens que le monde, & les rangeoient dans la claſſe des étoiles errantes, qui ne ſe font voir qu'après de longs intervalles. Ceux qui les ont

crû

crû des exhalaiſons attirées en haut, & enſuite enflammés par le ſoleil, comme les Péripatéticiens, ou des aſſemblages de pluſieurs étoiles, qui à cauſe de leur trop grand éloignement de la terre ne devenoient viſibles que par leur union, & diſparoiſſoient en ſuite en ſe ſéparant, ne les ont pas moins crû des effets naturels. Auſſi ces mêmes Philoſophes n'ignoroient pas la cauſe des éclipſes, dont ils marquoient le tems précis, comme nous l'apprenons dans Ariſtote, dans Diogéne Laerce, dans Cicéron, dans Plutarque; ainſi il faut retrancher du nombre de ceux, qui donnoient dans l'erreur populaire, non ſeulement ces Philoſophes, mais leurs auditeurs, & tous ceux qui liſoient leurs ouvrages, même une grande partie du peuple, qui ſuit toujours ce qu'il voit adopté par les ſavans.

Si l'hiſtoire nous parle d'armées entieres, ſi effrayées à la vue d'une

éclipſe, qu'elles ont refuſé de combattre; elle nous apprend au même tous que les Capitaimes, & les Generaux avoient ſoin dans ces occaſions, de raſſurer les ſoldats, en leur montrant que leur crainte étoit ſans fondement, comme firent Périclès ſur la flotte des Athéniens, & Servilius Gallus dans l'armée de Lucius Paulus.

Pour ce qui eſt de la vertu attribuée à la conſtellation du Syrius, ou à l'influence de la lune, la premiere de ces deux erreurs n'a été propre tout au plus que des Grecs, & des Romains; l'autre ſi c'en eſt une, n'eſt qu'une erreur phyſique, qui n'appartient pas plus à la queſtion, que l'erreur de croire, comme tout le monde a fait avant Copernic, que la terre eſt immobile & que le ſoleil tourne autour d'elle. (10)

A quoi ſerviroit-il encore de produire des erreurs, qui en accordant même qu'elles aient été univerſelles

dans

dans quelque tems, font tout-à-fait tombées de nos jours, après les lumieres du chriftianifme, & une plus grande connoiffance de la Phyfique, & de l'Aftronomie? C'eft ce qui ne manque pas d'arriver tôt ou tard à tout ce qui n'eft que préjugé, & n'a d'autre fource que l'ignorance. Il n'en eft pas de même, felon la remarque de Cicéron, de ce qui vient de la nature, comme la croyance de la Divinité, qui n'a pas encore fouffert la moindre atteinte, ni le moindre changement. (11)

Auffi il n'eft point du tout à craindre que cette croyance vienne à changer après que les Athées auront réuffi à détromper les hommes fur ce point, comme les Philofophes ont réuffi à les détromper fur toutes ces erreurs que l'on vient d'indiquer. Il ne s'agit pas d'une opinion qui dépende de quelque nouvelle découverte, que l'on puiffe faire en Phyfique; mais d'u-

ne croyance fondée fur le fentiment de la nature, & qui ne dépend que de la raifon. D'ailleurs les Athées ont déjà fait tous les efforts poffibles, & employé toute forte d'argumens pour détromper les hommes fur cet article, & s'ils n'ont pas réuffi, on peut s'affurer qu'ils n'y réuffiront jamais. (12)

Si quelques unes de ces erreurs durent encore parmi le peuple, malgré le progrès des fciences, & les lumieres de la Religion, cela ne prouve rien autre chofe, fi ce n'eft qu'il y aura toujours des imbecilles, & de fuperftitieux.



NO-

## NOTES.

(1) Bayle *Penſ. div. ∫. 50. Contin. des penſ. ∫. 14. &c. Rép. aux queſt. c. 96. Syſth. de la nat. part. 2. c. 4.*

(2) Sans parler des Prophétes, que Dieu a envoyé de tems en tems, on trouve dans l'Ecriture qu'Abraham a été inſtruit par des viſions ſur la multiplication de ſa poſterité, & ſur ſon établiſſement dans la terre de promiſſion. Joſeph fils de Jacob a été inſtruit par des ſonges ſur ſa grandeur future, & St. Joſeph Epoux de la Sainte Vierge a reçu dans des ſonges les ordres du très-Haut; les Apôtes aſſemblés après l'aſcenſion de Jeſu Chriſt pour le choix d'un autre témoin de ſa réſurrection, à la place de Judas, ſe ſervirent des ſorts.

(3) On auroit bien tort de confondre les ſorts, dont ſe ſervirent les Apôtres, dans l'électiou de S. Mathias à l'Apoſtolat, avec ceux qui ne ſont que ſuperſtitieux. 1°. Les Apôtres ne remirent point aux ſorts le jugement du mérite des deux diſciples déſignés pour l'Apoſtolat. Ils connoiſſoient déjà celui

de tous les deux : ils trouverent même qu'il étoit égal, & pour ne pas faire tort ni à l'un ni à l'autre, par une préférence arbitraire, ils voulurent s'en rapporter á l'arbitrage des ſorts. 2°. En ſe rapportant aux ſorts, ils avoient une ferme confiance que Dieu même les dirigeroit, comme il paroit évident par la priere, qu'ils lui adreſſerent, avant de les jetter. *Act. c.* 1.

Auſſi lorsque Dieu veut apprendre quelque choſe aux hommes par des ſonges, ou par des viſions, il ſait y porter une lumiere & y mettre une empreinte, qui ne laiſſe aucun doute, qu'ils ne viennent de lui ; tels ont été ceux dont on vient de parler dans la note précédente La ſuperſtition, & l'erreur conſiſtent à croire indifféremment à toutes les viſions, à tous les ſonges, ſans qu'ils ſoient marqués particulierement au coin de la Divinité.

(4) On ne prétend pas par là que Dieu ne puiſſe ſe ſervir, & ne ſe ſoit ſervi quelque fois des effets naturels, pour annoncer aux hommes d'autres événemens arbitraires, ſa miſericorde ou ſa vengeance. On en a un éxemple dans l'arc-en-ciel, qui n'étant qu'un Phéno-

nomène naturel a été donné pour marque qu'il n'y aura plus de déluge ſur la terre : des météores celeſtes, des contagions, des tremblemens de terre, des emeûtes populaires ont été données pour marque de la déſtruction prochaine de Jeruſalem; mais Dieu dans ces cas a le ſoin d'en avertir les hommes *Gen. c.* 9. *Luc. c.* 21.

On ne parle ici que des ſignes ſimplement arbitraires, car pour ce qui eſt des ſignes naturels, ce ne ſeroit point une erreur de croire que les déſaſtres, quoi qu'ils ne ſoient qu'une ſuite des loix néceſſaires de la nature, ſont un ſigne de la colere de Dieu, comme tout effet eſt un ſigne naturel de ſa cauſe. Pourquoi Dieu n'auroit il pas pû diſpoſer la chaine des événemens, & arranger le ſyſthême de l'univers de façon que la ſuite naturelle de choſes amenât ces déſaſtres préciſement dans le tems, dans lequel il a prévû que les hommes auroient particulierement irrité ſa colère par leur crimes? On aura l'occaſion de traiter ailleurs cette queſtion.

( 5 ) Perſonne n'ignore les divers pronoſtics, que l'on peut tirer du ſoleil, & de la lune, pour diriger les travaux

champêtres, décrits élégamment par Virgile. De là la Divination par les aſtres, la folie des horoſcopes, & de l'aſtrologie. De ce que l'on a remarqué que les aſtres, par leurs diverſes apparences indiquoient les changemens de l'air, le beau tems, ou la pluye, ce qui n'eſt qu'un effet de la diſpoſition diverſe de l'atmoſphère plus ou moins chargée de vapeurs, l'on eſt paſſé à croire qu'ils pouvoient de même indiquer les autres événemens de la vie, & à leur attribuer l'eſprit de divination. D'ailleurs les Payens croioient que les aſtres étoient animés par des Génies : il n'y avoit pas grande diſtance de cette erreur, à celle de les croire doués d'un eſprit prophétique. *Virg. Georg. L. 1. v. 351.*

Il en eſt de même des oiſeaux, qui annoncent ces mêmes changemens par leur chant & par leurs divers mouvemens, ce qui n'eſt qu'un effet de la diverſe température de l'air à l'approche de l'orage, ou de la pluye, qui agit puiſſament ſur eux, & les affecte diverſement, comme il a été judicieuſement remarqué par le même Poëte ; mais le peuple n'a pas porté ſes vues ſi loin, il imagina que les oiſeaux avoient

le

le don de prédire généralement tout l'avenir, & que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. De là la divination par les auſpices, dont la gravité Romaine ne ſe départit jamais malgré toutes les railleries, que purent faire les Philoſophes ſur l'uſage ridicule de les conſulter. Cicéron qui ne leur ajoutoit pas la moindre foi ne laiſſa pas de les approuver, par un principe de politique. Il étoit de l'intérêt de ceux qui étoient à la tête des affaires de la République de pouvoir renvoyer une demande, rejetter une loix portée par le peuple, & diſſoudre les Comices ſous le prétexte que les auſpices n'étoient pas favorables

Quelque choſe de monſtrueux dans la production des diverſes eſpèces d'animaux, obſervée préciſement dans un tems, qui a été ſuivi de près par quelque grand déſaſtre, a porté les hommes à lier enſemble dans leur imagination, par une erreur la plus groſſiere, deux choſes tout-à-fait indépendantes, & à prendre l'une pour une marque de l'autre, ce qui a produit l'autre branche de la divination par les aruſpices.

Le

Le ſon de la voix redoublée par les échos des rochers ſouterrains, un léger nuage ſouvent ſuſpendu à l'entrée des antres, & des cavernes, le friſſon dont on eſt ſaiſi en y entrant, le bruit ſourd qui ſe fait entendre au fond, pour peu que l'on y faſſe de mouvement, la vapeur humide, & puante qu'on y reſpire, & qui peut quelque fois cauſer des vertiges, tout parut merveilleux, & ſur naturel aux hommes ignorans, qui crurent ces grottes habitées par des Génies, qui pourroient bien les inſtruire ſur les ſur les affaires, s'ils les euſſent conſulté, & des impoſteurs habiles ſurent profiter de leur ignorance & de leur crédulité. Telle eſt vraiſemblablement l'origine des oracles, ſur tout de celui de Delphes, qui étoit le plus fameux.

Après toutes les precautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faiſoit obſerver à la Pythie avant que de l'aſſeoir ſur le trepied ſacré, il y auroit bien eû du malheur ſi la tête ne lui avoit tourné, & ſi elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il eſt probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important miniſtère:

ſtère: le laurier qu' on leur faiſoit macher étoit un ſecret admirable pour provoquer l' énthouſiaſme. Il n' eſt pas plus ſurprenant de voir qu' on ait pris cette maladie pour une fureur divine, qu' il l' eſt ajourdui de voir le peuple mal inſtruit la prendre pour un effet de la poſſeſſion du Démon. V. Berg. *Orig des faux Dieux tom.* I, *c.* 12.

Cet auteur, du quel nous avons emprunté prêſque tout ce qui eſt contenu dans cette note, ne prétend pas par là adopter le ſyſthême de Fontenelle, en excluant des oracles l' opération du Démon, qui y avoit ſans doute beaucoup de part pour tromper les hommes, & nous ne le prétendons pas non plus. D' ailleurs cette opinion eſt tout-à-fait étrangere à la queſtion.

(6) Celui qui oppoſeroit avec Bayle *que la multitude des approbateurs n' eſt pas une marque de la vérité*, feroit voir qu' il ne comprend pas la force de notre argument, en faveur de l' éxiſtence de Dieu, tirè du conſentement général, ou voudroit en impoſer au Lecteur en lui donnant le change.

On

On ne dit point *la multitude* a crû l'éxiſtence de Dieu ; mais *tout le genre humain* : il faudroit donc montrer que tout le genre humain a donné dans ces erreurs. Dans tout ce que cet auteur employe de ſubtilité, & d'érudition pour montrer le peu de cas que l'on doit faire du ſuffrage de la multitude, il raiſonne en pure perte, & s'écarte manifeſtement de l'état de la queſtion Bayle *Contin. des penſ.* §. 4. 8. 13. 30. 31. *&c.*

(7) *Credo Romulum qui urbem auſpicato condidit habuiſſe opinionem eſſe in providendis rebus augurandi ſcientiam, errabat enim in multis rebus antiquitas, quam vel uſu jam, vel doctrina, vel vetuſtate immutatam videmus. Retinetur autem, & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates Reipublicae, religio, diſciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Cic. de Divin. L.* 2. V. ſup. not. 5.

(8) *Fani pulchritudo & vetuſtas Praeneſtinarum etiamnum retinet ſortium nomen, atque id in vulgus : quis enim magiſtratus, aut quis vir illuſtrior utitur ſortibus? Coeteris vero in locis ſortes plane refrixerunt, Cic. de Divin.* L. 2.

*Quam*

Ibid. *Quotus igitur est quisque, qui somniis pareat, qui intelligat, qui meminerit? Quam multi vero qui contemnant, eamque superstitionem imbecilli animi, atque anilis putent.*

(9) Cic. *L. 2. de Divin. Quam multa ego Pompejo, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Caesari a Chaldaeis dicta memini, neminem eorum nisi in senectute, nisi, domi, nisi cum claritate moriturum, ut mihi permirum videatur quemquem extare, qui etiam nunc credat iis, quorum praedicta quotidie videat re, & eventis refelli.*

Si la race des Caldéens malgré toutes les loix, & tous les arrêts du Senat, & des Empereurs, restoit toujours dans Rome, ou y revenoit bientot, cela montre combien le desir curieux, qu' ont les hommes de connoitre l' avenir, peut etouffer le bon sens, & la raison, en faisant aller contre l' évidence même des faits, ou combien d' habiles imposteurs peuvent se jouer de leur crédulité, en flattant leurs passions. C' est ce qui a porté Tacite à les appeller *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra & vetabitur semper & retinebitur. Tacit. Hist. L. 1.*

(10) Diog. Laer. *in Thal. in Leu.* Arist. *Metereolog. L.* 1. Sen. *L.* 7. *natural. quaest.* Cic. *de Seneƈt. de Divin. L.* 2.

Si plusieurs Historiens même parmi les modernes, en rapportant la mort de quelque Souverain, ou quelque grand malheur public, ne manquent pas d'y joindre la narration de quelque comète, ou de quelque monstre, qui a paru dans le même tems, ils ne disent point pour cela, du moins s'ils sont judicieux, que l'un de ces événemens ait été la cause, ou une marque de l'autre: ils ne font que s'accomoder à l'opinion du vulgaire, ou ils ne cherchent qu'à frapper le Lecteur par le merveilleux en imitant les anciens, qui ont farci leurs histoires de mille contes semblables.

(11) Cic. *de nat. Deo L.* 2. *Videmus caeteras opiniones fiƈtas atque vanas diuturnitate extabuisse ... opinionum enim commenta delet dies, naturae judicia confirmat. Itaque in nostro populo, & in coeteris, Deorum cultus, Religionumque sanƈtitas, existunt in dies majores atque meliores.*

(12) Cela peut servir de réponse au sophisme de Bayle, qui sur la maxime *opinionum commenta &c.* que l'on vient

de

de rapporter, obſerve que Cicéron s'en ſert pour prouver une fauſſeté, puiſqu'il s'en ſert pour prouver la réalité & l'éxiſtence des faux Dieux du Paganiſme, & que par conſéquent ce principe peut jetter dans l'illuſion. *Cette maxime*, dit-il, *peut valoir depuis long tems contre le faux culte des anciens Grecs, & Romains, puisque depuis pluſieurs ſiècles il n'y a point de pays où leur Religion, leur Jupiter &c. ſoient renommés & adorés : ainſi leur procès eſt fait, & parfait, dés que l'on ſuppoſe que tôt ou tard la vieilleſſe fait perir les fauſſes doctrines. Notez, s'il vous plait*, ajoute-t-il, *que ce principe ne ſauroit ſervir de bonne preuve avant qu'on on régle quelle eſt la durée qui ſuffit, pour diſtinguer les erreurs, & les vérités. Si mille ans ſuffiſent, toute opinion qui a dix ſiècles ſur la tête eſt véritable; mais ſi vous ne fixez aucun terme, c'eſt en vain que vous concluez, que puis qu'un dogme a duré quattre mille ans il doit paſſer pour certain : vous ignorez l'avenir vous ne ſavez pas ſi le cinquieme millenaire viendra à bout de ce qui a réſiſté aux précédens. Bayle Diction. art. Launoj.*

Bayle ſe trompe évidemment dans tout ce raiſonnement. 1°. Cicéron dans ce texte ne parle que de la croyance, &

du culte de la Divinité en général: ainſi ſon principe ne prouve point une fauſſeté. Si l'on vouloit abſolument ſuppoſer qu'il y ait parlé des faux Dieux du Paganiſme, Cicéron en ce cas auroit mal raiſonné, & la faute ne ſeroit point du principe, mais de l'application. L'opinion de l'éxiſtence des faux Dieux n'avoit pas toujours été, donc il ne pouvoit pas produire la durée de cette opinion en faveur de ſa vérité; mais il n'en eſt pas de même de l'opinion de l'éxiſtence de la Divinité en général. Les hommes ont crû cette éxiſtence non ſeulement pendant dix, vingt, trente ſiècles, mais ils l'ont crû toujours. Auſſi la durée de cette croyance n'eſt pas proprement la preuve de ſa vérité: elle ne ſert qu'à confirmer de plus en plus le conſentement général, qui en eſt la preuve véritable, qui gagne par là en extenſion, mais non pas en force; ou elle n'eſt que cette même preuve réitérée un d'autant plus grand nombre de fois que cette durée a été longue. Il n'eſt donc point du tout néceſſaire, il ſeroit même puérile d'employer, avec une gravité ridicule, la ſcience du calcul pour fixer le nombre des ſiècles, &

des

des années, qui ſuffiſent pour appoſer à cette croyance le ſceau de la vérité. Suppoſons que les hommes n'aient éxiſté que pendant mille, deux mille, trois mille ans: ſi pendant ce tems tous les hommes euſſent crû l'éxiſtence de la Divinité, la preuve de cette éxiſtence, tirée de leur conſentement général, ſeroit la même: au contraire, s'il y avoit eû un ſeul ſiècle, dans lequel les hommes n'euſſent pas crû la Divinité; cinq, ou ſix mille ans de croyance n'auroient pas la moindre force en ſa faveur. C'eſt là le cas de la croyance des faux Dieux des Payens.

2°. L'on accorde à Bayle que le tems peut amener bien des changemens dans certaines opinions, qui dépendent d'une connoiſſance, plus ou moins grande, de la Phyſique, ou de l'aſtronomie. Auſſi l'on ne ſauroit à leur égard ſe ſervir de la durée pour preuve de leur vérité. On devroit croire encore à préſent que la terre eſt immobile, & que le ſoleil tourne à l'entour d'elle. Mais il n'en eſt pas de même à l'égard de certaines vérités, à la connoiſſance des quelles on ne ſauroit rien ajouter. On ſe-

roit bien aiſe de ſavoir par quelle proprieté de la matiere ajoutée aux autres qui ſont déjà connues, par quel arrangement divers des planètes, par quel nouveau calcul on pourroit parvenir à la fin à connoitre qu'il n'y a point de Dieu. Toutes les découvertes qu'on a faites jusqu'à préſent n'ont ſervi qu'à multiplier les preuves de ſon éxiſtence, & l'eſprit humain à déjà épuiſé, il y a long tems, toutes ſes forces ſur cette queſtion.

---

CHA-

# CHAPITRE XIX.

## *Polythéïsme.*

Il paroit que Bayle ne comptoit pas beaucoup ſur ſes autres objections, contre la preuve de l'éxiſténce de Dieu fondée ſur le conſentement général, puisque la derniere objection tirée du Polythéïſme eſt à ſon avis la plus ſolide. Si le conſentement général prouvoit quelque choſe en faveur de l'éxiſtence de Dieu, il faudroit admettre, dit-il, non pas un ſeul Dieu, mais pluſieurs Dieux, car le Polythéïſme a été la croyance univerſelle de tous les peuples. (1)

C'eſt quelque choſe d'étrange que l'on affecte toujours de ne pas comprendre la force de notre argument. On ne dit point *tous les hommes ont*

*crû*; mais *la nature nous dicte*, qu'il y a un Dieu, & l'on ne se sert du consentement général, que comme d'une preuve que la croyance de cette vérité a sa source dans la nature.

Or même en accordant que le Polythéisme ait été la croyance universelle de tous les peuples, il ne s'en suivroit point qu'elle ait sa source dans la nature. I°. Ce qui vient de la nature est uniforme, & l'on ne voit nulle uniformité dans le Polythéisme: il n'y avoit nul accord parmi les Payens, sur le nombre de leurs Dieux, ni sur les Dieux mêmes, qui étoient différens chez les différens peuples dont il n'y en a pas deux, selon la remarque de Mr. Bernard qui aient admis précisement les mêmes Divinités. Aussi nul accord dans ce qui regarde leur nature, leur ordre, leurs emplois, comme il paroit dans les livres de Cicéron sur la nature des Dieux. Arnobe y renvoyoit pour cela les Payens pour les détromper,

à

à la vue de tant d'opinions difcordantes. Tout l'accord, qu' il y avoit parmi toutes ces opinions diverfes, n' étoit que dans le fond, c'eft-à-dire dans la perfuafion de l'éxiftence de la Divinité en général; ce qui peut nous fervir de critère, pour diftinguer ce qui venoit de la nature, & ce qui n'en venoit pas. Dans ce qui venoit de la nature, c'eft-à-dire dans la croyance de la Divinité en général, tous les hommes ont été parfaitement d'accord. (2)

2°. Si l'on eft forcé de reconnoitre la voix de la nature dans le confentement général de tous les hommes, lorsqu'il tiennent tous le même langage, il n'en eft pas de même, lorsqu'ils parlent diverfement: on eft alors en droit d'examiner l'origine, les raifons, les fondemens de leur croyance. Nous avons déjà vû dans le Chapitre V. que ce qui a donné naiffance aux faux Dieux du Paganifme, a été l'ignorance, l'impofture, & les paffions.

Après cela il eſt faux que le Polythéiſme ait été la croyance univerſelle de tous les peuples, & l'objection la plus ſolide de Bayle cloche de tout côté. (3)

On ſait par l'Hiſtoire de Moïſe, que pendant près de deux mille ans, il n'y a pas eû d'autre croyance ſur la terre, que la croyance d'un ſeul Dieu: la plus part des ſavans fixent l'époque de la naiſſance du Polythéiſme après la conſtruction de la tour de Babel C' eſt là un argument poſitif en faveur de la croyance d'un ſeul Dieu: on demande quel eſt l'argument, auſſi poſitif que l'on a en faveur du Polythéiſme. Tout ce que l'on dit pour prouver qu' il a toujours regné ſur la terre n'eſt que conjectures, & de ſimples conjectures n'ont point de force, contre un argument poſitif: auſſi ces conjectures ſont très mal imaginées. (4)

D'abord, quelle extravagance de faire paſſer les hommes, non pas de la

vérité à l'erreur, mais de l'erreur à la vérité! C'eſt comme ſi l'on prétendoit que les hommes aient d'abord marché à rebours. La pente de la vérité à l'erreur eſt aiſée: pour peu que l'on y change ou que l'on y ajoute, ce n'eſt plus une vérité, c'eſt une erreur; mais il n'en n'eſt pas de même lorsqu'il s'agit de revenir de l'erreur à la vérité. Témoin la difficulté, que les Prédicateurs de l'Evangile ont eû de faire revenir les Payens du Polythéiſme à la croyance d'un ſeul Dieu.

Mais l'on n'arrive, dit-on, à la connoiſſance d'un ſeul Dieu que par dégrés, & cette connoiſſance a été le fruit d'un examen & de réfléxions qui paſſent la portée des hommes ignorans: leurs idées bornées & groſſieres les conduiſent naturellement au Polythéiſme: I°. tout cet argument porte ſur une fauſſe ſuppoſition que la connoiſſance d'un ſeul Dieu n'ait pas été donnée aux premiers hommes par la tradition,

ou que cette tradition ait été d'abord anéantie dans tous les peuples, après leur dispersion. On sait par l'histoire autentique du genre humain que l'un & l'autre est faux. Il n'y a eû avant sa dispersion d'autre croyance sur la terre, que la croyance d'un Dieu unique, & cette connoissance s'est conservée par tradition chez les premiers chefs des colonies, sorties de la famille de Noé, & répandue ensuite parmi tous les peuples même après leur dispersion. Ce n'est qu'en s'éloignant de cette source primitive que les hommes sont tombés dans l'erreur du Polythéisme, & de l'idolatrie. Aussi s'il étoit vrai que les hommes égarés d'abord, ne soient parvenus dans la suite que par leurs réfléxions à la connoissance d'un seul Dieu, *d'un seul agent, d'une intelligence souveraine*, ce seroient les peuples policés qui auroient adoré un seul Dieu, pendant que les peuples sauvages seroient demeurés dans l'idola-

latrie. Tout au contraire nous voions les nations les plus éclairées, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, obstinés à persévérer dans le Polythéisme, pendant que le Juifs n' adoroient qu'un Dieu unique.

3°. En accordant que les hommes ne soient parvenus à la connoissance d'un être, d'un pouvoir supérieur, qu' aprés l'expérience des biens, ou des maux, par la crainte ou par l'admiration; il est bien plus vraysemblable, qu'ils aient dit d'abord, il y a un être au dessus de nous, qui tantôt nous favorise, tantôt nous maltraite, plutôt que dire, il y a *deux êtres*, *deux pouvoirs*. On commence en tout genre par le simple, en suite vient le composé: telle est la marche de l'esprit humain. Aussi pourquoi auroient-ils dit *deux êtres*, *deux pouvoirs*? Ils sentoient bien que le principe qui produisoit en eux mêmes tous les effets divers dont ils étoient capables n'étoit qu'un seul

&

& que parcequ'ils étoient tantôt bons, tantôt colères, ils n'étoient pas deux.

Si après l'époque de la dispersion des peuples les hommes s'égarerent en adorant les parties diverses de la nature, & le Polythéisme s'introduisit sur la terre, cela n'est arrivé que par dégrés. Même long tems après qu'ils avoient animé les parties diverses de la nature par des intelligences, ou des Génies, les hommes ne leur rendirent point un culte religieux, ou du moins un culte suprême, comme nous l'avons remarqué dans le Chapitre V. Un seul Dieu suprême habitant dans le ciel, sous les noms de Cœlus, d'Ouranos, de Chronos, de Saturne a été long tems l'unique objet du culte des peuples comme nous l'apprenons dans Hésiode. 2°. L'idée d'un seul Dieu reçue par la tradition s'est toujours conservée parmi les descendans des Patriarches, & dans tout le peuple Juif, comme l'on vient d'indiquer sur la foi

de

de l' Histoire de Moïse. 3°. La foi d'un Dieu unique a été & est encore un dogme fondamental de la croyance des Chrétiens, & des Mahometans. 4° Les Payens qui vecurent après l'établissement du Christianisme, du moins les plus éclairés & les Philosophes, si nous en croions leurs apologistes, n'admettoient point plusieurs Dieux; mais ou ils adoroient un seul Dieu sous divers symboles, ou ils honoroient plusieurs ministres sous un un seul Dieu: aussi se fachoient-ils contre les Chrétiens lorsque ceux-ci les accusoient de croire plusieurs Dieux, comme nous l' apprenons de Paul Orose. Que l'on vienne nous dire après cela que le Polythéisme a été un dogme universel: il n'auroit été propre, tout au plus, que des Payens placés entre l' époque de la construction de la tour de Babel, & celle de l' établissement du Christianisme sous lequel le Polythéisme est tombé tout-à-fait, malgré les efforts de l'

Em-

Empereur Julien pour le relever de ſes ruines. ( 5 )

On a dit *tout au plus,* car même dans l'intervalle placé entre ces deux époques, l'idée d'un ſeul Dieu s'eſt toujours conſervée parmi les Payens. Sans parler des myſteres, dans lesquels, ſelon l'opinion de ſavans critiques, le dogme de l'unité de Dieu étoit expreſſément enſeignée, on en a une preuve dans ce qui nous reſte des ouvrages des anciens Philoſophes, comme de Xenophanes de Colophone, de Pythagore. de Zenon, de Platon, &c. dont on trouve les paſſages conſignés dans les Livres des Peres de l'Egliſe.

Nous avons vû dans le Chapitre V. ce que les Philoſophes penſoient de tous ces Dieux adorés par le peuple & perſonne n'ignore la raiſon de la mort de Socrate. Auſſi l'opinion d'un Dieu unique étoit dans pluſieurs une ſuite necéſſaire de leurs ſyſthémes, com-

me

me de celui des Pythagoriciens, qui posoient l'unité pour principe de toutes choses, du systhême émanatif, & de celui de l'ame du monde. Ajoutez le témoignage des Poëtes, sur tout des Tragiques, comme Sophocle, Menandre, Euripide, qui parloient publiquement sur le théatre & devant le peuple d'un seul Dieu increé, auteur de toutes choses, & maitre de l'univers. (6)

Il y a plus; l'idée de la Divinité qu'avoient tous les Payens en général, étoit l'idée d'un être souverain, dont il ne peut y avoir rien de meilleur, ni de plus parfait, ni de plus grand, comme nous l'apprenons dans Sénéque & dans St. Augustin. Or l'idée d'un tel être renferme évidemment l'idée de l'unité, & cette idée n'est pas tant une suite, qu'un développement de la premiere; celui qui dit *le plus grand*, *le plus parfait*, dit évidemment *un seul*; car s'il y avoit deux êtres également

par-

parfaits, egalement grands, aucuns d'eux ne feroit le plus parfait, ni le plus grand. Auſſi c'eſt l'argument que les Saints Peres employoient contre les Payens; en ſe ſervant contre eux de leurs propres armes. (7)

Si malgré cela il n'en eſt pas moins certain que les Payens ont adoré pluſieurs Dieux, l'on ne doit pas en être embarraſſé: ils ont pû adorer pluſieurs Dieux, & en même tems retenir l'idée d'un ſeul Dieu. Nous avons vû dans le Chapitre V. que l'idée attachée à ce mot *Dieu* n'a pas été toujours la même: ce mot n'a pas ſignifié d'abord un être infini, ſouverainement parfait, tout puiſſant &c. mais tout être ſuperieur quelconque: ainſi de ce que les Payens nommoient *Dieux* tous ces êtres divers, qu'ils adöroient, il ne s'enſuit pas qu'ils les aient confondus avec la Divinité proprement dite, qui ne ſauroit être qu'une ſeule, Auſſi les Payens ont-ils faits tous ces Dieux inférieurs,

&

& de ſeul nom, ſujets à la déſtruction, au deſtin, & les ont ſoumis au ſeul Dieu ſuprême, dont ils retenoient l'idée qu'ils en avoient reçu de la tradition. (7)

Il eſt vrai que ſoit l'idée de la Divinité, ſoit l'idée de ces êtres qu'ils nommoient *Dieux*, s'étant alterée par les raiſons que l'on a rapporté dans le même Chapitre, le changement qui ſe gliſſa dans la ſignification du mot *Dieu* fit que des hommes groſſiers, & ignorans confondirent peu à peu tous ces Dieux inférieurs, ou ces êtres imaginaires, avec la Divinité. De là tant d'opinions diſcordantes ſur leur nature dont ſon remplis les livres de leurs Philoſophes, ſans qu'ils ayent jamais pû ſe fixer ſur rien, ou s'accorder enſemble; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'au milieu de toute cette confuſion, & de toutes ces erreurs, l'idée d'un ſeul Dieu ſuprême ſe conſerva toujours. Témoin le grand Jupiter, le

Pere, & le Roi des hommes, & des Dieux, dont il puniſſoit les crimes, & il régloit le deſtin, le ſeul qui n'avoit point eû de commencement, ni ne devoit avoir point de fin & par conſéquent très-différent de l'autre Jupiter fabuleux fils de Rhée & de Saturne. Auſſi ce n'eſt qu'à ce ſeul Dieu ſuprême que ſe rapportoit le *Deus optimus, maximus*, que les Payens plaçoient à la tete de leurs inſcriptions. Témoin la coutume de n'invoquer qu'un ſeul Dieu toutes les fois qu'un accident imprévû, une crainte ſubite, ne leur laiſſoit pas le tems de conſulter leurs préjugés & d'émprunter le langage de la ſuperſtition. C'eſt ce qui a fourni aux Peres de l'Egliſe un autre argument pour confondre le Polythéiſme. (8)

On ne donne point pour cela, le démenti à toute l'Hiſtoire, ſoit ſacrée ſoit prophane, qui atteſte que le Polythéiſme a régné long tems, dans la plus grande partie de la terre. Il y a

certainement régné dans la pratique, en ce que l'on rendit à ces Dieux, quelle que soit l'idée qu'on en avoit, des honneurs, & un culte qui n'étoient dûs, qu'au seul Dieu suprême : crime d'autant plus grand, que pendant que l'on rendoit à ces faux Dieux un culte sacrilége, on n'en rendoit aucun à ce dernier, ce qui selon la remarque d'un savant auteur, a donné peut-être un motif de croire que les Payens ne le connoissoient point. (9)

L'habitude qu'avoient les Payens d'attribuer tous les phénomènes de la nature à ces Dieux inférieurs, leur fit regarder le seul Dieu Souverain, comme un Monarque oisif, semblable à ces Souverains Asiatiques, qui plongés dans la mollesse se réposent sur les Officiers du Gouvernement de leurs états, & cette idée ne manqua pas d'opérer dans la Religion le même abus qu'elle a coutume de causer chez les nations dont on vient de parler. Insensiblement les

Miniſtres chargés du Gouvernement s' emparent de la confiance & de l' affection des peuples, font oublier le Monarque, & parviennent ſouvent à le detrôner, & à ſe mettre à ſa place. Pendant que Jupiter, Vénus, Apollon &c. étoient honorés dans tous les coins de la terre par des ſacrifices, des fêtes, des cérémonies les plus pompeuſes, le ſeul Dieu ſuprême n'avoit pas ſeulement un temple, ou un autel, ſi ce n'eſt celui que Saint Paul trouva à Athénes avec l'inſcription: *ignoto Deo.* Les gens éclairés & les Philoſophes, quoique convaincûs de la vanité de ces Dieux, & perſuadés de l'éxiſtence d'un ſeul Dieu ſouverain, ne laiſſoient point pour cela d'adopter dans leurs livres & dans leurs diſcours le langage reçû, en ſe ſervant présque toujours du mot *Dieux*, & de ſe conformer dans le culte à l'uſage & à la ſuperſtition populaire par une lâche complaiſance, ou par politique, comme nous l'apprenons dans Sénéque. (10)

Auſſi c'eſt là le crime, que Saint Paul réprochoit aux Payens. Leur crime n' étoit pas de n' avoir point connû un ſeul Dieu ſuprême; mais de ne lui avoir pas rendû le culte, qui lui convient, pour ne le rendre qu' aux créatures. (11)

Si après tout ce que l'on vient de dire, quel qu' un prétendoit encore, que le Polythéiſme a régné ſur la terre, non ſeulement dans la pratique, mais dans l'opinion, nous n'avons pas le moindre intérêt de le lui conteſter, pourvû qu'il demeure toujours conſtant, que même au milieu de ce Polythèiſme d' opinion, les Payens ont toujours eû une idée, quoique obſcure, & imparfaite, d' un ſeul Dieu. Si en cela les Payens étoient inconſéquens, nous n'entre préndrons point d'en faire l'apologie: mais c' eſt aſſez par ler de l' objection la plus ſolide de Bayle. (12)

## NOTES.

(1) Bayle *Contin. des pens* §. 7. ibid. §. 25. *de toutes les objections que j'ai faites contre la preuve fondée sur le consentement général des peuples, celle que je m'en vais proposer, c'est à mon avis la plus solide.*

(2) Arnob. *adv. gent. l.* 3. *c.* 2.

Il ne faut pas en cela s'en laisser imposer par la vanité des Grecs, qui entetés de leur antiquité, dans les Dieux des autres nations ne voyoient que les leurs, & trouvoient par tout leur Jupiter, leur Apollon, leur Vénus, leur Mars, &c. Il est vrai que prèsque chez tous les peuples on a adoré les mêmes objets, comme le soleil, les astres, les rivieres, que l'on a imaginé un Dieu des combats, que l'on y a déifié l'amour &c. parceque l'on a trouvé par tout la nature, & senti la force des passions; mais il s'en faut beaucoup que ces Dieux soient précisement les mêmes que ceux des Grecs, que l'Astarte par exemple des Phéniciens soit Vénus, l'Orus des Egyptiens Apollon, Osiris Bacchus &c. On ne trouve pas la moindre ressemblance dans le nom de ces Dieux chez les différens peuples, ni dans leurs attributs, leurs fonctions, leur figure, leur généalogie. Auf-

ſi ſeroit - il bien extravagant de prétendre trouver ces mêmes Dieux des Grecs dans le pays du Nord, ou de l'Amerique, Apollon par éxemple dans le *Mango - capao* des Peruviens, Mars dans le *Vizzilipuztli* des Mexicains, Hermes, ou Mercure dans l'*Irmenſul* des Saxons. &c. V. Bernard. *Nouv. de la Répub. des Lettres an.* 1705. Bergier. *Orig. des faux Dieux, tom.* I *c.* 14.

Bayle prétend que la diverſité du nombre des Dieux admis par différens peuples, n'empêche point, que ces peuples n'aient été d'accord ſur la pluralité des Dieux, car ceux, qui en admettent par éxemple vingt, n'en admettent pas moins plusieurs, que ceux qui en admettent cent, & que par conſéquent l'on ne ſauroit oppoſer la diverſité du nombre de leurs Dieux à la croyance des Payens; mais nous n'argumentons pas préciſement ſur la diverſité du nombre; mais ſur toutes les autres diverſités, que l'on a indiqué & qui montrent évidemment que les Dieux adorés chez ces peuples divers, étoient différens les uns des autres.

Il eſt en attendant à propos de remarquer, que ce même Bayle qui prétend ici que tant ceux des Payens, qui ad-

mettoient vingt Dieux, que ceux qui en admettoient cent, s'accordoient ensemble à en admettre plusieurs, ce que personne ne lui nie, prétend ailleurs que ceux qui admettent un seul Dieu, & ceux qui admettent plusieurs Dieux ne s'accordent point à admettre la Divinité en général, comme nous l'avons vû dans le Chapitre IV. Or la proposition: *il y a vingt, cinquante, cent Dieux* ne contient pas plus clairement la proposition: *il y a plusieurs Dieux*, qu'elle ne contient cette autre: *il y quelque Divinité* en *général*: Bayle a donc mal raisonné, ou dans un endroit, ou dans l'autre

(3) Ajoutez aux autres raisons, pour les quelles les Payens ont admis un si grand nombre de Dieux, que l'on a rapporté dans le Chapitre V. celle des Epicuriens fondée sur *l'Isonomie*, ou sur une certaine égalité qu'ils s'imaginoient qu'il devoit y avoir entre le nombre des mortels, & celui des immortels D'autres croyoient qu'il y avoit plusieurs Dieux, parceque les astres sont plusieurs: cette croyance étoit même une suite de l'opinion que les astres étoient animés par la Divinité, d'où ils concluoient, que les Astres étant des êtres distincts les

uns

uns des autres, les Divinités qui les animoient étoient auſſi des Divinités diſtinctes. Comment reconnoitre la voix de la nature dans des raiſons ſi pitoyables?

(4) Maxim. Tyr. *Orat.* 1. Porphyr. *l. 2. de abſtin.* Apulej. *de Deo Socrat.* Maxim. Madaur. *ep. 16. inter Auguſtin.* Macrob. *in ſomn. ſcip* id. *Saturnal. l.* I. Auguſt. *de Civit. Dei l.* 4. Paul Oros. *hiſt. l. 6. c.* I.

(5) V. Juſtin. *Cohortat. ad gentes, de Monarch Dei*, Athenag. *Apolog.* Minut. Foel. *in Octav.* Tertull. *Apolog.* Theoph. Anthioc. *ad Autolic.* Cypr. *de vanit. idol.* Clem. Alexandr. *ſtrom.* Arnob. *adv. gentes*, Cyrill. *contra Jul.* Lact. *Divin. Inſtit.* Prud. *Apoth.* Auguſt. *contra Fauſt. &c.*

On peut conſulter ſur ce même ſujet Hooke *Relig. natural.* Hug. Grotius *de verit. chriſt. Relig.* Petau *de Theolog. Dogmat. &c.* Celui qui aimeroit de voir les ennemis de la Religion ſe réfuter eux mêmes les uns les autres, n'a qu'à confronter avec l'aſſertion de Bayle ſur le Polythéiſme univerſel de tous les peuples, celle de l'auteur de Dictionnaire Philoſophique, dont on a déjà parlé dans le Chapitre VI. qui y dit à l'article *Religion : tous les Philoſophes Babyloniens, Per-*

*ſans, Schytes, & Romains admettent un Dieu ſuprême.*

Il y a plus; pendant que Bayle prétend que Polythéiſme a été univerſel, du moins avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, l'auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* s'emporte contre les Chrétiens, qu'il accuſe de ſe vanter fauſſement de la connoiſſance d'un ſeul Dieu, comme *d'un ſecret, que ſelon eux les hommes n'eûſſent pas été par eux mêmes capablss de découvrir:* il prétend au contraire que les hommes ont connû l'unité de Dieu dans tous les tems par les ſeules lumieres de la raiſon. Ce n'eſt pas ici le lieu de montrer ce qu'il y a de faux dans le reproche que cet auteur fait aux Chrétiens; il nous ſuffit de faire remarquer combien certains auteurs ſe contrediſent les uns les autres. Boulang. *Chriſtian. dévoilé.* c. 7.

( 6 ) Senec. Exhortat. *Magnum neſcio quid, majusque quam cogitari poteſt, Deus eſt.*

Auguſt. *de Doctr. chriſt. l.* 1. *Omnes pro excellentia Dei certatim dimicant, nec quisquam inveniri poteſt, qui hoc Deum credat eſſe quo melius aliquid eſt. Itaque hoc omnes conſentiunt Deum eſſe quod cœteris omnibus anteponunt.*

Un des plus beaux génies de Rome en par-

parlant de la Divinité s' exprime en ces termes:

*Unde nil majus generatur ipso,*

*Nec habet quidquam simile aut secundum.*

Horal. l. 1. od. 2.

On voit de lá combien un auteur moderne a eû tort de calomnier les Saints Peres comme des Gens qui définissoient Dieu à la maniere des Chrétiens, pour accuser les Payens, qui n'admettoient pas la même définition, de se contredire en admettant plusieurs Dieux, L'idée, ou la définition de Dieu sur la quelle le Saints Peres argumentoient contre les Payens étoit une idée ou une définition dans la quelle les Payens mêmes s'accordoient, & qui leur étoit commune avec les Chrétiens, comme l'on vient de le voir: ainsi les Saints Peres ont bien raisonné, & c' est l'auteur lui même qui raisonne mal. J. J. Rouss. *Lettre à l' Archev. de Paris.*

(7) Saint Augustin ne se montre pas trop difficile sur l' usage de ce mot *Dieu*: il ne trouve pas mauvais, que l'on s' en serve en parlant des natures bien heureuses, supérieures à celle de l' homme, pourvuque l' on ne prétende point les égaler au seul Dieu suprême, & que l' on se garde de ne les pas confondre

avec la nature divine: l'on trouve même ce mot employé dans l'Ecriture, pour indiquer les justes, & les Rois, qui y sont nommés Dieux par participation, en tant que les premiers participent à la Justice, & les autres à l'autorité de Dieu même.

Aussi les diversités, que mettoient les Payens entre le seul Dieu suprême & les autres Dieux inférieurs, comme l'on vient de l'indiquer, montrent assez, qu'ils regardoient le premier comme étant de toute autre nature que les autres, puisqu'ils le faisoient indépendant, indéstructible, incréé &c. Bayle a eû tort de dire que les Payens ne lui donnoient tout au plus qu'une supériorité de rang, & la comparaison qu'il fait de Jupiter avec la Pape & des autres Dieux inférieurs avec les Evêques n'est qu'un froide plaisanterie. Bayle, *Rep. aux quest. c. 107.*

(8) Lact. *Divin. Institut. l.* 2 Tertull. *Apologet. c.* 17. Minut. Foel. *in oct. c.* 18. Cyp. *de vanit. Idol.* Ammian, Marcell. *l.* 24.

Bayle toujours animé d'une haine secrete contre les saints Peres, qu'il voudroit faire passer pour des sots, trouve que ce raisonnement qu'ils faisoient contre les Payens est sans force. Les Payens, dit-il, en

invoquant un ſeul Dieu dans leurs craintes ſubites, & dans leurs accidens imprévûs s' exprimoient dans un langage figuré, & par conſéquent ces expreſſions: *Dieu nous aſſiſte, Dieu nous garde* ne prouvent pas plus qu'ils croyoient un ſeul Dieu, que ces autres expreſſions, *l'homme eſt inconſtant, le Soldat aime la guerre*, ne prouvent qu' il n'y ait qu' un ſeul homme, un ſeul Soldat; mais c' eſt ce que l' auteur n' a garde de prouver. Tout au contraire il paroit que que les hommes dans cette ſorte d' occaſions ſont portés à s'exprimer dans un langage le plus ſimple, & le plus naturel, puisque c' eſt la nature, & le coeur qui parlent. Donc ſi les Payens toutes les fois qu'ils parloient le langage de la nature en parlant de Dieu, s' exprimoient de la même maniere que les Chrétiens, on eſt fondé à dire que dans le fond ils penſoient comme eux. Au reſte cet argument qui paroit ſi foible à Bayle a parû ſi fort á Plotin, Philoſophe célébre parmi les Payens, qu' il ſe trouva forcé de convenir, avec les Chrétiens de l' éxiſtence d' un ſeul Dieu, comme d' une opinion commune à tous les hommes. Bayle *Contin. des pens.* *§. 26.*

(9) V. Fuch. *Tom.* 29. *de l' Acad. R. des Inſcriptions &c.* 4. *Memoire &c.*

(10) Sen. apud August l. 10. de Civit. Dei. *Omnem istam ignobilium Deorum turbam quam longo aevo longa superstitio congessit, sic adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem quam ad rem pertinere.*

(11) *Ad Rom. c.* 1. *v.* 21. *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt ... & mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, & volucrum, & quaddrupedum & serpentium.*

(12) La nature d'un abrégé ne souffre point, que l'on parle en détail des différens peuples, que de savans auteurs nous montrent avoir reconnû un seul Dieu, comme les Caldéens, les Perses, les Ethyopiens, les Arabes, les Celtiberiens &c. On peut voir sur cela Herodote l. 1. Strabon. l. 17. Clement d'Aléxandrie *Praeparat. Evang. l.* 1. Foucher *suite du traité de la Religion des Perses tom.* 27. *de l'Acad. R. des inscript &c.* Mignot. *ibid. tom.* 31. 4. *Memoire sur les Philosophes de l'Inde.* Batteux *ibid. tom.* 35. *Memoire, si les Payens ont jamais ignoré le vrai Dieu.*

On ne sauroit finir ces notes sans parler d'un autre sophisme de Bayle, qui voyant ne pouvoir soutenir que les Philosophes Payens n'ont point reconnû un seul Dieu,

chan-

change évidemment l' état de la queſtion, en feignant de l' établir, pour confondre la matiere, & pour en conclure que ces Philoſophes, même en admettant un ſeul Dieu, en admettoient pluſieurs. *L' état de la queſtion,* dit-il, *lorsqu' on veut philoſopher ſur l' Unité de Dieu, c' eſt de ſavoir s' il y a une intelligence parfaitement ſimple*: on le lui nie. L' unité dont il s' agit dans la queſtion préſente c' eſt l' oppoſé de la *pluralité*, non pas l' oppoſé de *la compoſition*: on accorde que l' unité qui eſt propre de la nature de Dieu exclut auſſi toute compoſition; mais de ce que l' on n' a pas encore une idée parfaite de cette unité, il ne s' en ſuit point, que l' on ne puiſſe la connoitre en tant qu' elle exclut la pluralité, ou le nombre.

Tous ces Philoſophes, dit l' auteur pour prouver ſa concluſion, n' excluoient point de Dieu tout mélange de matiere. Ils en faiſoient l' ame du monde, ou une ſeule & même choſe avec le monde: Dieu étoit donc ſelon eux compoſé de parties, qui étant avec lui de même nature, étoient elles mêmes autant de Dieux. Ainſi lorsque ces Philoſophes diſoient que Dieu eſt *un*, ils ne le diſoient que dans le même ſens, dans lequel on ſe ſert de ce mot *un* en parlant d'une maiſon, d' une armée, qui ne

ſont

ſont *un* que *logiquement*, mais non pas *phyſiquement*, *ou métaphyſiquement*. Bayle cette fois donne ſi fort dans la ſpéculation, que l'on ne comprend plus rien à ce qu'il dit. Auſſi avoue-t-il lui même, qu'à la ſollicitation du libraire il eſt accouché trop tôt de ce raiſonnement, qui par conſéquent ne pouvoit être qu'informe. En laiſſant à part que tous ces *un logiquement phyſiquement*, & *métaphyſiquement* ne ſont que verbiage, & en accordant même que tous les Philoſophes Payens aient admis en Dieu quelque mélange de matiere, Dieu ne ſeroit pas *un* pour cela, ſeulement comme une maiſon, ou une armée eſt *une* : il le ſeroit comme tout homme l'eſt, quoiqu'il ſoit compoſé d'ame & de corps, ou comme il le ſeroit, même n'étant que matiere. On ne trouve point que les Epicuriens, parce qu'ils croyoient que notre ame ne conſiſtoit que dans un certain arrangement d'atomes, ſe ſoient aviſés de dire qu'un homme n'eſt *un* que *logiquement*. Jamais Théologien n'a porté ſi loin la ſubtilité & la ſophiſtiquerie de l'école que l'a fait Bayle dans cet argument : les Théologiens cependant ſont des cervaux creux, & Bayle eſt un eſprit ſupérieur. Bayle *Contin. des péns.* §. 26. *Réponſe aux queſt. c.* 90. *Oeuvres. tom.* 3.

FIN DU TOME PREMIER.



# ERRATA.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Page | 2 | ligne | 9 | affirment | *liſez* | affirment |
| - | 15 | - | 27 | gueré | | guère |
| - | 33 | - | 18 | *prèſqne* | | *prèſque* |
| - | 41 | - | 25 | Domiugue | | Domingue |
| - | 44 | - | 5 | réalizé | | réaliſé |
| - | 50 | - | 17 | divinizant | | diviniſant |
| - | 53 | - | 22 | ſimbole | | ſymbole |
| - | 61 | - | 4 | Appollon | | Apollon |
| - | 63 | - | 25 | étoit | | étoient |
| - | 66 | - | 27 | habités | | habitées |
| - | 75 | - | 8 | Il | | Ils |
| - | 80 | - | 18 | on parlé | | on a parlé |
| - | 91 | - | 29 | tous | | tout |
| - | 92 | - | 15 | Crecs | | Grecs |
| - | 99 | - | 15 | ou | | où |
| - | 103 | - | 20 | ou | | où |
| - | 105 | - | 6 | ou | | où |
| - | 106 | - | 11 | tous | | tout |
| - | 116 | - | 7 | autres | | autre |
| - | 118 | - | 11 | créduliſé | | crédulité |
| - | 120 | - | 10 | nſinuer | | inſinuer |
| - | 134 | - | 16 | quellc | | quelle |
| - | 138 | - | 2 | crée | | créé |
| - | 143 | - | 15 | Divinite | | Divinité |
| - | 149 | - | 14 | incrée | | incréée |
| - | 154 | - | 13 | qullle | | quelle |
| - | 156 | - | 12 | crée | | créée |
| - | 159 | - | 18 | il | | il y |
| - | 173 | - | 14 | *comporque* | | *campeſque* |
| - | 179 | - | 1 | Chapitre XI. | | Chapitre IX. |
| - | 180 | - | 1 | fut | | fût |
| - | 187 | - | 6 | on | | ont |
| - | 197 | - | 11 | mouvoiſe | | mouvoiſe |
| - | 197 | - | 12 | lu | | lui |
| - | 204 | - | 23 | penſeis | | penſées |
| - | 217 | - | 3 | tont | | tous |
| | | - | 13 | étés | | été |
| - | 221 | - | 10 | colomnies | | calomnies |
| - | 228 | - | 19 | anteur | | auteur |
| - | 232 | - | 23 | n eſt-ce | | n'eſt-ce |
| - | 224 | - | 9 | lc | | la |
| - | 234 | - | 14 | in rédules | | incrédules |
| - | 235 | - | 19 | voyer | | vayer |
| - | 239 | - | 15 | de s' un | | de l' un |
| - | 244 | - | 2 | avoir | | avoit |

| Page | ligne | | | lisez |
|---|---|---|---|---|
| 258 | 4 | invicible | | invincible |
| 279 | 11 | ces | | ſes |
| 280 | 22 | daus | | dans |
| 284 | 27 | aurres | | autres |
| 288 | 19 | attribue rentant | | attribuer entant |
| 317 | 15 | ces | | ſes |
| 318 | 13 | manx | | maux |
| 322 | 19 | perſuades | | perſuadés |
| 323 | 18 | prétcndu | | prétendu |
| 327 | 19 | a me | | ame |
| 330 | 6 | abuſeut | | abuſent |
| 335 | 2 | a | | à |
| 408 | 8 | avous | | avons |
| 410 | 11 | *capablss* | | *capables* |
| 411 | 28 | pourvuque | | pourvu que |
| | 29 | ſenl | | ſeul |
| 415 | 27 | cervaux | | cerveaux |





